This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

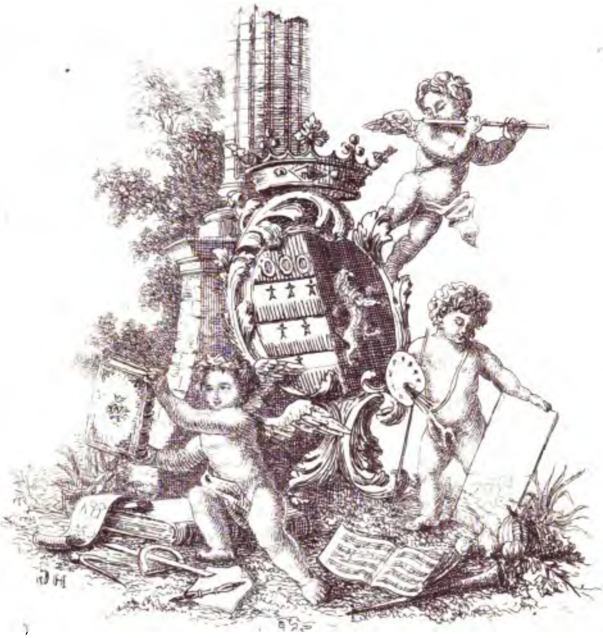
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Bibliothèque du Château
de Chalrait.

D
285.8
.H8
A3

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

MÉMOIRES
HISTORIQUES
DE M. LE C^{TE}. DE HORDT.

T. II.

MÉMOIRES
HISTORIQUES,
POLITIQUES ET MILITAIRES,
DE M. LE C^{TE}. DE HORDT,

SUÉDOIS, ET LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES PRUSSIENNES;

RÉDIGÉS PAR M. BORRELLY,

Ancien Membre de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin, de la Société libre d'Emulation du Var, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille, etc.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

AN XIV. — 1805.

Denison
Poursin
4-16-38
35759

MÉMOIRES HISTORIQUES, POLITIQUES ET MILITAIRES, DE M. LE C^TE. DE HORDT.

CHAPITRE XXIV.

L'Armée Russe revient en Prusse. Je vais observer la marche des Ennemis. Cruautés commises par les Cosaques. Je suis informé de l'approche du Général Romanzow. Je rentre dans Driesen avec la Garnison, qui en étoit sortie. Ressources du génie de Fréderic dans ces conjonctures critiques. Sa position; et parti qu'il est forcé de prendre. Je suis attaqué à Driesen par Romanzow; et je me retire à Friedberg. Opération du Général Dohna. Les Russes viennent encore m'attaquer à Friedberg. Custrin assiégé par les Russes. Dispositions de Sa Majesté, pour venir s'opposer aux progrès de cette Armée ennemie. Il bat le Comte de Fermor à Zorndorff. Anecdote concernant le Roi.

L'ARMÉE russe revint sur ses pas, pour occuper de nouveau la Prusse, sous le com-

mandement du général comte de Fermor. Elle n'y éprouva aucune résistance. Le roi, après la retraite des Russes, avait ordonné au maréchal de Lehwald de marcher en Poméranie, contre les Suédois; mais Lehwald, à cause de son grand âge, quitta l'armée; et le comte de Dohna en prit le commandement.

Celui-ci fut obligé d'aller s'opposer aux Russes, qui déjà entroient dans la Poméranie prussienne et la Nouvelle-Marche; et, comme mon régiment était enfin en état de se mettre en campagne, je priai le général de me permettre de prendre les devants, et d'aller vers la frontière observer la marche des ennemis.

Je desirois de me rendre utile : mais à ce motif je dois ajouter celui de m'éloigner des frontières de Suède, moins par la crainte de tomber quelque jour entre les mains de mes persécuteurs, que pour n'être pas dans le cas de me battre avec mes compatriotes, et d'agir offensivement contre ma patrie.

Le comte de Dohna consentit à ce que je me misse en marche; et nous convînmes, que, si les Russes tournoient, avec toutes leurs forces, du côté de la Nouvelle-Marche (car on ignoroit encore si c'étoit là leur dessein, ou s'ils passeroient en Silésie), j'aurois soin de

calculer, le mieux que je pourrois, le temps qu'il leur faudroit pour leur route; et que je lui en donnerois aussitôt avis, afin qu'on se mît en devoir de s'opposer à leur entrée dans cette dernière province.

Je m'avançai jusqu'à la frontière, où je ne tardai pas à apprendre que l'armée ennemie marchoit très-lentement; que la plus grande partie se trouvoit encore sur le territoire de la Pologne; mais que ses Cosaques et sa cavalerie n'étoient plus bien éloignés de nous.

Je fis venir mon infanterie; et, en attendant qu'elle arrivât, je m'informai de ce qui se passoit dans les environs. Les Cosaques avoient, pour ainsi dire, inondé tout le pays; et les lamentations des peuples retentissoient de toutes parts. Mais je n'avois encore à ma disposition, qu'à peu près trente hussards: cette poignée d'hommes ne suffisoit pas pour donner la chasse à ces dévastateurs (1), qui

(1) Les Cosaques sont de plusieurs sortes: mais les plus connus d'entr'eux sont ceux du Don, les Saporogiens et ceux de l'Ukraine. Il n'existe pas sur la terre de peuple plus turbulent, plus enclin à la révolte, au vol, au brigandage. Le Gouvernement russe a tout tenté pour les dompter: il a été souvent forcé de recourir aux plus grandes violences envers ces peuples, tant leurs mœurs

ne semblent faire la guerre, que pour exercer toutes sortes de brigandages.

L'infanterie me joignit enfin; et aussitôt je marchai vers les frontières. Je présumai, que, lorsque les Cosaques sauroient qu'il y avoit des troupes derrière eux, ils ne s'exposeroient pas à nous prêter le dos. Ce que j'avois prévu se vérifia : ils se retirèrent, pour aller rejoindre leur cavalerie.

Revenus de leur première consternation,

ont de férocité. Du reste, ce sont d'assez mauvaises troupes, qui ne sont propres qu'à des coups de mains, et qu'à porter la dévastation où on les envoie. Ils descendent de la même race que les Polonais; et ils furent même fort long-temps sous la protection de la république de Pologne, qui s'en servoit alors dans ses guerres contre les Turcs : mais, les Polonais ayant voulu les traiter en esclaves, ils se révoltèrent; et, depuis, ils se donnèrent à la Russie. Pierre I les réduisit à l'impossibilité de se soustraire à sa puissance : ils les dépouilla de tous les priviléges dont ils jouissoient. La Russie ne traite plus aujourd'hui leur pays, que comme une province conquise. M. de Manstein assure, que, dans la campagne de 1728, contre les Turcs, ils ne firent pas d'autre service dans l'armée, que celui d'escorter les chariots de vivres; et décrivant leurs mœurs, il ajoute, qu'on ne trouve guère chez eux que des voleurs et des vagabonds, qui, en temps de paix, comme en temps de guerre, ne vivent que de rapine.

les pauvres habitans vinrent en foule se plaindre des cruautés que les Cosaques avoient commises. Je n'avois guères les moyens de les consoler et de les venger : je me contentai de les exhorter au courage et à la patience ; et néanmoins, pour couvrir le pays autant qu'il dépendoit de moi, je m'avançai vers Driesen, petite ville située sur les confins de la Pologne, et dans laquelle il y avoit une garnison de deux cents hommes de nos troupes.

Cette place, par l'avantage de sa position, devoit me mettre en état de m'étendre à droite et à gauche, selon les circonstances, et même de m'y maintenir contre les troupes légères.

Cependant, les espions que j'avois envoyés en Pologne, me donnèrent avis, que le général Romanzow étoit déjà, avec la cavalerie, à Silehn, qui n'est qu'à trois lieues de Driesen ; mais que l'infanterie, marchant sur trois colonnes, se trouvoit encore fort en arrière.

Je continuai ma route ; et à une lieue de Driesen, je rencontrai le corps de troupes qui composoit sa garnison. Le commandant me confirma les nouvelles de mes espions, que Romanzow étoit à trois lieues de là, avec ses cuirassiers, ses dragons, ses hussards, ses Cosaques ; et me dit, que, comme cette pe-

tite ville n'étoit plus susceptible de défense ; il s'en retiroit.

Je lui persuadai de me suivre et de retourner sur ses pas ; et je lui promis de nous retirer ensemble, quand nous n'aurions plus que ce parti à prendre. Il rentra donc en ville avec moi. J'en parcourus d'abord toutes les avenues avec le commandant. Je plaçai des gardes ; sur-tout où je le crus nécessaire ; et je logeai le reste de la troupe chez les bourgeois, pour s'y reposer.

L'après midi, un gros détachement ennemi vint se présenter : mais ayant trouvé de l'opposition, il se retira.

Le lendemain, nous fûmes de nouveau attaqués. Le feu dura près de deux heures, et fut assez vif des deux côtés : mais notre opiniâtre résistance obligea encore les Russes à s'éloigner, et à nous laisser tranquilles.

Bientôt on m'expédia de Cüstrin et de Francfort, courriers sur courriers, pour me demander des secours. Les Cosaques avoient aussi fait une irruption de ce côté-là ; et selon leur coutume, ils y commettoient mille cruautés.

Je fis partir mon lieutenant-colonel, avec quatre cents hommes, pour aller se poster

devant Francfort, et couvrir le pays le mieux qu'il pourroit; et de mon côté, j'observai le corps du général Romanzow, qui étoit vis-à-vis de moi, ainsi que les mouvemens du reste de l'armée russe, qui traversoit la Pologne vers nos frontières, pour en faire mon rapport au comte de Dohna.

Mon objet étoit encore de m'assurer, si les ennemis ne dirigeroient pas leur marche vers la Silésie, qui, alors, étoit dégarnie de troupes, le roi les ayant amenées au siége d'Olmutz; et comme le prince Henri occupoit et couvroit la Saxe (1), il étoit important d'épier tous les mouvemens des Russes, pour en avertir promptement le comte de Dohna, dont l'armée devoit, en même temps, faire face aux Suédois, et empêcher une invasion en Silésie.

(1) Le roi, son frère, ne lui avoit laissé qu'une armée presqu'entièrement délabrée, et cependant il prit toujours si bien ses mesures, il choisit avec tant de discernement tous ses postes, il se garantit enfin avec tant de sagesse de toute attaque trop supérieure à ses forces, que jamais l'ennemi ne put l'entamer. Les Prussiens ont dû lui appliquer, dans bien des occasions, ce que les Romains disoient de Fabius: *unus, qui nobis cunctando restituit rem.*

C'est en réfléchissant mûrement sur ces conjonctures critiques, et sur cette multitude d'ennemis que nous avions à combattre (1); qu'on peut apprécier avec justesse les ressources immenses du génie de Frédéric. Je regarde comme une espèce de miracle, qu'il n'ait pas succombé cent fois sous les efforts réunis de tant de puissances acharnées à sa ruine (2).

(1) Tous les ennemis, que le roi de Prusse avoit à combattre, ne le poursuivoient pas également à outrance. Les Suédois, par exemple, ne cherchèrent jamais à lui faire beaucoup de mal: les généraux qui les commandoient, avoient reçu des ordres secrets de la reine de Suède, sœur de Frédéric, d'épargner ses Etats, tant qu'ils le pourroient, sans se compromettre, et de ne pas se mettre dans la nécessité de lui livrer de grandes batailles. Ce manège-là n'échappa point aux bons observateurs, et dura pendant toute la guerre de sept ans. Les Russes eux-mêmes n'étoient guère moins retenus par les insinuations du Grand-Duc, qui, depuis, devint empereur sous le nom de Pierre III: personne n'ignore, combien il étoit enthousiaste du Grand-Frédéric et de ses talens militaires.

(2) « Quand l'électeur de Brandebourg, dit M. de » Ségur, fit la guerre à la France, Louis XIV ne » s'aperçut pas, qu'il avoit un ennemi de plus; et peu » d'années après le chef du même électorat tint, seul, » tête à presque toute l'Europe armée contre lui: tant » un seul homme change la destinée des nations! »

Il fut obligé de lever le siége d'Olmutz. Le convoi, qui lui apportoit des munitions et des vivres de la Silésie, avoit été attaqué en chemin par le général Laudon; et n'avoit pu arriver dans son camp.

D'Olmutz il se retira en Silésie; et c'est ce qui détermina les Russes à rester derrière l'Oder, et à étendre toutes leurs forces de notre côté.

Le poste que j'occupois à Driesen, étoit précisément le plus convenable, pour déboucher; et, en conséquence, le général Romanzow fit ses dispositions pour m'y attaquer vigoureusement, et avec des forces considérables.

Mes espions me servoient merveilleusement; et je fus bientôt instruit qu'il alloit me prendre en front, tandis que deux autres détachemens passeroient à gué la rivière de la Netz, que j'avois devant moi, pour me prendre en dos. Je fus donc forcé d'abandonner mon poste; et je me retirai à Friedberg, petite ville qui en est distante d'environ deux lieues.

Le général Dohna envoya à Landsberg le major-général Rusch, avec mille hussards et quatre bataillons de grenadiers: Landsberg, étant à trois lieues derrière moi, pouvoit, en

cas de besoin, me servir de retraite. Il m'avertit, en même temps, qu'il marchoit, avec toute son armée, vers Francfort-sur-l'Oder, qui étoit le rendez-vous général qu'il avoit assigné.

Il abandonnoit ainsi à l'armée suédoise tout le pays, qui est entre Berlin, Stettin, Anclam et Demmin: mais cette armée, qui auroit pu fort aisément envoyer des détachemens jusqu'à Berlin, ainsi que les Autrichiens et les Russes l'ont fait dans d'autres occasions, ne sut point ou ne voulut point, à son ordinaire, profiter de la faveur des circonstances.

Je n'eus pas plutôt quitté Driesen, que les Russes s'y établirent; et vingt-quatre heures après, ils étoient déjà devant moi à Friedberg: mais, comme je ne vis que des Cosaques et des hussards, je sortis à la tête de cent hommes; et je leur donnai la chasse.

Ils reparurent bientôt avec un corps plus considérable, et s'étendirent à droite et à gauche dans la plaine, à la portée du canon. Je marchai avec toute ma troupe; et ayant occupé une hauteur devant la ville, je fis tirer quelques coups de canon, qui les obligèrent à reculer un peu plus en arrière.

Ils placèrent quelques gardes avancées, et mirent ensuite pied à terre; ce qui me per-

suada, que leur dessein étoit de fourrager. Je dépêchai un officier à Landsberg, pour avertir le général Rusch de l'approche de l'ennemi, et pour le prévenir, que je défendrois mon poste aussi long-temps que des forces supérieures ne me tomberoient pas sur le corps; mais que, dans le cas où je serois forcé de céder au nombre, je me replierois sur lui, si toutefois il ne jugeoit pas convenable de venir me joindre lui-même.

C'est ce dernier parti que tout autre auroit pris à sa place : mais je fus déçu des belles espérances que j'avois de les battre, si je recevois le renfort dont j'avois besoin.

Sur le midi, je vis la cavalerie remonter à cheval, et s'avancer, masquant quatre bataillons d'infanterie qui la suivoient avec des canons. Je me retirai, n'ayant rien de mieux à faire; et aussitôt un corps de cavalerie courut à ma poursuite.

Je formai un bataillon carré; et je continuai ma marche. Cette cavalerie fit plusieurs tentatives pour m'arrêter ou pour m'enfoncer: mais je ménageai si bien le feu de mes canons et de ma mousqueterie, que je les obligeai toujours à se retirer.

Cependant un accident imprévu me mit

assez mal à mon aise. Mon régiment n'étant composé, en très-grande partie, que de prisonniers autrichiens, sept cents désertèrent à la fois, et se jetèrent au milieu de la cavalerie ennemie qui étoit à mes trousses. Cette désertion diminua mon carré de plus de la moitié.

Je ne tins pas moins l'ennemi toujours à une assez grande distance de moi : je gagnai enfin des bois, où cette cavalerie m'abandonna ; et j'arrivai tranquillement à Landsberg, où je fis reposer mes gens, et soigner quantité d'officiers, de bas-officiers et de soldats, qui étoient blessés.

J'envoyai par un officier mon rapport au comte de Dohna : il le trouva si bien, qu'il le fit passer au roi sur-le-champ.

Sa majesté, à son tour, fut tellement satisfaite de ma conduite, qu'elle ordonna à tous les bataillons de provinces, qui n'avoient que des soldats nationaux, et qui se trouvoient à Stettin et à Cüstrin, de me fournir cent hommes par bataillon, pour remplir dans mon régiment le grand vide, qu'y avoit fait la désertion des sept cents Autrichiens pendant ma dernière retraite.

J'envoyai encore quelques officiers en re-

crue; et je fis revenir mon lieutenant-colonel avec son détachement : ainsi, je fus bientôt en état de marcher, où je serois appelé.

Le général Dohna, qui étoit à Francfort avec son armée, me poussa en avant, pour suivre de près les mouvemens des Russes. Ils n'avoient voulu que nous donner de l'inquiétude sur la Silésie : ils entrèrent, avec toutes leurs forces, dans la Nouvelle-Marche, s'étendirent derrière l'Oder, et battirent la forteresse de Custrin. Ils y jetèrent tant de boulets rouges, que tout l'intérieur de la ville fut réduit en cendres.

Le comte de Dohna se campa en-deçà de la ville, afin que, si les Russes tentoient le passage de la rivière, pour investir la ville et l'assiéger en règle, il pût s'y opposer.

Le roi leva le siége d'Olmutz, quitta la Moravie, vint en Lusace; et c'est là qu'il apprit en détail tout ce qui se passoit du côté de Cüstrin. Il laissa une armée en Saxe, sous le commandement du prince Henri, et une autre en Silésie, sous les ordres du margrave Charles : il prit avec lui une partie de sa cavalerie et six régimens d'infanterie, et vint pour s'opposer aux Russes.

Dès qu'il nous eut joint, il fit jeter des

ponts sur l'Oder, près de Gustebise, à deux milles au dessus de Cüstrin; et, à l'entrée de la nuit, après une marche forcée, il passa le fleuve, attaqua le comte de Fermor à Zorndorff, et l'obligea à lever le siége de Cüstrin, après cette sanglante bataille, et à se retirer à Landsberg vers les frontières de la Pologne.

Sa majesté me laissa au passage de la rivière, pour couvrir sa retraite, et les pontons, en cas de besoin. J'y fus attaqué, le jour de la bataille, par le général Romanzow, qui, ayant été détaché à Schwedt, se trouvoit séparé de l'armée de Fermor, depuis le passage du roi. Je lui étois fort inférieur en troupes : je repoussai, néanmoins, deux de ses attaques assez vives. Mais, lorsque je commençai à m'apercevoir qu'il se renforçoit toujours davantage, qu'il songeoit très-sérieusement à s'emparer de mon poste, et que je risquois de succomber sous la supériorité du nombre, j'eus recours à un stratagême, qui me réussit.

Je choisis un officier des plus déterminés de mon régiment; et je lui donnai cinquante hommes, à peu près de la même trempe de caractère, et tous mes tambours, avec ordre de se jeter dans un grand bois, qui étoit sur ma droite et sur la gauche de M. de Romanzow.

Cet officier forma quatre divisions de ses cinquante hommes et de ses tambours; et, en avançant dans le bois, il fit battre la marche et faire grand bruit, comme s'il m'arrivoit un renfort considérable de l'armée du roi : le champ de bataille n'étoit qu'à une lieue de nous; et nous entendions, pour ainsi dire, chaque coup de fusil.

Cette ruse me tira d'embarras : j'étois hors d'état de résister encore long-temps. M. de Romanzow crut devoir se retirer au plus vîte; et, pour ne pas tomber dans l'armée du roi, il prit un long détour et fut rejoindre le gros de l'armée russe.

J'expédiai un officier au roi, pour lui porter mon rapport et recevoir ses ordres. Il me le renvoya aussitôt; et me fit dire de lever les ponts, et de me rendre avec ma troupe à Cüstrin, où il me donneroit ses ordres ultérieurs.

On ne lira pas sans intérêt l'anecdote suivante, qui le concerne. C'étoit le lendemain même de la bataille de Zorndorff, que je lui envoyai l'officier dont je viens de parler. Sa majesté le fit entrer dans sa chambre : elle étoit alors debout, et vis-à-vis d'une grande carte du pays, que deux domestiques tenoient

devant elle, mesurant les distances d'un bout de cette carte à l'autre; s'entretenant avec mon officier de ce qui s'étoit passé dans mon poste; discourant avec un autre, que le margrave Charles lui avoit également envoyé, pour l'informer des différentes marches des Autrichiens; écoutant quelques aides-de-camp, qui étoient venus lui rendre compte de plusieurs objets. Au bout d'un quart-d'heure, ce prince eut donné ses ordres à l'officier du margrave Charles et au mien; et les ayant fait repartir, il continua d'arranger la marche du lendemain, pour aller s'opposer au maréchal Daun, qui s'avançoit vers Berlin à la tête d'une très-grande armée.

CHAPITRE XXV.

Je me rends à Cüstrin par ordre du Roi. Ses dispositions après la Bataille de Zorndorff. Retraite du Maréchal Daun. Colberg, assiégé par les Russes. Daun entreprend aussi le siége de Neisse. Le Roi délivre Neisse, et prend ses Quartiers d'hiver en Saxe. Dohna bat les Suédois. Dispositions des différentes Armées pour l'ouverture de la Campagne suivante. Le Général Fermor oblige le Comte de Dohna à se replier. Je vais surprendre la Garnison Russe de Bromberg. Le Comte de Dohna perd le Commandement de l'Armée. Il est remplacé par le Général Rœdel. Le Roi m'envoie à Landsberg. Bataille de Francfort.

Mon officier m'apporta les ordres du roi; et je fus attendre à Cüstrin ma destination. J'y vis les officiers-généraux de l'armée russe, qui avoient été faits prisonniers à la bataille de Zorndorff : ils étoient au nombre de six ou sept; et comme la ville avoit été brûlée, il y étoient assez mal logés.

Je les trouvai de fort mauvaise humeur: le roi leur avoit dit sur le champ de bataille, qu'il étoit fâché de n'avoir pas de Sibérie, où

il pût les envoyer, afin qu'ils subissent les mêmes traitemens, que les officiers prussiens, leurs prisonniers.

Ce compliment fut cause, que le comte de Schwerin, aide-de-champ du roi, qui étoit tombé au pouvoir des Russes, fut simplement conduit à Saint-Pétersbourg, où il eut la liberté de paroître à la cour et dans les assemblées particulières; au lieu que les prisonniers qui l'avoient devancé, avoient été relégués en Sibérie.

Le roi, par représailles, consentit, à son tour, à ce que les généraux russes, ses prisonniers, allassent à Berlin, où ils jouirent, en effet, des mêmes agrémens, que M. de Schwerin à Saint-Pétersbourg.

Le prince François de Brunswick, beau-frère du roi, et major-général à son service, qui, ensuite, fut tué à l'affaire de Hockkirchen, passa à l'avant-garde de l'armée de sa majesté; et je reçus ordre de le joindre.

Le comte de Dohna fut laissé vis-à-vis des Russes; et le roi marcha contre le maréchal Daun, dans le dessein de l'empêcher de pénétrer plus avant.

Nous prîmes le chemin de la Lusace; et arrivés à Luckow, nous trouvâmes le général

Ziethen (1), que le prince Henri avoit envoyé à notre rencontre, avec un corps destiné à renforcer le roi.

Daun avoit cru que les Russes arrêteroient le roi : mais, apprenant notre marche, il renonça au dessein qu'il avoit formé sur Berlin, et se retira.

Sa majesté avança toujours, jusqu'à ce que, par sa position, il eût assuré une communication libre entre son armée et celles de Saxe, de Silésie et de Poméranie.

(1) M. Ziethen, mort à Berlin en 1787, parvint successivement, du dernier grade militaire, à celui de lieutenant-général de cavalerie : il étoit chef d'un régiment de hussards, qui fait partie de la nombreuse garnison de la capitale, et qui ne cesse de se glorifier encore d'avoir été long temps commandé par cet homme si respectable : c'est le même régiment, qui a maintenant pour chef le général d'Eben. La nature sembloit n'avoir rien fait pour M. de Ziethen. Il ne montra jamais aucune sorte d'esprit ; et l'éducation lui manqua entièrement dans son enfance et dans sa jeunesse. Aussi fut-il, toute sa vie, de l'ignorance la plus frappante : on ne savoit de quoi l'entretenir, quand on se trouvoit avec lui. Peu de généraux ont fait, sur un champ de bataille, de plus belles actions; et il n'est pas moins certain, que la science militaire n'en étoit nullement le principe : il étoit né avec l'instinct militaire, si je puis

Je fus détaché avec mon régiment et deux cents dragons, pour repasser du côté de Francfort, afin d'observer si les Russes avoient encore des projets sur la Silésie, ainsi que les espions vouloient le faire croire. Je devois me poster, de manière à pouvoir avertir promptement le roi de ce qui se passeroit; et, en cas de besoin, j'avois ordre de me replier sur l'armée du général Dohna.

Mais les Russes résolurent de faire encore le siége de Colberg, quoique la saison fût déjà assez avancée.

Le comte de Fermor se replia sur Stutgard; d'où il détacha le major-général Palmbach, pour entreprendre le siége.

m'exprimer ainsi; et il devint grand général, sans avoir besoin d'en faire les calculs et les combinaisons. Il a fait gagner aux armées prussiennes bien des batailles, parce qu'il savoit toujours se poster avantageusement, et choisir le moment le plus favorable, pour tomber sur l'ennemi et lui porter un coup décisif. Mais le roi lui demandoit - il ensuite la raison qui l'avoit déterminé à telle manœuvre? *Je ne sais*, lui répondit-il, *pourquoi je l'ai faite: mais il m'a paru, que je n'en avois pas de meilleure à faire.* Sa majesté conserva, pendant tout son règne, la plus haute considération pour lui; et, dans toutes les occasions, il le combloit des témoignages de son affection et de son estime.

Le comte de Dohna ne commandoit pas des forces suffisantes, pour s'y opposer : il se borna à couvrir autant de pays, que les circonstances le lui permirent.

Tranquille sur la Silésie, le général me fit venir auprès de lui; et la petite guerre recommença, en attendant l'événement du siége de Colberg.

Le commandant de cette forteresse fit la plus vigoureuse défense : c'étoit le major de Heiden. Les Russes l'attaquèrent et la bombardèrent, en même temps, et par terre et par mer : mais tous leurs efforts furent inutiles.

Ils levèrent le siége, évacuèrent entièrement la Nouvelle-Marche et la Poméranie, et allèrent, par la Pologne, établir leurs quartiers d'hiver en Prusse.

Nous nous flattions de pouvoir prendre aussi nos quartiers d'hiver, et de jouir de quelque repos : mais l'affaire de Hochkirchen, où le roi reçut un échec, qui l'obligea à se retirer, enhardit les Impériaux : ils se déterminèrent à continuer la campagne.

Daun fit entamer le siége de Neisse, espérant, sans doute, de l'emporter avant l'hiver.

Le roi y marcha avec toutes ses forces, et

fit lever le siége. Mais, pour couvrir la Saxe, il ordonna au général Dohna, de s'y rendre de la Poméranie, avec son armée, et d'y rester pendant son absence.

Je commandois l'avant-garde. Nous trouvâmes le général Haddick à la tête du corps que Daun lui avoit laissé, en partant pour la Silésie : il étoit campé sur des hauteurs derrière Eulenbourg.

J'attaquai les quatre bataillons de Pandours qu'il avoit postés devant la ville : ils se retirèrent, et mirent le feu au pont. J'éteignis le feu ; et je les poursuivis à travers la ville, où nous fîmes plusieurs prisonniers : ils se sauvèrent dans leur camp.

Le général Haddick, qui vit son attaque soutenue, et l'armée du comte de Dohna qui s'avançoit, décampa, en nous abandonnant trois pièces de canons et une multitude de traîneurs.

Le roi, après avoir délivré Neisse, revint en Saxe, où il prit ses quartiers d'hiver.

Dohna retourna en Poméranie ; d'où il détacha le général Platen (j'étois du corps de celui-ci), pour prendre ses quartiers d'hiver vers les frontières de la Pologne ; et il alla, par le duché de Meklenbourg, dans la Marche

Ukraine, attaquer les Suédois, commandés par le comte Hamilton, qu'il chassa devant lui jusqu'aux portes de Stralsund.

Après les y avoir enfermés, il prit, comme l'année précédente, ses quartiers d'hiver dans la Poméranie suédoise.

Nous fûmes tous, alors, dans la plus parfaite tranquillité, pendant quelques mois, et en attendant l'ouverture de la campagne suivante.

Le roi, qui n'est guères moins attentif aux petites affaires qu'aux grandes, me donna, pendant cet intervalle, une nouvelle preuve de sa bienveillance; et ce trait me paroit mériter de trouver sa place dans ces mémoires.

Plusieurs officiers suédois, qui étoient ses prisonniers, me prièrent de leur obtenir de sa majesté la permission de retourner dans leur patrie, sur leur parole. Je pris donc la liberté de la solliciter pour deux d'entr'eux, qui craignirent que leur absence ne ruinât entièrement leurs affaires domestiques; et elle me fut accordée.

Mais, pendant leur voyage, l'un d'eux tint des propos, qui prouvoient, ou qu'il étoit très-ingrat, ou qu'il ne croyoit pas me devoir quelque reconnoissance. Le roi en fut in-

formé; et il daigna m'écrire la lettre suivante :

« Vous m'avez fait accorder, à deux de
» vos compatriotes, la permission de retourner
» chez eux, sur leur parole. Pour vous témoi-
» gner leur reconnoissance, ils ont dit, en
» chemin, que tôt ou tard on trouveroit bien
» l'occasion de vous livrer, mort ou vivant,
» à votre patrie. J'ai voulu vous en avertir,
» pour que vous preniez vos précautions; et,
» une autre fois, ne soyez pas si facile à servir
» des gens qui pensent ainsi. »

Sa majesté m'envoya directement cette lettre par un courrier. Je ne fus pas moins pénétré des attentions de ce prince, qu'indigné de la bassesse des sentimens de ces ingrats. J'eus l'honneur de lui répondre par le même courrier, que j'étois touché, autant que je devois l'être, des bontés de sa majesté; mais que, tant que je serois à la tête du régiment qu'elle m'avoit fait la grâce de me confier, et que j'aurois quinze cents hommes sous mes ordres, j'osois me flatter de n'avoir rien à craindre.

Je réfléchis sur ces indignes procédés : mais le plaisir d'obliger, même des ingrats, m'entraîna toujours; et, dans la suite, je ne saisis pas avec moins d'empressement toutes les occasions qui se présentèrent, de rendre ser-

vice aux prisonniers suédois, dont le nombre étoit considérable.

Tout l'hiver se passa avec assez de tranquillité. On avait fait tant de marches, et essuyé tant de fatigues pendant la dernière campagne, qu'on était fort aise de respirer. On se contenta de lever de nouvelles recrues, d'exercer les troupes, et de tout disposer, pour se mettre en état d'ouvrir de bonne heure la prochaine campagne.

Les Russes s'assemblèrent sur la Vistule; et, en conséquence, le général Dohna se posta sur la Warte, avec l'armée qu'il commandoit. Je m'y rendis aussi avec un corps. Le roi y envoya encore douze mille hommes sous les ordres du lieutenant-général Hülsen, pour nous renforcer.

Nos ennemis campèrent à Posnanie; et le général Dohna alla se poster vis-à-vis d'eux.

Cependant, nous apprîmes que deux divisions de leur armée étoient encore éloignées de quelques marches. On crut donc qu'il était expédient d'attaquer le comte de Fermor à Posnanie, avant la réunion de toute son armée; et je fus détaché avec mon régiment et trois cents hussards, pour observer les deux divisions qui étoient en arrière.

Mes espions et nos patrouilles m'annoncèrent bientôt qu'il ne leur falloit plus que deux marches pour arriver à Posnanie. J'en donnai avis au comte de Dohna ; et, persuadé qu'il ne manqueroit pas de tomber aussitôt sur le corps de Fermor, je me jetai avec mon détachement derrière l'armée ennemie, pour être à portée de bien recevoir ceux qui se retireroient.

J'avois conçu un vain espoir : le comte de Dohna ne profita point de la circonstance, pour empêcher la jonction des deux divisions avec le corps qui campoit à Posnanie. J'ignore si ce fut irrésolution de sa part, ou si quelqu'autre motif l'en détourna. Il se retira, à l'approche des Russes; tandis que, pour attendre l'exécution du plan projeté, je ne quittois point ma position.

Je sus, enfin, qu'il n'étoit pas question de bataille, et que le général Fermor poussoit en avant le comte de Dohna, qui se replioit. Mais, alors, je voulus faire au moins quelque légère tentative, avant que d'aller rejoindre notre armée.

Les Russes avoient à Bromberg, le long de la Vistule, de gros magasins de vivres et de bagages : je tournai mes vues de ce côté.

La garnison étoit de trois cents hommes : je la surpris ; et elle se rendit prisonnière de guerre. Quelques Cosaques seulement se sauvèrent à Thorn, ville assez forte, aussi sur la Vistule : nos ennemis y avoient encore une bonne garnison, sous les ordres d'un lieutenant-général.

Je fis brûler une quantité de bateaux chargés de seigle, que je ne pouvois transporter ; et, quant aux charriots de bagages, je permis à mon détachement de se pourvoir d'habits, de bottes, de souliers et de bas, à sa volonté. Aussi, chaque soldat se fit-il une garde-robe portative des plus complètes ; et rien n'étoit plus plaisant que ce spectacle.

Ce qu'on ne put enlever, fut brûlé avec les chariots, au milieu d'une place, hors de la ville ; ce qui répandit la terreur parmi les habitans, qui crurent que la ville entière alloit être réduite en cendres.

Mais l'alarme ne fut nulle part plus vive, que dans un couvent de religieuses. Je passois, à cheval, près de ce couvent ; et, tout-à-coup, toutes les pauvres dames vinrent se jeter à mes pieds, et me conjurèrent d'avoir pitié d'elles. Je ne parvins pas, sans peine, à les rassurer ; et, après leur avoir protesté,

que je n'en voulois, ni à la ville, ni aux habitans, je leur dis, en plaisantant, que je les recevrois sous ma sauve-garde, et que j'aurois pour elles tous les égards que je devois à leur sexe.

Mes arrangemens ayant été pris, et ma troupe étant un peu reposée, je partis pour aller rejoindre l'armée ; et je confiai mes prisonniers à un détachement qui les conduisit à Colberg. Je précipitai ma marche, autant que les circonstances me le permirent ; de sorte que, mon arrière-garde, composée de cent fantassins et de cinquante hussards, étoit à une lieue derrière moi.

Le commandant de Thorn détacha mille chevaux, dans le dessein de nous poursuivre; et le corps se jeta dans un village, pour couper mon arrière-garde. On m'en avertit. Je rebroussai chemin, avec trois cents hommes d'infanterie et deux pièces de canon. A mon approche, l'ennemi se retira; et mon arrière-garde fut dégagée.

Nous continuâmes notre marche. Lorsque j'arrivai sur les frontières de la Poméranie, j'accordai deux jours de repos à mon détachement ; et je profitai de ce temps, pour faire au comte de Dohna un rapport détaillé de

mon expédition, et pour lui demander ses ordres.

L'officier que je lui envoyai, revint bientôt, suivi d'un courrier, qui m'apportoit une lettre du général Wedel, à qui le roi, mécontent des retraites continuelles du comte de Dohna, avait donné le commandement de l'armée. Il l'avoit à peine reçu, que, trouvant l'ennemi en marche vers la Silésie, il lui avoit livré bataille à Palsig, d'où il s'étoit retiré avec perte; et, en conséquence de cette défaite, il m'écrivoit de revenir à l'armée avec toute ma troupe.

Je rassemblai tous les petits détachemens que j'avois envoyés, soit à Colberg avec mes prisonniers, soit ailleurs, pour avoir des vivres et des fourrages; et j'exécutai les ordres de notre nouveau commandant.

La perte de la bataille de Palsig, d'un côté, et les progrès de la marche des Russes vers l'Oder, de l'autre, engagèrent le roi à se rendre lui-même à notre armée, en y amenant un renfort de quelques régimens de cavalerie et d'infanterie.

Il y étoit déjà, lorsque l'officier que j'avois dépêché de Pologne, avec le rapport de mon expédition, y arriva: ce fut donc à sa ma-

jesté elle-même qu'il le remit. Elle fut très-satisfaite de ma conduite ; et par le retour de mon officier, elle m'écrivit, que je devois aller à Landsberg sur la Warte, pour observer les mouvemens de l'ennemi, jusqu'à nouvel ordre.

Je me hâtai d'y prendre poste, en m'étendant le long de la rivière ; et je n'y fus pas long-temps tranquille. Dès le lendemain, un gros détachement s'avança pour m'attaquer; et, d'abord, il me fit sommer de me rendre. Ma réponse à cette sommation fut, que je défendrois mon terrain de pied ferme.

Mais, comme la grande sécheresse qui régnoit alors, avoit tellement fait baisser les eaux, que la Warte étoit guéable en plusieurs endroits, et qu'il m'étoit impossible de garder tous les passages avec si peu de monde, j'en avertis sa majesté : elle me répondit que je devois avoir patience pendant deux jours encore, et qu'elle me tireroit d'embarras. Je résolus de conserver mon poste et de le défendre, quoi qu'il pût m'en coûter.

Le roi passa l'Oder, et attaqua les Russes, qui s'étoient retranchés sur des hauteurs,

près de la ville de Francfort, et dans le terrain le plus favorable à la défense.

Le genéral Laudon, avec dix mille Autrichiens, étoit parvenu à s'y glisser très-adroitement, en faisant la marche la plus hardie, et sur la même ligne, que le roi suivoit dans sa direction. Aussi faut-il convenir, que c'est à lui que doit être attribué le gain de cette fameuse bataille.

Sa majesté, après avoir fait plusieurs attaques avec succès, emporté plusieurs retranchemens, et réduit les ennemis à se retirer, se vit à la fin obligée elle-même de leur abandonner la victoire.

Elle perdit dans cette bataille, presque toute son artillerie, et les cent canons dont elle s'étoit déjà emparée : un grand nombre de ses généraux y furent tués ou blessés : elle y eut, à son tour, deux chevaux tués sous elle ; et ses habits percés de plusieurs coups de feu, en repassant l'Oder avec les débris de son armée.

Tandis que ses troupes défiloient sur les deux ponts qu'on y avoit jetés, en marchant à l'ennemi, ce prince entra dans une chaumière ; et c'est là, que, se rappelant sans doute ce qu'il m'avoit recommandé, deux

jours avant la bataille, il m'écrivit de sa propre main le billet suivant :

« Après ce qui vient de m'arriver avec les Russes, vous n'avez qu'à venir me joindre au plus tôt, avec votre détachement, à Reitwent près de Cüstrin. »

Le porteur de ce billet avoit assisté à la bataille : il m'informa de toutes les particularités de cette sanglante et fatale journée.

CHAPITRE XXVI.

J'arrive à Reitwent, et je parle au Lieutenant-Général de Finck. Ordres qu'il me donne de la part du Roi. Consternation de son Armée. Les mouvemens recommencent. Ressources du génie de ce Monarque. Quelle position prend Sa Majesté. Je suis fait prisonnier par les Cosaques. On me conduit de corps-de-garde en corps-de-garde. Procédés honnêtes du Brigadier Crosnaschok et du Général Tottlebhen envers moi. J'arrive au Quartier-Général de l'Armée russe. On me mène chez le Général de Soltikoff. Je suis témoin des Réjouissances et des Promotions de l'Armée russe, à l'occasion de la Bataille de Francfort.

Nous partîmes sur-le-champ pour Cüstrin; et comme il falloit à ma troupe deux grandes

marches

marches pour se rendre à l'endroit indiqué ; je pris moi-même les devants.

Le lendemain matin, j'arrivai au quartier du roi, à Reitwent, et de fort bonne heure. Sa majesté s'étoit logée au château, avec le lieutenant-général de Finck, qui fut si malheureux, quelque temps après, dans la fameuse action de Maxen, en Saxe.

On me dit, que ce n'étoit qu'à ce général qu'il falloit s'adresser. J'entrai, pour lui parler. Je le trouvai criblé de blessures, quoique légères, qu'il avoit reçues à la bataille, et en robe-de-chambre. Il passa aussitôt chez le roi, et revint, pour m'ordonner, de sa part, de joindre mon détachement à l'armée ; et, en attendant qu'il y arrivât, d'aller reconnoître la position de l'ennemi, en prenant sous mes ordres tel nombre de hussards dont je croirois avoir besoin.

J'en demandai trois cents ; et, pendant qu'ils se préparoient à me suivre, je parcourus notre camp, qui étoit tout près de nous, sur les hauteurs. Malgré l'ordre admirable et la discipline qui distinguèrent en tout temps les armées prussiennes, je vis dans celle-ci tous les effets que peut produire dans les esprits la perte d'une grande bataille. Tout

le monde étoit plongé dans la plus profonde tristesse, et la confusion si générale, que, si les ennemis avoient su profiter de leur victoire, il est très-vraisemblable, qu'ils auroient réduit le roi à la dure nécessité d'accepter les lois qu'ils auroient voulu lui imposer.

Ce fut l'avis du général Laudon. On s'obstina à ne pas le suivre. Il m'a dit lui-même, dans la suite, qu'il avoit fait tous ses efforts, pour engager les Russes à poursuivre leurs avantages; mais qu'enivrés de la joie d'avoir vaincu le roi, ils se refusèrent à le pousser en avant.

Sa majesté resta renfermée dans sa chambre pendant deux jours, et ne vit personne, à l'exception du général Finck et de quelques domestiques.

Le troisième jour, elle reparut, donna partout ses ordres; et les mouvemens recommencèrent, avec le même ordre et la même contenance qu'auparavant. Le génie de ce prince trouvoit des ressources, où tout autre que lui auroit succombé sous l'accablement.

Lorsque mes trois cents hussards furent rassemblés, je marchai vers Francfort, à deux lieues de notre camp. J'en postai deux cents

dans un fond : tout étoit plaine dans cet endroit; et avec les cent autres, les mieux montés de la troupe, je m'avançai jusques vers l'endroit du faubourg, où les ennemis avoient une grand'-garde. Je la chassai devant moi. Je parcourus, ensuite, tout le terrain; et j'observai, que l'armée étoit encore campée de l'autre côté de l'Oder; qu'il n'y avoit, du côté où j'étois, que quelques petits corps de Cosaques, de hussards et de dragons, sous le commandement du général de Totleben; qu'enfin tout étoit aussi tranquille chez nos ennemis, que chez nous; ce qui me fut confirmé bien exactement par quelques prisonniers que je fis.

Je me retirai, sans être poursuivi; et rentré dans notre camp, j'allai faire mon rapport au roi, que ces nouvelles rassurèrent de plus en plus.

Son armée étant reposée, il se mit en marche, pour prendre une position où il lui fût plus facile de couvrir sa capitale et de communiquer librement avec la Saxe : et en particulier, il expédia les ordres nécessaires pour les renforts et l'artillerie dont il avoit besoin.

Je fus de l'arrière-garde. Le roi s'y trou-

voit, à son ordinaire; car, son principe est, que le général en chef doit être à l'avan-garde, quand on marche à l'ennemi, et à l'arrière-garde, quand on se retire. Ce prince ne s'en est jamais écarté : il vouloit être toujours à portée de donner ses ordres, de tout voir par lui-même, et d'agir, le plus rarement qu'il étoit possible, d'après le jugement et le rapport d'autrui.

Les troupes légères nous harcelèrent un peu; mais, néanmoins, après la terrible défaite de Francfort, nous n'avions pas lieu de nous attendre à une marche aussi tranquille.

L'armée ennemie passa l'Oder, et alla se camper vis-à-vis de nous, à la distance d'une lieue.

Je fus détaché sur la gauche de l'armée du roi, pour en couvrir le flanc, ainsi que la boulangerie. J'avois devant moi une petite rivière, qui communiquoit avec le front de l'armée. Je plaçai mes gardes sur les hauteurs; et je donnai à mon lieutenant-colonel un bataillon et cent hussards, avec ordre de s'étendre, le plus qu'il pourroit, sur la gauche. J'employai le reste de la journée à visiter tous mes postes, et ne revins, le soir, que fort tard à mon quartier.

Belling, colonel des hussards qui étoient sous mes ordres, me dit, qu'indépendamment des gardes que j'avois déjà disposées moi-même, il en avoit encore mis une plus en avant, composée d'un officier et de trente hussards. Il étoit nuit. Je renvoyai la visite de ce poste au lendemain matin; et j'allai me coucher fort tranquillement, bien éloigné de penser au malheur qui m'attendoit.

Dès le point du jour, je sortis à cheval pour visiter mes gardes; et, ensuite, je m'avançai vers celle que le colonel Belling avoit postée lui-même: je la trouvai trop exposée. L'officier qui la commandoit m'assura que l'ennemi étoit à une lieue de cet endroit: mais n'ayant pas la même sécurité que lui, je lui ordonnai de rentrer au camp avec ses trente hussards; et, en attendant qu'il les eût rassemblés, je montai sur une hauteur, suivi d'un seul cavalier d'ordonnance.

Je ne m'étois pas trompé sur les dangers auxquels j'avois cru cette garde exposée. J'aperçus tout-à-coup, environ deux cents Cosaques qui, d'abord chassèrent deux vedettes postées devant le village, et qui, ensuite, tombèrent sur le reste de la troupe. Elle ne fit aucune résistance, et se rendit prisonnière avec son officier.

Je vis, dès lors, qu'il m'étoit presque impossible de me sauver; et bientôt, en effet, les Cosaques se répandirent autour de moi. Je vins à bout, néanmoins, de m'ouvrir un passage au milieu d'eux, avec mon hussard d'ordonnance. Mais je m'écartai de ma route, et me jetai dans un marais, d'où mon cheval ne put se tirer.

Les Cosaques, qui, comme on sait, ont des chevaux très-légers et non ferrés, m'entourèrent de nouveau. Ils me lâchèrent quelques coups de carabine. Je leur ripostai très-imprudemment de deux coups de pistolet; et c'est alors qu'ils fondirent hardiment sur moi. J'avois mis pied à terre, mon cheval, enfoncé jusqu'au cou dans le marais, ne pouvant faire un pas; et il ne me restoit plus d'autre parti, que celui d'accepter leur proposition de me rendre prisonnier.

Ils me donnèrent un de leurs chevaux, que je fus forcé de monter; et ils me ramenèrent avec eux en arrière.

Mon hussard d'ordonnance, que la légéreté de son cheval avoit dérobé à leur poursuite, arriva à notre camp, et fit son rapport de ce qui venoit de se passer. On vola à mon secours; mais il n'étoit plus temps. Les Co-

saques s'étoient hâtés de me conduire à leurs postes avancés.

Ils me prirent ma montre et ma bourse, suivant la pratique ordinaire des gens de guerre en pareille occasion ; mais, d'ailleurs, je n'eus pas sujet de me plaindre d'eux ; et j'avouerai que, connoissant depuis long-temps ces sortes de troupes, je m'étois attendu à être traité par eux bien plus durement.

Le colonel des cinq cents Cosaques de cette première garde me conduisit à la deuxième, qui étoit commandée par le brigadier Crosnaschock. J'avois fait connoissance avec lui, dans la dernière guerre qu'il y avoit eu entre la Russie et la Suède, et dans laquelle son père avoit été tué. Dès qu'il sut qui j'étois, il vint, à cheval, me recevoir avec la plus grande honnêteté. Il s'arrêta devant sa tente, pour me faire présenter quelques rafraîchissemens. Je l'en remerciai.

Il me mena ensuite à un troisième poste, chez le général de Totleben, qui commandoit en chef toutes les gardes avancées et les troupes légères de l'armée russe. Je le connoissois plus particulièrement encore ; car, nous avions servi ensemble en Hollande. Il me combla de politesses ; et comme c'étoit

l'heure du diner, il m'offrit sa soupe, et se plaça à table à côté de moi.

Nous fûmes en très-grand nombre. Il y avoit non-seulement beaucoup d'officiers et d'aides-de-camp, mais encore une demi-douzaine de secrétaires. On sait que les généraux russes traînent toujours après eux une chancellerie entière. J'étois de trop mauvaise humeur pour manger avec appétit. Le comte de Totleben, qui s'en aperçut, me fit la politesse de me demander en quoi il pourroit m'obliger; et peu de momens après, il me dit tout bas, à l'oreille, que, si je désirois d'écrire une lettre au roi, il se chargeroit volontiers de la lui expédier très-promptement par un de ses trompettes; mais que, dans ce cas, je ne devois pas perdre un moment, puisqu'il étoit obligé de me conduire, ce jour-là même, au quartier-général, où je n'obtiendrois pas cette permission.

Je témoignai au général de Totleben, combien j'étois sensible à ses bons procédés; et, en sortant de table, j'écrivis à sa majesté, à peu près en ces termes:

« Je viens d'avoir le malheur d'être fait
» prisonnier. Ce n'est pas ici le moment d'ex-
» pliquer à votre majesté, comment et par la

» faute de qui : je n'ai, aujourd'hui, que le
» temps de lui dire que je le suis. Je la sup-
» plie très-humblement de me faire bientôt
» échanger, afin que je puisse continuer de
» la servir avec tout le dévouement dont je
» suis capable. »

Le général de Totleben envoya cette lettre par un trompette. Sa majesté n'étoit campée qu'à une lieue de l'armée russe. Il me fit donner un cheval, et me conduisit à Liberose, où se trouvoit le quartier-général du comte de Soltikoff. Le brigadier et le colonel, dont je viens de parler, et une foule d'autres officiers, l'accompagnoient. C'étoit comme une espèce de triomphe.

Un aide-de-camp de M. de Totleben nous avoit devancés, pour annoncer notre arrivée. Plusieurs généraux sortirent du château, et vinrent à notre rencontre; et le général Romanzow fut de ce nombre. Il me témoigna qu'il étoit charmé de faire connoissance avec moi, et fâché seulement de devoir cet avantage à un événement qui ne pouvoit m'être agréable; mais qu'il m'avoit vu souvent, vis-à-vis de lui, dans une si honorable posture, une contenance si ferme, qu'il n'avoit pu me refuser son estime et une considération toute

particulière. Je répondis, le mieux qu'il me fut possible, à tout ce qu'il me dit d'obligeant et de flatteur.

On me mena ensuite chez le général de Soltikoff. J'y trouvai beaucoup d'autres généraux, et, entr'autres, M. de Laudon. Je fus reçu avec beaucoup de politesse. On me fit bien des questions sur la manière dont j'avois été pris. Mais on parla sur-tout avec complaisance de la bataille qu'on venoit de gagner; et chacun dit son petit mot pour se faire valoir. Le général Laudon, à qui l'on ne peut refuser la gloire d'avoir eu la principale part au gain de cette bataille, fut le seul qui se tut, et qui conserva tout son flegme.

J'y vis encore M. de Sandelhielm, colonel suédois, qui n'étoit à l'armée russe, que pour informer sa cour de ce qui s'y passoit: c'étoit une de mes anciennes connoissances. Je dois dire à sa louange, qu'il me donna tous les témoignages d'intérêt et d'attachement que je pouvois attendre de lui: mais il me prévint, qu'il étoit obligé d'annoncer à sa cour l'accident qui venoit de m'arriver. Il ne me déguisa point, en même temps, toute l'inquiétude qu'il avoit d'une réclamation à mon sujet.

J'étois fort tranquille sur ce point, tant j'étois persuadé que la cour de Russie ne feroit pas un acte aussi contraire à tous les principes de l'humanité, que celui de me livrer à mes ennemis, n'ayant jamais rien tramé contr'elle ; et dans le complot de la révolution de Suède, qui avoit échoué, le ministre de sa majesté impériale, à Stockholm, s'étant assez ouvertement montré favorable à notre parti. Je n'avois le cœur navré de douleur, que d'avoir été fait prisonnier, à peine entré au service du roi de Prusse.

Mais, le lendemain, mon malheur commença à ne me pas paroître tout-à-fait sans remède. En allant diner chez le général de Soltikoff, qui m'avoit offert sa table pour tout le temps que je serois avec eux, il me remit une lettre que le roi lui avoit envoyée pour moi, le matin, par un trompette. Il l'avoit ouverte, suivant l'usage ; et il me dit, en me la remettant : « Voilà, monsieur, une » lettre du roi, qui prend fort à cœur l'ac- » cident qui vous est arrivé ; mais qui, mal- » gré la bataille qu'il a perdue, semble en- » core nous menacer. » Je m'empressai de lire cette lettre ; et tel en étoit le contenu :

« Je regrette fort que vous ayez été fait

» prisonnier de guerre. J'en ai fait avertir
» mon major-général de Willich, à Butau,
» que j'ai établi commissaire pour l'échange
» des prisonniers respectifs; et je suis d'au-
» tant plus persuadé qu'on ne fera pas de
» difficulté de vous échanger, que j'ai plu-
» sieurs officiers russes, et même des géné-
» raux, au nombre de mes prisonniers. Du
» reste, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte
» et digne garde.

» Ce 5 de septembre 1759.

» Frédéric. »

Le comte de Soltikoff, pendant que je lisois cette lettre, garda le silence. Je n'hésitai pas à lui dire, qu'il étoit bien doux et bien consolant d'avoir un pareil maître, qui, au milieu de ses propres infortunes, s'occupoit avec tant d'intérêt de celles des personnes qui avoient l'honneur de le servir. Je lui demandai, s'il me permettoit de retenir cette lettre. Il y consentit avec d'autant moins de peine, qu'il en avoit fait prendre une copie, ainsi que je l'ai su dans la suite, pour l'envoyer à sa cour.

Plusieurs autres généraux qui étoient présens, furent bien aise de la lire; et je vis

combien elle faisoit de sensation sur leurs esprits, tant ils étoient peu accoutumés, dans leur pays, à une correspondance de cette nature! Comme ils ignoroient que le roi se faisoit une loi de répondre au moindre de ses sujets, ils crurent que j'étois un homme de très-grande importance.

Après le diner, le général me fit proposer très-obligeamment d'envoyer chercher mes équipages : je l'acceptai avec reconnoissance, n'ayant que l'habit que je portois alors. On expédia un trompette, qui m'amena mon valet-de-chambre, et une calèche où j'avois ce qui m'étoit le plus nécessaire, et quelque arge nt.

Je passai plusieurs jours au quartier-général. Tout le monde m'y fit politesse; et le seul désagrément que j'y éprouvai, ce fut d'être obligé d'assister à toutes les fêtes qui se donnèrent à l'occasion de la bataille qu'on avoit gagnée, et d'être témoin des promotions qu'on fit dans l'armée, et des gratifications qu'on distribua, dès l'arrivée du courrier, qui venoit de Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE XXVII.

On me conduit de Liberose à Konigsberg, en Prusse. Accueil et Procédés généreux du Général Korff, qui y commande. Escorte qui m'est donnée dans mon Voyage jusqu'à Saint-Pétersbourg. Comment j'y suis accueilli.

On m'annonça, huit jours après, que je devois partir pour Konigsberg en Prusse, qui, alors, étoit sous la domination de la Russie; et que, là, j'attendrois ma destination ultérieure.

J'obéis : mais, du moment que je quittai l'armée, je fus traité bien autrement que je ne l'avois été jusques-là. L'un des deux officiers qui furent chargés de me conduire, entra sans façon dans ma voiture; et l'autre se mit à la tête de vingt hussards, qu'on me donna pour escorte.

Nous passâmes par Posnanie et Thorn; et, quand il falloit nous arrêter, une sentinelle me gardoit, la nuit et le jour.

Arrivé à Konigsberg, on me fit entrer dans une maison du faubourg; et mon conducteur

alla m'annoncer au général Korff, qui commandoit dans la ville.

A minuit, il revint, pour me mener au château, où ce général étoit logé : mais je ne vis qu'un domestique, qui, tenant un chandelier à la main, me fit passer dans une chambre. Mon officier s'y établit avec moi. Une sentinelle garda la porte; et une seconde sentinelle fut mise chez mes deux domestiques, dans une petite chambre voisine. Je fis dresser mon lit, et je me couchai.

Les réflexions les plus tristes commencèrent, alors, à m'agiter. Dans une situation, telle que la mienne, tous les objets se peignent à l'imagination sous les plus noires couleurs. Je pensois, que bientôt je serois livré à la Suède, pour perdre la tête sur un échafaud, ou que je serois relégué dans le fond de la Sibérie, pour y passer le reste de mes jours, et dans le sein d'une misère pire que la mort, sans que personne sût ce que je serois devenu.

Cependant, soit par un effet de ma gaieté naturelle, soit par une sorte de pressentiment d'un meilleur avenir, je finissois toujours par vaincre mes craintes et prendre patience.

Le lendemain matin, un officier de la garnison releva celui qui m'avoit amené de l'ar-

mée : celui-ci eut de meilleurs procédés envers moi ; et je pouvois m'entretenir avec lui : c'étoit un gentilhomme d'une très-bonne maison de Livonie.

Vers midi, quelques domestiques du commandant vinrent arranger une table à trois couverts ; et ce fut l'un de ses secrétaires qui prit la troisième place : c'étoit un Allemand, qui avoit l'usage du monde. Il avoit reçu ordre de me tenir compagnie dans ma solitude. Notre table fut très-bien servie ; et je ne puis que me louer des honnêtetés qu'on me fit, si ce n'est qu'on me laissa toujours enfermé dans ma chambre, et que j'eus toujours une sentinelle à ma porte.

Après le dîner, le général vint lui-même me voir. Il fut très-poli envers moi. Il me témoigna toute sa sensibilité, sur la manière dont il étoit obligé de me traiter d'après les ordres de sa cour : mais, du reste, il me pria de disposer de sa maison comme de la mienne.

Depuis, il ne laissa passer aucun jour sans me faire quelque visite ; et plus nous liâmes connoissance, plus il redoubla d'attentions et de bontés pour moi. Il me fit même confidence, que, sous peu de jours, il devoit recevoir des ordres pour me faire conduire à Saint-Pétersbourg

bourg, où l'on étoit curieux de me voir; et qu'à coup sûr j'y serois retenu pendant le reste de la guerre, afin que je ne revinsse pas servir le roi, qui, dans sa lettre du 5 de septembre, m'avoit promis de me faire bientôt échanger. . .

J'ignore quels motifs portoient la cour de Russie à en user ainsi; et je me borne à garantir ce fait. . . . .

Le lendemain, le général me conseilla de faire mes préparatifs de voyage; et il eut la bonté de m'offrir de me prêter deux cents ducats : je les acceptai, après lui en avoir remis mon obligation. Il me fit sentir, mais en modérant ses expressions, qu'à Saint-Pétersbourg il étoit impossible que je ne manquasse quelquefois du nécessaire. Quelle reconnoissance ne dois-je pas à ce galant homme! Et combien de fois, dans la suite, n'ai-je pas eu occasion de me rappeler ses paroles! . . . .

. . Vers le soir, il se rendit encore chez moi, et me présenta le général comte de Czernichef. Le roi, pour faciliter mon échange, l'avoit renvoyé sur sa parole : il étoit, par son grade, le premier des prisonniers russes. Sa majesté, en le relâchant, lui avoit fait dire, que tous les autres prisonniers de sa nation le suivroient, dès que la commission de Butau en Poméranie

seroit convenue des conditions des échanges respectifs.

Il m'entretint long-temps, avec beaucoup de chaleur et de sensibilité même, de la manière dont le roi en avoit usé envers lui; et m'assura, que, devant arriver à Saint-Pétersbourg avant moi, il ne manqueroit pas de supplier l'impératrice de me renvoyer aussi, puisque j'étois également le premier en grade de leurs prisonniers : mais il ne se souvint, ni de ce que le roi avoit fait pour lui, ni de ce qu'il m'avoit promis.

M. de Korff reçut les ordres de me faire partir de Konigsberg; et l'on me donna pour escorte mon officier et vingt grenadiers. Nous n'arrivâmes à Saint-Pétersbourg, que quarante jours après notre départ, les grenadiers ayant fait à pied toute cette longue route. Jamais je n'ai éprouvé autant d'ennui. Mais ce n'étoit encore là qu'un bien foible échantillon des mauvais traitemens qui m'étoient réservés.

Nous passâmes par Memel, Riga et Narwa. On me garda toujours à vue. Je ne voyois que mes conducteurs, quelques maîtres de postes et quelques aubergistes, à qui je n'osois parler.

Nous fûmes rendus à Saint-Pétersbourg, au mois de novembre. L'officier qui me conduisoit, me fit entrer dans une misérable cahute du faubourg; et, le lendemain matin, il alla annoncer la capture dont il étoit chargé. Il revint le soir; et son silence sur ma destinée ne me présagea rien de bon.

Une heure après, on amena une voiture, de la part du grand-chancelier, comte de Woronzow : j'y montai avec mon officier. Nous arrêtâmes sur le derrière de la maison de ce ministre et devant une très-petite porte : on me fit monter, par un escalier fort étroit, à la chambre d'un secrétaire, qui me reçut poliment, me fit asseoir, pour attendre le grand-chancelier, qui étoit encore à la Cour, et m'offrit des rafraîchissemens, que la profonde tristesse dans laquelle j'étois plongé ne me permit pas d'accepter.

Je m'amusai à lire une gazette française qui étoit sur sa table; et nous nous entretînmes des différens objets qu'elle contenoit. Une heure s'écoula pendant cette froide conversation. Enfin, une clochette se fit entendre. Le secrétaire passa dans une autre chambre, qui communiquoit avec celle où nous nous trouvions; et, un quart d'heure après, il

revint me faire des excuses sur ce que j'étois obligé de tant attendre, le grand-chancelier étant retourné à la Cour.

Une heure se passa encore de même. La clochette appela, pour la seconde fois, le secrétaire, qui, quelques minutes après, revint pour me conduire dans l'autre chambre, où je trouvai le grand-chancelier et un autre seigneur de la cour : celui-ci étoit tellement couvert de bijoux, que je ne doutai pas que ce ne fût-là le comte de Schwalow, favori actuel de l'impératrice.

Quand j'entrai, ils étoient assis dans des fauteuils : ils se levèrent avec assez de gravité, et s'avancèrent vers moi.

Le grand-chancelier m'adressa la parole ; et sans autre préambule : « Monsieur, me dit-» il, quoique la cour de Suède, notre fidelle » alliée, vienne de vous réclamer et d'alléguer » contre vous de très-puissans motifs, sa ma-» jesté l'impératrice m'a ordonné de vous dire, » qu'elle ne consentira jamais à ce que vous » lui soyez livré ; mais que vous ne retour-» nerez plus en Prusse, pour servir le roi : » elle fournira à votre subsistance pour le » reste de vos jours, et vous fera savoir votre » destination. »

Ce compliment me parut singulier; et je m'y attendois si peu, que peu s'en fallut que je n'y répondisse par un éclat de rire.

Heureusement, le comte de Schwalow prit, à son tour, la parole. « D'où vient, me dit-» il, du ton le plus grave, d'où vient, mon-» sieur, que le roi de Prusse traite si mal les » Russes qu'il a faits prisonniers, tandis qu'il » en use tout autrement envers ceux des autres » puissances belligérantes? et pourquoi a-t-il » fait rouer un de nos officiers. »

Je dois observer ici, qu'après la bataille de Zorndorff, dans la précédente campagne, on enferma dans la ville de Cüstrin plusieurs généraux, officiers et soldats, qui avoient été pris sur lès ennemis; et que ces prisonniers, ayant surpassé en nombre la garnison prussienne de plus des trois-quarts, tramèrent entr'eux une conspiration. Le roi ordonna un conseil de guerre pour examiner cette affaire; et l'on découvrit, qu'on avoit comploté de massacrer la garnison, de s'emparer des postes et de s'évader. Un lieutenant étoit l'auteur de la conspiration : on le condamna à être roué; et il le fut, en effet, pour l'exemple des prisonniers.

L'impératrice Elisabeth, qui avoit fait vœu

de ne faire mourir aucun criminel, pendant son règne, crut apparemment que tous les autres souverains étoient obligés de se faire la même loi. Elle fut si irritée, lorsque le comte de Czernichef, qui m'avoit dévancé, lui donna cette nouvelle, qu'elle résolut de s'en venger sur moi, non en me soumettant à la peine de mort, mais en me renfermant dans une prison, pour y être traité à la manière de sa nation, ce qui est pire que la mort.

Je répondis assez fièrement au comte de Schwalow, que la punition qui avoit été infligée à l'officier dont il me faisoit l'honneur de me parler, n'avoit rien d'injuste, ni de contraire aux lois de tous les Etats policés, puisqu'il avoit été convaincu d'avoir formé le complot de massacrer toute une garnison : que, quant au traitement qui concernoit les prisonniers russes, il devoit faire attention que les autres puissances belligérantes n'avoient pas imité la conduite des troupes de sa majesté l'impératrice, qui avoient brûlé la moitié des villages de la Prusse; qu'il n'y avoit pas de sortes d'horreurs que ses armées n'eussent commises dans les Etats du roi; qu'il est très-naturel qu'un souverain qui voit ses sujets ainsi traités, use de représailles; mais que jamais on ne pour-

roit accuser justement les Prussiens, d'avoir fait aucun acte de barbarie et d'inhumanité.

J'étois, dans ce moment, tellement indigné, et de l'annonce du grand-chancelier, que je serois malheureux le reste de mes jours, et du ton révoltant du comte de Schwalow, que je bravois et potences et roues.

Le grand-chancelier, dont le caractère étoit naturellement fort doux, changea l'objet de la conversation, et me questionna sur les différentes affaires que j'avois eues avec leurs troupes. Il me dit bien des choses flatteuses sur les talens militaires qu'il lui plaisoit de supposer en moi; et il ajouta, que, malgré tout le mal que je leur avois fait pendant la campagne, ils ne pourroient sans injustice me refuser toute leur estime.

Je lui répondis avec la modestie qui me convenoit: mais l'impression que ses premiers discours avoient faite sur mon esprit, étoit trop forte, pour me permettre de porter toute mon attention sur d'autres objets; et je lui demandai, si l'impératrice avoit résolu de me traiter aussi rigousement qu'il m'avoit fait l'honneur de me l'annoncer; tandis que je n'avois rien fait, qui pût me rendre l'objet de son courroux et de sa vengeance?

Je lui représentai, que, dans le projet de révolution que nous avions eu l'espoir d'opérer en Suède, sa majesté impériale savoit mieux que personne, que son ministre, à Stockholm, avoit été d'intelligence avec nous, pour tout ce qu'on avoit résolu d'entreprendre pour le bonheur et la prospérité de la nation; que si, depuis, l'impératrice s'étoit alliée avec la cour de France, ce n'étoit pas, pour elle, un motif de me sacrifier; que l'affaire qui s'étoit passée en Suède, n'ayant aucune connexion avec mon état actuel de prisonnier de guerre, sa majesté étoit trop juste pour ne pas séparer entièrement ces deux circonstances; que, si elle croyoit devoir venger sur moi les mauvais traitemens qu'elle prétendoit qui avoient été faits à ses sujets détenus prisonniers en Prusse, elle étoit la maîtresse absolue de mon sort; mais qu'elle devoit être bien convaincue, que le roi que j'avois l'honneur de servir, informé des traitemens que j'aurois essuyés, useroit de représailles envers les généraux et autres officiers russes qui étoient ses prisonniers; que, par conséquent, si ma personne n'intéressoit en rien sa majesté impériale, elle aimoit trop ses propres sujets, pour

les précipiter dans un abîme de malheurs.

Le grand-chancelier, au lieu de me répondre, se contenta de me dire : *bon soir, Monsieur ;* et je fus obligé de me retirer. Le secrétaire imita son exemple ; et mon officier me reconduisit, par le même chemin, à la misérable chaumière du faubourg, où l'on m'avoit logé.

CHAPITRE XXVIII.

Comment je suis conduit et enfermé dans la Forteresse. Par quel stratagême l'Officier réussit à se faire relever. De quelle manière je suis nourri avec mes Gens. Mes distractions dans ma Prison. Comment je m'accoutume à supporter ma captivité. Distribution que je fais de toutes les heures de mes journées. Je tombe malade.

Le lendemain, l'officier retourna seul en ville, et ne reparut que l'après-midi. Il me dit, sous le sceau du secret, qu'on avait encore tenu conseil à la Cour, relativement à moi, mais qu'il ignoroit le résultat de la délibération ; qu'on lui avoit ordonné de revenir à son poste, et qu'il avoit observé quelque embarras et de l'irrésolution.

Nous demeurâmes, l'un et l'autre, dans la même perplexité, jusqu'à neuf heures du soir, où nous vîmes arriver un gros homme de la chancellerie secrète, qui est, en Russie, ce qu'est en Espagne l'inquisition. Il dit, en langue russe, à mon officier, que nous devions le suivre.

Je trouvai, à la porte, deux traîneaux fermés. On me fit monter dans l'un, et mes deux domestiques dans l'autre. L'officier fut placé à côté de moi : deux grenadiers, sur le devant de mon traîneau, et deux autres sur le derrière, la baïonnette au bout du fusil. Le reste de ma garde fut mis sur le second traîneau. Notre conducteur ouvroit la marche : il occupoit seul un troisième traîneau.

C'est avec ce cortège et dans cet ordre, que je partis, sans savoir où j'allois. Mais tout cet appareil me fit croire, qu'on s'étoit proposé de me reléguer au fond de la Sibérie ou du Kamtschatka.

Nous marchâmes à travers la ville pendant plus d'une heure; et, après avoir passé la Newa sur les glaces, nous entrâmes dans la citadelle, où, quoique selon l'usage de toutes les forteresses on fermât la porte toutes les nuits, on l'avoit laissée ouverte pour nous.

Nos traîneaux s'arrêtèrent à une maison, qui étoit à peu près vers le centre de la citadelle; et c'est là qu'on me fit entrer. Je n'y trouvai que les quatre murailles, un grand poêle, une chaise de bois, une table ordinaire, et une chandelle. On apporta mes hardes. On mit une sentinelle à ma porte, et une autre dans la chambre extérieure, où furent logés mes domestiques et toute ma garde. Notre conducteur donna ses ordres, et se retira.

Un profond silence régnoit parmi nous: nous nous contentions de nous regarder, et sans avoir la force de proférer une seule parole. L'officier, qui, comme je l'ai déjà dit, étoit un très-bon gentilhomme de Livonie, et d'un excellent caractère, n'étoit pas moins décontenancé que moi-même. Mes fidèles domestiques fondoient en larmes, et sur-tout mon valet-de-chambre. Il étoit Suédois: il avoit abandonné sa patrie et ses parens pour me suivre; et il y avoit quinze ans qu'il étoit à mon service.

Malgré la triste situation à laquelle je me voyois réduit, je tâchai de les consoler; et, ensuite, m'adressant à l'officier, je lui demandai la cause de sa tristesse. Il m'avoua

ingénuement, que, d'après ces premiers commencemens, il conjecturoit que ma destinée seroit d'être conduit secrètement en Sibérie; et que, pour l'ordinaire, la garde donnée aux prisonniers étoit forcée de les y accompagner, et d'y passer la vie avec eux dans l'obscurité et la misère.

C'étoit pour nous une affreuse perspective. Cependant je fis tous mes efforts, pour ne pas me laisser entièrement abattre; et je ne m'occupai fortement, que de ce qui pouvoit soutenir mon courage et le peu d'espérance qui me restoit.

J'exhortai ce pauvre officier à m'imiter et à reprendre ses forces. *Nous ne sommes coupables ni l'un ni l'autre*, lui dis-je; *soyons bien assurés, que Dieu ne nous abandonnera pas.* Cette douce pensée me consoloit, au milieu des horreurs qui m'environnoient.

La nuit étant déjà bien avancée, le sommeil s'empara de nous. J'avois fait jeter un matelas de mon lit dans un coin de ma chambre; et je m'y couchai avec l'officier. Mes domestiques étoient dans un autre coin. Nous nous endormîmes ainsi sous la protection de nos sentinelles.

A sept heures du matin, on vint réveiller

l'officier, qui dormoit à côté de moi; et on lui enjoignit de se rendre aussitôt à la chancellerie secrète, qui est établie dans la citadelle. Je m'attendois à partir, à son retour. Il revint, après une heure d'absence, mais n'ayant à me donner aucun éclaircissement sur ma destination future: il me dit seulement, qu'il avoit demandé d'être relevé, en alléguant pour motif qu'il étoit sur le point de se marier.

Ce n'étoit qu'un stratagême, dont il s'étoit servi, comme tant d'autres, pour se sauver de la Sibérie. L'impératrice avoit défendu, une fois pour toutes, qu'on y envoyât, pour la garde des prisonniers, des officiers et des soldats qui seroient, ou mariés, ou près de l'être, ne voulant pas causer du désordre dans les familles, ni nuire à la population de ses États.

On lui avoit donc promis, à la chancellerie, de le relever; et c'est à quoi se réduisirent toutes les nouvelles qu'il m'en apporta.

Nous fûmes, toute la journée, vis-à-vis l'un de l'autre. On alla nous chercher un très-mauvais diner à l'auberge; et j'eus soin de le payer. Le chagrin m'avoit fait perdre l'appétit; et conséquemment mon repas fut bien-

tôt expédié. Nous n'étions, tous deux, occupés que de ce qu'on feroit de nous. On juge sans peine, que nos pensées, et les miennes sur-tout, n'étoient pas bien riantes.

La nuit survint; et nous nous couchâmes de la même manière que la nuit précédente. Le lendemain, à mon réveil, il m'apprit qu'il avoit exécuté l'ordre qu'on lui avoit donné, de s'emparer de mon épée: je l'avois toujours conservée jusques-là, sans qu'on y eût fait la moindre attention. Il me fit ses excuses de ne m'en avoir pas prévenu la veille. Ses ordres étoient de me l'enlever, pendant que je dormirois, et de la porter à la chancellerie; et *c'est*, me dit-il, *à quoi il a bien fallu me soumettre*. Je plaisantai sur cette précaution, quoique j'eusse le cœur navré.

Cette journée se passa encore comme la précédente: nous ne vîmes personne. Ainsi, nous nous couchâmes, le soir, sans être plus instruits de notre sort à venir.

Vers les onze heures, on vint éveiller l'officier; et ce fut pour lui annoncer, qu'il devoit sortir, et que quelqu'un avoit à lui parler. Il rentra un quart-d'heure après, et me dit, qu'un officier, avec une nouvelle garde, étoit

à la porte, et venoit le relever. Je lui demandai, si je devois aussi me préparer à partir. Il me répondit, qu'il n'étoit question que de lui.

Je pris donc congé de cet honnête homme; et après l'avoir remercié de l'humanité qu'il avoit montrée envers moi, depuis que je lui avois été confié, j'ôtai de mon doigt une bague, que j'avois encore conservée, en le priant de l'accepter comme un foible gage de ma reconnoissance, et pour se souvenir d'un malheureux, que vraisemblablement il ne reverroit plus. Je le conjurai, sur-tout, de chercher l'occasion d'informer ma femme, que je vivois encore.

L'officier qui le remplaçoit, entra l'instant d'après. Il me dit le bon jour en langue russe, car, il n'en parloit pas d'autre; et il alla faire son rapport à la chancellerie secrète. J'ai appris, dans la suite, que c'étoit-là ce qu'il avoit toujours fait, tous les matins, tant que dura ma détention.

Vers les dix heures, il revint dans ma chambre : j'étois habillé, et me promenois tristement. Il mit un rouble sur ma table, en me faisant entendre, que c'étoit-là ce qu'on avoit assigné pour ma dépense journalière. Je

le remerciai, et lui rendis le rouble, en m'efforçant, à mon tour, de lui faire comprendre, que je n'en avois pas besoin.

Mon refus l'étonna singulièrement. Il alla faire son rapport. Depuis, on envoya chercher mon diner à l'auberge, par un soldat; et on le paya. On le fournit aussi à mes domestiques, tel, à peu près, que le mien, et sans vouloir leur permettre de rien acheter de mon propre argent.

Il m'eût été impossible de résister longtemps à cette misérable nourriture : mes forces s'affoiblissoient de jour en jour. Je fis ma provision de thé, de café, de sucre; et, le soir, on m'apportoit, pour mon souper, des gélinotes et du caviar. Comme je ne pouvois supporter l'odeur des chandelles de suif, on me permit encore de me pourvoir de bougies. La femme de l'officier de la garde lavoit mon linge; et elle se faisoit assez bien payer. Enfin, à l'exception du mauvais diner, qu'on me fournit toujours, je me procurai moi-même tout ce dont j'avois besoin.

Je continuai de vivre de cette manière, toujours dans la même attente et les mêmes perplexités, ne voyant que l'officier, qui ne manquoit jamais d'entrer, le matin, pour me voir,

voir, avant d'aller porter son rapport à la chancellerie; livré à la plus profonde tristesse, ainsi que mes domestiques; regardant de temps en temps par les fenêtres, mais n'apercevant que bien rarement quelques passans, si ce n'est les jours de fêtes, où une foule de gens se rendoient à une église qui étoit vis-à-vis de mes fenêtres.

Les distractions et les amusemens dont je pouvois jouir dans ma prison, se bornoient à observer en quoi l'habillement russe différoit de celui des autres pays que je connoissois.

Les femmes avoient un mouchoir noué sur la tête; et leurs visages étoient généralement si fardés, qu'il me sembloit voir des furies. Elles étoient toutes couvertes de grandes pelisses, et presque toutes en pantoufles : quelques-unes même portoient leurs pantoufles sous le bras, jusqu'à la porte de l'église. Je ne concevois pas, comment elles pouvoient passer aussi lestement à travers les neiges.

Mais ce qui ne m'amusoit guère, c'étoit le son des cloches, qui, en Russie, vont pour ainsi dire la nuit et le jour. Cette sonnerie perpétuelle est, sans doute, conforme au rit grec; et nulle part, peut-être, le voi-

sinage d'une église n'est plus incommode.

La garde de la citadelle fut toujours relevée une fois par semaine ; mais la mienne resta toujours la même. Un mois s'écoula, sans qu'il se fît aucun changement à ma situation. Je n'avois rien qui pût me distraire ; et ma triste vie étoit d'une monotonie insoutenable. Je sentis de plus en plus le poids de ma captivité.

Je demandai la permission d'acheter des livres, pour m'entretenir avec les morts, puisque j'étois privé de tout commerce avec les vivans : on ne me fit aucune réponse. J'ai appris, depuis, qu'on n'avoit pas cru devoir m'accorder des livres, les ordres de la Cour étant qu'on ne me fourniroit pas de papier. Cependant, vers la fin de l'année, on consentit à ce qu'un almanach me servît de passe-temps. J'avois heureusement conservé encore quelques livres de religion. C'étoit-là toute ma bibliothèque.

Je passai trois mois entiers dans ce mortel ennui, n'ayant devant moi que la citadelle, les murs de ma chambre, ma garde, et mes deux domestiques.

Mais un matin, l'officier qui vint me visiter, à son ordinaire, m'apporta deux lettres,

qu'on avoit décachetées : elles étoient de ma femme. Après les avoir lues, je demandai la permission d'y répondre. Mon seul desir étoit de l'informer, que j'étois encore en vie; et c'étoit aussi la seule nouvelle qu'elle prétendoit apprendre de moi immédiatement. On me laissa encore trois mois sans réponse.

Dans cet intervalle, ma femme m'avoit écrit une troisième lettre, et me l'avoit fait adresser par l'envoyé de Suède, le baron de Posse. Ce ministre fut assez honnête pour s'intéresser à ce qu'il me fût permis d'y répondre. Il représenta, qu'on ne pouvoit refuser cette consolation à une femme éplorée et livrée à son désespoir; de sorte qu'après six mois de captivité, je vis enfin entrer dans ma chambre le secrétaire privé de la chancellerie, et un aide-de-camp du maréchal de Schwalow, président de cette espèce de saint-office.

Celui-ci me remit la lettre de ma femme; et, en même temps, le secrétaire me présenta un morceau de papier, une écritoire et une plume. Ils me dirent, que je pouvois répondre à ma femme, que j'avois reçu ses trois lettres, et que je me portois bien. Mais ils me déclarèrent, qu'il m'étoit défendu de

rien ajouter à cela, ni de spécifier la date, ou l'endroit d'où j'écrivois.

Je me soumis à cette rigoureuse ordonnance. Le secrétaire plia ma lettre, afin que je misse l'adresse. L'aide-de-camp se contenta de jeter sur moi un regard de compassion, tandis que son compagnon exerçoit son autorité inquisitoriale. Ils me saluèrent ensuite tous deux, fort gravement, et se retirèrent.

Douze mois se passèrent encore de même qu'auparavant. On m'avoit refusé des livres. J'espérai qu'on m'accorderoit sans peine un clavecin et de la musique; et j'en fis la demande. Je n'obtins que le clavecin; et comme on ne pouvoit me donner de la musique sans papier, on craignit d'outre-passer les ordres. Il fut donc décidé que je n'aurois pas de musique.

Je fis marchander un clavecin. On en exigeoit douze ducats. Ce prix étoit au dessus de mes forces. Il ne me restoit plus que très-peu d'argent; et je fus obligé de renoncer au clavecin comme à la musique.

Je continuai de vivre sans aucune espèce de dissipation et de délassement : ma vie étoit assurément bien languissante, bien monotone. J'ai néanmoins éprouvé alors ce que peut l'habitude sur l'esprit humain. Les trois

premiers mois de ma captivité me parurent si longs et si accablans, que je me sentois capable de tout faire, pour me débarrasser du fardeau de la vie : les trois suivans me furent infiniment moins pénibles.

Je distribuai ma journée de la manière suivante : je me levois à sept heures du matin. Mon déjeuner m'occupoit jusqu'à huit. Je m'habillois alors. Je lisois, à peu près, une heure. Ma lecture finie, je me promenois dans ma chambre pendant deux heures, tantôt agité de mes tristes pensées, et tantôt me berçant encore de belles espérances. A une heure après midi, un soldat de ma garde m'apportoit le diner. J'étois encore deux heures à table. Je partageois mon diner avec mes domestiques, qui mangeoient dans un coin de ma chambre, et avec lesquels je conversois pour tuer le temps. A trois heures, je prenois une tasse de café. Depuis trois jusqu'à cinq, je me promenois encore dans ma chambre, soit pour me dissiper, soit pour conserver ma santé. A cinq heures, je recommençois ma lecture, qui duroit jusqu'à huit. Un très-petit souper terminoit ma journée; et à dix heures, je me couchois. Telle étoit ma vie de tous les jours.

Peu à peu, mon officier et toute la garde s'attachèrent à moi, et conçurent une sorte de compassion pour mon sort. Je remarquai, sur-tout, deux grenadiers d'une sensibilité plus vive et plus naturelle : ils me firent entendre, qu'ils se prêteroient volontiers à tout ce qui pourroit adoucir mes maux et mes chagrins.

L'un d'eux me dit, un soir, pendant une absence de l'officier, que, si je voulois me promener sur le rempart, je verrois toute la ville illuminée : c'étoit un de ces jours de gala, qui sont très-fréquens en Russie. Je fus transporté de joie de pouvoir aller respirer pendant quelques instans ; et nous sortîmes ensemble, pour parcourir toute la forteresse.

Elle a six bastions et des ouvrages extérieurs. La construction en est excellente et très-régulière. Pierre I l'avoit fait bâtir, à l'embouchure de la Newa, voulant y établir sa capitale, et avoir une marine sur la Baltique.

En parcourant cette forteresse, nous trouvâmes, sur un des bastions, que baignent les eaux de la Newa, un cavalier, du haut duquel nous pûmes découvrir parfaitement toute la ville : c'eût été, pour tout autre que moi,

un coup-d'œil ravissant; ce fut, pour moi, qui, depuis long-temps, n'avois vu que les murs de ma chambre, un spectacle presque céleste.

La cathédrale excita ma curiosité. C'est une des plus belles églises, qu'on puisse voir pour l'architecture. Mon grenadier y entra avec moi; mais, malheureusement, la porte se ferma après nous, et si bien, qu'il nous fut impossible de la rouvrir en dedans. Je craignis que ce pauvre soldat ne se pendît de désespoir, pour se soustraire au châtiment auquel il s'étoit exposé. Je ne m'inquiétai que pour lui.

Tandis qu'il cherchoit les moyens de sortir d'embarras, la lueur d'une lampe qui brûle nuit et jour au milieu de l'église, me fit remarquer deux superbes cercueils : c'étoient ceux de Pierre I et de l'impératrice Anne. J'allai m'asseoir dans l'intervalle qui les séparoit; et je m'abandonnai à mes réflexions sur l'instabilité des grandeurs humaines.

Cependant, mon grenadier avoit trouvé une petite porte, près de laquelle étoit une sentinelle de la garde de la citadelle. Je glissai tout doucement un ducat dans la main de ce factionnaire; et il eut la charité de nous

faire sortir. Nous retournâmes gaiement à notre triste gîte ; et ce fut la première et la dernière fois, que je me hasardai à de pareils accidens.

Il y avoit dix-huit mois que j'étois enfermé, lorsque je tombai très-dangereusement malade. L'officier de ma garde en fit son rapport. On m'envoya un médecin, qui ne manquoit pas de capacité. Il trouva que j'avois le pourpre. On n'épargna pas les remèdes ; et je me rétablis.

Mais mon pauvre valet-de-chambre, à force de veiller, fut attaqué de la même maladie. Le médecin ne négligea rien aussi pour le sauver. Je pris, à mon tour, autant de soin de lui, qu'il en avoit pris lui-même de moi; mais tout fut inutile. Il mourut après quinze jours de maladie.

Je fus infiniment sensible à la perte d'un aussi bon et aussi fidèle domestique. Depuis quinze ans, j'avois le bonheur de l'avoir à mon service; et je devois beaucoup de reconnoissance à son attachement, et à l'intérêt qu'il avoit toujours pris à mon sort. Le cercueil qu'on lui fit, ne fut achevé que deux jours après sa mort; et, pendant cet intervalle, je ne voulus pas consentir à ce que son

cadavre fût déposé ailleurs que dans ma chambre, où il avoit toujours logé auprès de moi. J'ignore où on le transporta; mais je sais bien, qu'un père, qui a le malheur de perdre son enfant, n'est pas plus désolé que je l'étois.

Comme je n'étois pas encore tout-à-fait rétabli, le médecin continua à me visiter. Je profitai de ses visites, pour réitérer mes prières sur la permission, que je desirois d'obtenir, d'acheter quelques livres; et afin qu'on me l'accordât avec moins de peine, je me réduisis à deux ou trois livres de morale et de religion: mais on ne me fit jamais de réponse; et toutes les fois que j'en parlois à mon médecin, il ramenoit la conversation à ma maladie, et au régime qu'il falloit me prescrire.

Ma bourse ne contenoit plus grand chose; et ma garde-robe étoit encore plus pitoyable, quoiqu'un séjour de dix-huit mois dans une prison m'eût mis dans le cas de la ménager assez. Je demandai, qu'il me fût permis de tirer une lettre-de-change d'une centaine de ducats: mais ma supplique n'aboutit encore à rien.

Indigné de tant de refus sans motifs, je pris la ferme résolution de ne plus solliciter au-

cune grâce, et de tout attendre, à l'avenir, des secours de la Providence.

Un matin, mon officier entra chez moi, et me pria de le suivre à la fenêtre : c'étoit pour me faire voir trois cents de nos prisonniers de la garnison de Colberg. On les avoit menés, à travers la ville, comme en triomphe, pour les loger dans la citadelle, en attendant qu'on eût pris les arrangemens nécessaires pour les conduire plus loin.

Une autre fois, il vint me dire, en grande confidence, que l'armée russe étoit à Berlin. Je n'eus pas de peine à m'apercevoir, qu'on l'avoit chargé de cette commission, puisqu'il avoit toujours agi fort honnêtement envers moi. Mais ceux qui avoient la barbarie d'insulter à ma misère, et qui, par-là, espéroient d'augmenter le poids de mes chagrins, n'obtinrent pas toute la satisfaction qu'ils s'étoient promise. J'étois si bien maître de moi, que rien, en apparence, ne me touchoit; et j'écoutai cette nouvelle du plus grand sang-froid, et avec tout l'air de la plus complète insensibilité.

CHAPITRE XXIX.

Changement qui s'opère dans ma situation. Conduite du Roi envers les Prisonniers Russes et Suédois, à mon occasion. Mort d'Elisabeth. On vient m'annoncer ma délivrance, par ordre de Pierre III, son Successeur. Ce qui se passe en moi, à cette nouvelle. Je me rends chez l'Empereur. M. de Woronzow me retient à diner. Comment je suis accueilli par Sa Majesté et l'Impératrice. Nous dinons à la Cour. Entretiens relatifs à moi pendant le Repas. Entretien particulier, que j'eus avec Sa Majesté, en sortant de table.

Six mois s'écoulèrent encore de même, sans que ma façon de vivre et ma situation éprouvassent aucun changement. Voilà donc deux années entières de la plus dure captivité!... Je touchois au terme de mes infortunes.

Mon officier se présenta, un matin, d'un air très-empressé, et tenant dans sa main une plume et une feuille de papier. Je lui demandai, de quoi il s'agissoit. *Mes ordres*, répondit-il, *sont de vous faire mettre par écrit tout ce dont vous avez besoin, soit en linge, soit en habits..... Je n'ai besoin de rien*, lui dis-je, du ton le plus décisif.

Ma réponse le surprit et l'embarrassa. Il se retira ; et huit jours se passèrent encore, sans que j'entendisse parler de rien.

Ce temps expiré, je le vois reparoître avec un grand ballot. *Qu'est-ce que c'est?* dis-je. *J'ai ordre*, me répond-il, *de vous remettre ceci, pour vous habiller*..... *Est-ce par ordre de l'impératrice ? Je n'en sais rien.* Je reçois le ballot et le jette dans un coin de la chambre. *Personne ici*, ajoutai-je, *si ce n'est l'impératrice, n'a le droit de me faire des présens.*

Une heure après, il revient, pour m'annoncer que le ballot m'est envoyé de la part de l'impératrice elle-même. Aussitôt, je m'empresse de l'aller reprendre ; et je prie instamment ce bon officier, de faire parvenir à sa majesté mes très-humbles remercîmens et les assurances de ma reconnoissance pour ses bontés.

J'étois très-curieux et très-pressé de voir en quoi consistoit ce présent ; et dès que je fus seul, j'ouvris le ballot. Il contenoit deux robes-de-chambre, l'une en pelisse pour l'hiver, et l'autre d'une étoffe de Pékin pour l'Été ; quatre chemises à manchettes de batiste ; une paire de pantoufles, deux paires de bas de soie, et deux autres paires de bas de fil.

J'empaquetai sur-le-champ ces divers effets, bien résolu, si jamais j'étois assez heureux pour retourner chez moi, de les transmettre à ma postérité par fidéicommis; et néanmoins, jugeant par cette circonstance inattendue, qu'il s'étoit fait un changement relativement à moi, je sollicitai de nouveau la permission d'acheter des livres.

L'officier ne tarda pas à venir m'annoncer, et avec toute la joie dont son ame étoit susceptible, qu'on me permettoit d'acheter tout ce que je voudrois. J'envoyai très-promptement chercher des catalogues dans les librairies: je choisis les livres qui me convinrent; et bientôt ma chambre fut décorée d'une bibliothèque. J'étois enchanté de pouvoir enfin m'occuper agréablement: mais je ne sus que quatre semaines après, d'où provenoit ce changement dans ma situation.

Le roi m'avoit inutilement réclamé, à plusieurs reprises: on avoit toujours éludé ses demandes, sous prétexte que j'étois malade; de sorte qu'irrité du refus obstiné de la Cour de Russie, il avoit fait cesser tout échange de prisonniers, rappelé son commissaire le général de Wyllich, et fait enfermer, dans une forteresse, le major-général de Tiesenhausen;

de l'armée russe, et le colonel de Lillienberg, de l'armée suédoise, en déclarant formellement, que leurs têtes lui répondroient de la mienne.

Or, comme on savoit à Saint-Pétersbourg à quoi s'en tenir sur les résolutions de sa majesté prussienne, on décida, que je serois relâché et renvoyé en Prusse, quoiqu'on se fût déjà déterminé à n'en rien faire. Ce fut donc, pour m'équiper convenablement et me mettre en état de me rendre auprès du roi, que l'impératrice jugea à propos de me faire le présent dont j'ai fait mention.

Enfin, le moment de ma délivrance arriva. Un matin, je m'éveille, et sors de mon lit, pour reprendre mes occupations ordinaires. Trois coups de canon sont tirés de la citadelle et se succèdent sans interruption. L'officier entre précipitamment dans ma chambre, et m'apprend la mort de l'impératrice et l'avénement de Pierre III au trône.

Ma surprise fut d'autant plus grande, que j'avois entièrement ignoré qu'elle fût malade; on m'en avoit fait le plus grand mystère.

Qu'on juge de la révolution qui se fit en moi! Je connoissois depuis long-temps la façon de penser du nouvel empereur, son enthou-

siasme pour le roi de Prusse et son attachement pour la Suède. Je ne doutai plus, que je ne fusse bientôt tiré de mon cachot : mais je sentois, en même temps, qu'il me falloit avoir encore un peu de patience; puisque, dans les premiers momens de son règne, des affaires de bien plus grande considération que celle qui me concernoit, l'empêcheroient vraisemblablement de songer à moi.

Je repris donc mon train de vie ordinaire; et j'employai ma journée à feuilleter les livres dont je venois de faire l'acquisition. Mais, vers le soir, j'entends du bruit. Un aide-de-camp se présente chez moi, et m'annonce, avec ma liberté, que sa majesté m'envoie un équipage de la cour et que je dois me rendre auprès d'elle. Il ordonne à la garde de se retirer, et à l'officier, de placer seulement une sentinelle à l'entrée de la maison, pour prévenir tout désordre.

Il me seroit impossible de décrire l'état où je fus à une nouvelle aussi inattendue pour le moment : j'étois tout hors de moi-même.

Je priai l'aide-de-camp de mettre aux pieds de sa majesté impériale, l'hommage de mon profond respect et de ma vive reconnoissance; et de la conjurer, en même temps, de me per-

mettre de différer, jusqu'au lendemain, à lui faire ma cour ; mon esprit et mon sang étant tellement agités, qu'il me falloit au moins quelques heures pour reprendre mes sens.

L'aide-de-camp, étonné, me demanda s'il étoit bien vrai que je voulusse différer ma sortie : mais, après m'avoir examiné de plus près, et voyant comme j'étois défait et tremblant, il avoua que j'agissois prudemment. Nous convînmes qu'il me renverroit l'équipage, le lendemain matin, à dix heures.

Dès qu'il m'eut quitté, je commençai par rendre grâces à Dieu de ma délivrance ; et, ensuite, je m'occupai, le reste de la soirée et la plus grande partie de la nuit, des réflexions que devoit naturellement faire naître dans mon esprit un pareil changement de fortune.

C'est à ceux qui se sont trouvés dans ma situation, à se dépeindre le bouleversement, qu'éprouvèrent alors toutes mes facultés physiques et morales. Je touchois aux deux extrêmes. Il y avoit vingt-cinq mois et trois jours, que je gémissois dans la misère, enfermé entre quatre murailles, dénué de toute consolation ; et, tout d'un coup, j'allois rentrer dans le grand monde, et prendre part aux réjouissances, aux fêtes, aux hommages d'une cour

brillante

brillante, à l'occasion de l'avènement au trône de son nouvel empereur !

Le lendemain matin, le grand-chancelier, comte de Woronzow, me fit dire par un messager, qu'il m'attendoit chez lui, et qu'il vouloit me présenter lui-même à sa majesté impériale.

Je m'habillai ; et, à dix heures précises, l'équipage de la cour étoit à la porte. Je laissai mon domestique, avec mes haillons, dans ma chambre ; et je me rendis en droiture chez ce ministre. Il m'embrassa ; et, prenant un tout autre ton que celui de notre première entrevue, deux années auparavant, parce que les circonstances n'étoient plus les mêmes, il me dit, qu'il étoit charmé de me revoir, jouissant de ma liberté ; que je devois oublier entièrement ce qui s'étoit passé ; qu'il contribueroit, autant qu'il dépendroit de lui, à tout ce qui pourroit tendre à ma satisfaction ; et qu'il se faisoit une fête de me présenter lui-même à l'empereur.

J'étois en uniforme, car j'en avois un qui étoit encore assez bon ; mais je n'avois pas d'épée. Il s'en aperçut : *Quoi ! monsieur*, me dit-il : *et qu'avez-vous fait de l'épée, que je vous ai vu porter, en arrivant ?.... La*

chancellerie secrète, lui répondis-je, *me l'a fait enlever, dès mon entrée à la citadelle.* Je lui racontai alors plaisamment l'histoire de cet enlèvement; et je n'oubliai pas les précautions qu'on avoit jugé à propos de prendre, et qui étoient pour moi une énigme inexplicable. Il en rit avec moi.

Il me conduisit, ensuite, dans un salon, où madame de Woronzow étoit à sa toilette; et je m'entretins avec elle, pendant une demi-heure que le grand-chancelier fut absent, ayant été à la Cour demander les ordres de l'empereur, au sujet de ma présentation.

Il m'apporta une épée, précisément telle que les nôtres. L'empereur la quitta, pour m'en faire présent : il en fit seulement changer la dragonne; et comme il avoit une ample provision de celles de Prusse, il ordonna qu'on substituât l'une de celles-ci à la première.

Ma présentation fut renvoyée au lendemain, qui étoit un dimanche, afin qu'elle se fît avec plus d'éclat, puisque, ce jour-là, toute la noblesse se trouve rassemblée à la Cour : c'est là que me laissa, à son retour, le grand chancelier.

Il me retint cependant à dîner. Il eut, à son ordinaire, un grand nombre de convives;

et, à cette occasion, j'eus le plaisir de revoir le général Korff, qui m'avoit fait tant d'amitiés à Konigsberg : il étoit revêtu d'un des premiers emplois de Saint-Pétersbourg, celui de grand-maître de police.

Je lui sautai au cou, dès le moment qu'il entra : je l'embrassai tendrement ; et je le remerciai de toutes les bontés dont il m'avoit comblé. Notre attendrissement fut tel, que nous fondîmes tous deux en larmes. J'étois pénétré pour lui de la plus sincère reconnoissance ; et il éprouvoit, de son côté, cette douce satisfaction, que ne manque jamais de goûter tout homme honnête et vertueux, à la vue de ceux à qui il a fait du bien et dont les malheurs l'ont touché.

Le grand-chancelier, qui étoit beau-frère du général Korff, parut lui-même partager tous les sentimens que nous nous manifestâmes dans cette agréable entrevue.

On dina ; et, au sortir de table, M. de Korff me pria d'accepter un appartement, qu'il m'avoit fait préparer chez lui, pour le temps que je resterois à Saint-Pétersbourg. Je l'en remerciai, et dans des termes qui dûrent lui peindre toute ma sensibilité.

Mais, ce qu'on aura bien de la peine à

concevoir, j'étois si bien accoutumé à vivre entre mes quatre murs, que je ne pus m'empêcher de demander qu'on m'y laissât jusqu'à mon départ pour la Prusse : tant est fort l'empire de l'habitude sur l'esprit et le cœur humain !

Le comte de Woronzow et le général Korff furent également étonnés de ma résolution : mais, comme ils me représentèrent que l'empereur seroit, peut-être, choqué, de ce qu'après m'avoir rendu ma liberté, je m'obstinois à ne vouloir pas changer de demeure, je promis de me loger le lendemain chez M. de Korff.

Je retournai le soir à la citadelle ; et je me préparai à en sortir, enfin, pour toujours.

Dès mon réveil, un messager du général de Korff arriva, pour me prier, de sa part, de passer chez lui, et pour me prévenir que, son beau-frère se trouvant indisposé, ce seroit lui qui me présenteroit à la Cour, en sa place.

Je me rendis donc à son hôtel, suivi de tout mon équipage, consistant en une assez grande quantité de livres et une garde-robe assez leste ; et, à l'heure assignée, nous allâmes ensemble à la Cour.

M. de Korff me plaça à côté de lui, dans la

galerie, par laquelle l'empereur iroit à la chapelle, pour entendre la messe : il y avoit une foule de grands seigneurs.

Dès que l'empereur parut, M. de Korff me présenta à sa majesté. Je me jetai à ses pieds, pour la remercier de ses bontés pour moi : j'eus à peine la force d'articuler quelques paroles ; et cette vive émotion exprima beaucoup plus de choses, que ne l'auroit fait le discours le plus éloquent.

L'empereur, suivant l'usage du pays, me donna sa main à baiser, et me dit : *Je suis bien charmé d'avoir pu, à mon avènement au trône, débuter envers vous par un acte de justice, et faire connoître au roi, votre maître, et ma façon de penser, et ma sincère amitié pour lui.*

L'impératrice suivoit avec toute sa cour, pour aller aussi à la messe. M. de Korff eut encore la bonté de me présenter à sa majesté : elle me donna également sa main à baiser, et répondit, dans les termes les plus gracieux, au compliment très-laconique que j'eus l'honneur de lui adresser.

La plupart des personnes qui étoient rassemblées dans la galerie, se rendirent à la chapelle. M. de Korff me conduisit à la tribune

de la Cour. L'empereur vint m'y parler, à plusieurs reprises, et toujours du même ton de bonté, insistant beaucoup, principalement, sur son attachement pour le roi.

En sortant de la chapelle, le grand-écuyer s'approcha de moi, pour me dire que je dinerois avec la Cour : mon conducteur fut aussi invité.

La table fut de soixante couverts. L'empereur et l'impératrice étoient à côté l'un de l'autre. On me fit placer vis-à-vis de l'empereur ; et à peine fûmes-nous assis, qu'il m'adressa la parole.

Vous ne pouvez guère savoir, me dit-il, *ce qui se passe en Prusse. Je suis bien aise de vous apprendre, que le roi se porte bien, quoiqu'il ait été obligé jusqu'ici de se battre à droite et à gauche : mais j'espère que cela finira bientôt.* Toute la compagnie prêtoit une oreille attentive. Je ne répondis que par le plus respectueux silence.

Combien de temps, ajouta-t-il, *avez-vous été enfermé à la citadelle?*.... *Sire*, lui répondis-je, *vingt-cinq mois et trois jours*.... *Y avez-vous été*, poursuivit-il, *bien traité et bien entretenu?*.... J'étois fort embarrassé de lui répondre. *Parlez*, me dit-il, *vous*

n'avez rien à craindre.... Puisque votre majesté me l'ordonne; continuai-je, *je ne lui cacherai pas, que j'ai toujours été assez mal. Je n'avois ni récréation, ni dissipation quelconque. J'étois constamment renfermé entre quatre murailles : je n'ai pas même pu obtenir la permission d'acheter quelques livres.*

A ces mots, l'impératrice, qui, comme personne ne l'ignore, aime beaucoup la lecture et est très-instruite, ne modéra plus son indignation : *Cela est barbare,* dit-elle à haute voix.

L'empereur reprit la parole : *Qu'avez-vous fait, pour tuer le temps?... Rien,* lui dis-je, *si ce n'est de me livrer à mes noires pensées, et, quelquefois, de me bercer encore d'espérances pour l'avenir.... Oublions tout cela,* ajouta-t-il; et la conversation roula sur des objets moins particuliers.

Ce qui ne m'amusoit pas peu, c'étoit le rôle que jouoit en ce moment Schwalow, l'ancien favori d'Elisabeth, qui, lorsqu'on m'avoit amené comme prisonnier, m'avoit reçu avec tant de morgue et de suffisance : il étoit de ce dîner, ainsi que le maréchal de Schwalow, président de la chancellerie secrète. Tous ceux qui les haïssoient personnellement

ou qui étoient jaloux de leur crédit, avoient les yeux attachés sur eux : leur contenance fixoit l'attention de toute la compagnie.

Après le dîner, on passa dans une autre salle, pour prendre le café; et l'on m'ordonna de suivre. . . . .

L'empereur s'approcha, pour s'entretenir avec moi; et je crus devoir mettre à profit un moment aussi favorable. Je le suppliai de m'accorder deux grâces; la première, d'expédier une estaffette au roi de Prusse, pour l'informer, non-seulement des bontés dont sa majesté impériale daignoit m'honorer, mais encore des choses amicales qu'elle venoit de me dire à son sujet; et la seconde, d'aller reprendre mon service, avant l'ouverture de la campagne. . . . .

J'obtins la première sans difficulté : l'empereur me répondit, que je pouvois écrire au roi tout ce que je voudrois, et l'informer particulièrement, que son premier aide-de-camp ne tarderoit pas à partir, pour l'assurer de toute son amitié, et lui réitérer les assurances qu'il lui donnoit, de ne quitter les armes qu'après lui avoir procuré la paix.

Mais il ne m'accorda la seconde demande, que sous la condition, très-flatteuse pour moi,

que je resterois auprès de lui, jusqu'à ce que le roi lui eût envoyé un ministre. Sa majesté m'ordonna, en même temps, de ne pas lui laisser ignorer, que son desir étoit, que ce ministre fût choisi parmi les officiers de l'armée prussienne.

Je me hâtai d'aller chez moi, et de rendre au roi le compte le plus détaillé de tout ce qui s'étoit passé; et comme je n'avois rien plus à cœur que de m'en retourner bientôt, j'insistai principalement sur la nécessité d'accélérer l'envoi d'un ministre : car, j'étois au désespoir d'avoir manqué les deux campagnes précédentes. Je pris la liberté d'ajouter, qu'en attendant, je veillerois, selon mes foibles lumières, aux intérêts de sa majesté; que M. de Keith, ministre d'Angleterre, m'honoroit de sa confiance; et que ce ministre, qui étoit très-versé dans les affaires, suppléeroit à mon peu de talent et à mon inexpérience, en fait de politique, sur-tout, après avoir été enfermé pendant plus de deux années, et entièrement séquestré de la société.

Mon estaffette partit; et, dès le lendemain l'aide-de-camp de l'empereur fut expédié.

CHAPITRE XXX.

Conduite de Pierre III dans les premiers temps de son règne. Présent qu'il m'envoie. Bénédiction des Drapeaux de la Garnison. M. de Korff me fait aller voir avec lui le lit de Parade d'Elisabeth. Détails des Cérémonies qui se pratiquent en pareil cas, à la Cour de Russie. Visite de l'Empereur au Sénat. Ses motifs. Déclaration de sa Majesté au sujet de la Noblesse. Société habituelle de l'Impératrice. Ce qui se passe à un dîner de la Cour, relativement à M. de Rosomowski, ancien favori d'Elisabeth. Convoi funèbre de l'Impératrice Elisabeth.

Je fus presque, tous les jours, à la Cour; et soit que l'empereur dinât ou soupât en grande ou en petite société, il ne manqua guère de m'inviter. Je fus donc toujours à portée d'observer sa conduite, dans les premiers temps de son règne.

Il alloit de temps à autre, passer les soirées chez plusieurs grands-seigneurs qu'il affectionnoit; et tantôt il s'y rendoit tout seul, et tantôt avec l'impératrice. On me faisoit l'honneur de m'admettre à ces parties, ainsi que le ministre de la Cour de Londres.

La conversation devenoit quelquefois très-intéressante. L'empereur ne déguisoit jamais sa façon de penser, au sujet du roi; et comme l'Angleterre étoit la seule puissance qui fût alors l'alliée de la Prusse, sa majesté s'exprimoit devant M. de Keith, avec beaucoup de naïveté, sur les intérêts politiques.

Elle me dit, un soir : *Proposez à votre ami Keith de me donner, demain, à souper chez lui : les ministres des autres Cours en prendront peut-être de la jalousie : mais je m'en mets fort peu en peine.* Je m'approchai de M. de Keith, et lui rendis ces paroles. Il en fut si flatté, qu'il remercia sur-le-champ l'empereur, de la distinction dont il vouloit bien l'honorer.

Ce souper eut effectivement lieu le lendemain. Dix ou douze personnes seulement, et toutes du choix de l'empereur, étoient invitées. Ce prince fut de très-belle humeur; et la conversation ne roula guère que sur le roi de Prusse. Je me souviens, qu'il tira une bague de son doigt, pour me la montrer : *Connoissez-vous*, me dit-il, *le portrait qui est sur cette bague ?... oui, sire*, lui répondis-je : *c'est celui du roi.* Chacun des convives demanda à le voir : la bague fit le tour de

la table; et j'eus la satisfaction d'entendre les louanges de sa majesté prussienne, répétées, d'un bout de la table à l'autre, comme à l'envi, par toutes les personnes de la société.

Le lendemain, on m'apporta, de la part de l'empereur, une bourse de cinq cents roubles; et je reçus ordre de venir à la Cour.

L'officier de la garde de la citadelle s'annonça, en même temps, chez moi: il m'apporta l'épée qu'on m'avoit enlevée, et qui, jusques-là, avoit été déposée à la chancellerie sécrète, de même que les lettres qu'il m'avoit été permis d'écrire de mon cachot à ma femme, et qu'on ne s'étoit pas mis en peine de faire partir.

Je fis présent de mon épée à cet officier, de qui je n'avois pas eu à me plaindre; et j'y ajoutai cent roubles, qu'il accepta. Mais outré d'indignation de ce qu'on avoit retenu mes lettres à ma femme, j'allai sur-le-champ chez le grand-chancelier, pour lui peindre, avec autant d'énergie que de chaleur, tout ce qu'un pareil procédé avoit de révoltant. Il en fut très-fâché: *Consolez-vous*, me dit-il: *l'empereur vient d'abolir à jamais cette horrible chancellerie. Cela est fort bon*, lui répondis-je: *mais cette abolition si nécessaire, n'empêchera pas*

que ma pauvre femme n'ait été jusqu'ici, sur mon sort, dans la plus affreuse perplexité.

Avant que de me rendre chez l'empereur, j'assistai à une cérémonie, qui, tous les ans, se fait le jour des rois ; c'est celle de la bénédiction des drapeaux de la garnison. Toutes les troupes étoient sous les armes. L'empereur, à cheval, étoit à la tête du premier régiment des Gardes. L'impératrice, à pied, précédée de plus de deux cents prêtres, évêques, moines ou autres ecclésiastiques, et suivie de toute sa cour se rendit sur les bords de la Newa, et jusqu'au bâtiment sur lequel se fait toujours cette cérémonie, et qu'on tient pour cela dans l'eau. Chaque régiment y envoya ses drapeaux, avec tous ses tambours et toute sa musique. Les prêtres commencèrent alors à chanter; et le premier évêque fit la bénédiction des drapeaux, qu'il plongea successivement dans la rivière. La citadelle et l'amirauté tirèrent trois cents coups de canons; et les régimens firent une triple décharge.

La cérémonie achevée, l'impératrice rentra au château avec tout son cortège; et l'empereur, toujours à la tête du premier régiment des Gardes, défila avec toute la garnison.

Le dîner, qui suivit, fut de cent couverts. On me plaça encore vis-à-vis de leurs majestés impériales; et le roi de Prusse, ses armées, ses batailles, firent encore le principal sujet de la conversation.

Au sortir de table, et lorsque l'empereur et l'impératrice se furent retirés, le général Korff me proposa d'aller voir le lit de parade d'Elisabeth, dont la mort venoit de mettre fin à mes maux. Ce spectacle eût été, en d'autres circonstauces, très-indifférent pour moi: mais la manière dont cette princesse m'avoit fait traiter, m'inspira la curiosité d'examiner de près son cadavre. Je suivis mon conducteur. Le comte de Schwalow nous accompagna; et comme son appartement étoit contigu à celui de feu l'impératrice, il nous invita à prendre le café chez lui.

Nous trouvâmes le cercueil dans la grande salle, dont les tentures étoient en noir, et garnies de festons et de guirlandes d'un drap d'argent. On avoit tellement éclairé l'appartement, que la vue supportoit à peine l'éclat des bougies. Le cercueil, couvert d'un drap d'or, garni de points d'Espagne d'argent, étoit élevé sur des gradins. Une riche couronne ornoit la tête de la défunte. Il y avoit, à côté

du cercueil, quatre dames en grands habits de deuil, et ayant un immense crêpe, qui traînoit à terre derrière elles. Une femme-de-chambre s'y tenoit aussi constamment. Deux officiers des Gardes-du-corps, en habits d'ordonnance, occupoient les premières marches ; et sur les dernières, au pied du cercueil, étoit un archimandrite. Celui-ci avoit devant lui la Bible, qu'il lisoit à haute voix, et jusqu'à ce qu'un autre le relevât : la nuit même n'interrompt point cette lecture. On avoit étalé sur des tabourets, et tout autour du cercueil, la couronne impériale, qui est de la plus grande magnificence, et enrichie de gros diamans, plusieurs autres couronnes antiques des royaumes de Casan, d'Astracan et de Sibérie, tous les ordres du pays, savoir : ceux de Saint-André, de Saint-Alexandre Neuski, de Sainte-Anne et de Sainte-Cathérine, ainsi que ceux de Prusse, de Suède et de Pologne.

Le général Korff m'avoit prévenu, que l'usage étoit de baiser la main du cadavre ; et je lui avois répondu, que je n'étois pas d'humeur de m'y conformer, non-seulement, parce que je ne trouvois rien de si dégoûtant que de baiser un mort, mais encore, parce

que je n'avois pas trop à me louer de la manière dont cette princesse m'avoit traité pendant sa vie. Cependant, comme il se soumit à cette cérémonie, à l'exemple de tous ceux qui entrèrent, je ne voulus pas me distinguer des autres ; et je fis taire ma répugnance.

Nous nous entretînmes, un moment, avec les dames qui étoient de service, et nous plaisantâmes sur le baise-main : ensuite, nous passâmes chez le comte de Schwalow.

Son appartement étoit d'une magnificence incroyable : l'or, l'argent, les riches étoffes, les pendules, les tableaux, tout y étoit prodigué. Nous prîmes le café chez lui. Il ne négligea aucune de ces attentions, qu'on a soin d'avoir pour les personnes qu'on considère. Je me disois à moi-même : *Est-ce là l'homme que j'ai vu, il y a deux ans?*

L'empereur m'avoit ordonné de revenir chez lui, pour souper dans son petit apparetment. J'y trouvai une compagnie, bien différente de celle du diner. C'étoit la comteses de Woronzow, qu'il avoit choisie pour maîtresse. Elle n'étoit, ni belle, ni jolie ; et n'avoit, ni esprit, ni usage du monde : mais, en ce genre, comme en tout autre, on a raison de dire, qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Cette

Cette dame me plut d'autant moins, qu'il y en avoit là plusieurs d'une très-grande beauté.

Quelques courtisans étaient encore de ce souper : mais il n'y avoit d'étrangers, que l'envoyé d'Angleterre et moi. On fut fort gai ; et le repas prolongé bien avant dans la nuit.

L'empereur aimoit beaucoup ces sortes de parties ; ce qui néanmoins ne l'empêchoit pas d'employer toutes les matinées aux affaires.

L'empereur se rendit, un jour, au sénat, dès neuf heures du matin. Comme le sénat est le premier collége de la Russie, ce sont les plus grands seigneurs du pays qui en remplissent les places. Sa majesté impériale n'ignoroit pas, que, pendant le précédent règne, ces messieurs avoient traité les affaires avec beaucoup de lenteur et de négligence, et qu'ils travailloient fort peu : elle voulut donc les surprendre.

Il n'y avoit, alors, que deux secrétaires : mais aussitôt qu'on fut informé, dans la ville, que l'empereur étoit au sénat, tous ses membres y accoururent en grande hâte. Sa majesté ne les réprimanda pas durement, comme ils s'y étaient attendus : elle se contenta de leur dire, qu'elle espéroit qu'ils seroient à l'avenir

plus diligens et plus exacts à remplir leurs devoirs.

Une autre fois aussi, pour accoutumer les évêques eux-mêmes à être moins paresseux, il alla faire la même surprise au synode ou grand-consistoire ; et c'est ainsi, que, signalant, pour ainsi dire, chaque journée par quelque nouvel acte d'autorité et de surveillance, sa majesté impériale méritoit le suffrage et l'amour de tous ses sujets.

Il parut encore au sénat, quelque temps après ; et ce fut pour lui déclarer, que, dès ce moment, toute la noblesse de l'Empire seroit libre de servir ou de ne pas servir, ou de quitter, à son gré, le service, selon ses intérêts et la nature des circonstances.

Rien ne produisit une joie plus vive et plus universelle : car, jusqu'à son règne, on alloit dans les provinces enlever les gentilshommes, et on les forçoit à porter les armes.

Des députés de toutes les provinces vinrent féliciter leur nouveau maître sur son avènement au trône : il les reçut avec bonté, et sans les faire attendre, afin qu'ils pussent s'en retourner chez eux, à volonté.

A l'exemple de l'empereur, l'impératrice avoit aussi sa société particulière : on se ren-

doit chez elle, tous les matins; et j'allois moi-même assez régulièrement lui faire ma cour. Elle accueilloit tout le monde avec autant de grâce que d'affabilité.

Cependant, malgré tous les efforts qu'elle faisoit pour paroître gaie, on découvroit chez elle un grand fond de tristesse : elle connoissoit mieux que personne le caractère ardent de son mari; et, peut-être, présageoit-elle, dès-lors, ce qui arriveroit dans la suite.

Tous les soirs, également, il y avoit cercle chez elle; et elle ne manquoit jamais d'inviter à souper les différentes personnes qui s'y trouvoient : je fus bien souvent du nombre de ces convives. Comme cette princesse avoit infiniment d'esprit, et qu'elle avoit toujours eu beaucoup de goût pour la lecture, elle s'énonçoit sur tous les sujets d'une manière si agréable, qu'elle faisoit l'admiration de tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher.

J'ai déjà dit, que l'empereur alloit quelquefois, avec l'impératrice, souper chez quelques-uns des seigneurs de sa Cour; mais que, beaucoup plus souvent encore, il soupoit dans son appartement, en petite compagnie. Cette sorte de séparation des deux cercles me mit, un soir, dans le plus cruel embarras. J'étois

chez l'impératrice. Le grand-écuyer Nariskin, favori de l'empereur, entra, et vint me dire à l'oreille, d'après ses ordres, que je devois aller souper avec lui chez la *comtesse* (on ne désignoit pas autrement la sultane favorite), et qu'en conséquence, on me cherchoit par toute la ville. Je le priai de faire en sorte qu'on m'oubliât pour ce jour-là, ne pouvant guères me dispenser de souper chez l'impératrice. Il ne sut, d'abord, comment arranger cela: mais comme il étoit galant-homme et mon ami, je lui dis ingénuement et sans détour : *C'est votre affaire. Il m'est impossible de déclarer à l'impératrice de quoi il s'agit; et je reste où je suis. C'est à vous de sortir de ce mauvais pas, et de m'en tirer le mieux que vous pourrez.* Il se retira; et je ne doutai pas qu'il ne vînt à bout de remplir mes intentions.

Tout-à-coup, nous entendons du bruit. Les deux battans de la porte s'ouvrent. L'empereur entre; et, après avoir salué très-poliment l'impératrice et tout son cercle, m'appelle, avec cet air riant et gracieux qu'il avoit toujours, me prend par le bras, et dit à l'impératrice : *Excusez, madame, si je vous enlève aujourd'hui un de vos convives; c'est ce Prussien-ci, que j'ai fait chercher dans*

toute la ville. L'impératrice sourit : je lui fis une profonde révérence ; et je partis avec mon conducteur. . . . . . .

A ce souper, se trouvèrent, comme à l'ordinaire toutes les dames, qui composoient la société, ou, si l'on veut, la Cour de la favorite.

Je retournai le lendemain chez l'impératrice, qui, sans me parler de ce qui s'étoit passé la veille, me dit, de ce ton de politesse et d'aménité, qui lui étoit si naturel : *Venez toujours souper chez moi, monsieur, lorsqu'aucun obstacle ne s'y opposera ;* et j'usai de cette permission dans la suite.

Le jour suivant, qui était un jour de fête, je dinai à la Cour. On me fit encore placer vis-à-vis de l'empereur, qui ne m'entretint de nouveau que de son ami, le roi de Prusse. Il savoit jusqu'aux plus petits détails de ses campagnes : il étoit instruit de tous ses arrangemens militaires : il connoissoit l'uniforme et la force de tous ses régimens : son enthousiasme, enfin, étoit tel, qu'il déclara hautement, que bientôt il mettroit toutes ses troupes sur le même pied ; ce qu'il fit effectivement peu de temps après. Tous les anciens uniformes furent changés ; et l'empereur lui-même commença par quitter le sien. . . . .

Le maréchal de Rosomowsky étoit de ce repas. L'empereur lui demanda des nouvelles de son frère, qui étoit revêtu de la place de grand-veneur, et qui avoit été le premier favori de l'impératrice défunte. Il répondit à sa majesté, qu'il étoit indisposé et obligé de garder la chambre. *Allez*, dit l'empereur à l'un des officiers d'ordonnance, qui, au nombre de cinq ou six, étoient toujours derrière sa chaise, *allez, de ma part, demander au grand-veneur, comment il se porte.*

Le messager revint, quelques minutes après ; car, M. de Rosomowsky, comme ancien favori de feue l'impératrice, avoit toujours conservé son appartement au château. Il dit à sa majesté impériale, que M. le grand-veneur se mettoit à ses pieds ; qu'il la remercioit très-humblement de ses bontés ; et qu'il espéroit d'être, sous peu de jours, en état de sortir.

Il ajouta, en même temps, que le message lui avoit valu un présent de mille roubles. L'empereur ne put s'empêcher de rire ; et tous ceux, qui étoient à table s'en amusèrent aussi. On jugea, par cet acte de générosité excessive, que M. de Rosomowsky avoit été, jusques-là, fort inquiet, au sujet des dispositions de son nouveau souverain, et que ce

message, en dissipant ses craintes, l'avoit transporté de joie.

En sortant de table, l'empereur me fit l'honneur de m'inviter, lui-même, à venir le lendemain diner chez lui dans son appartement; et il me dit qu'il étoit bien aise de m'y faire voir quelque chose de très-nouveau pour moi: il ne s'expliqua pas plus clairement.

Je m'y rendis, à l'heure accoutumée; et j'y trouvai le lieutenant-général Werner, de nos hussards, que les Russes avoient fait prisonnier, en Poméranie, à la fin de la dernière campagne. L'empereur l'avoit fait venir de Konigsberg en Prusse, pour rester chez lui, jusqu'à ce que ses officiers, que nos armées avoient faits prisonniers, lui eussent été renvoyés. Je fus charmé de faire sa connoissance; et nous nous liâmes d'autant plus, que nous n'avions, l'un et l'autre, que le même intérêt.

Je profitai de cette entrevue, pour réitérer à l'empereur la prière de me laisser partir, puisqu'il avoit maintenant M. de Werner; et je lui rappelai les divers motifs que j'avois déjà allégués. Il me répondit, que je ne retournerois en Prusse, que lorsque le ministre du roi seroit arrivé; et il ajouta, en plaisantant, que, si je m'avisois encore de le presser à ce

sujet, il me feroit reconduire à la citadelle. Ce nom seul me ferma la bouche.

J'avois encore à attendre, quinze jours, la réponse à la première lettre que j'avois écrite au roi, et que j'avois expédiée par estaffette; et ce fut, pendant cet intervalle, que je vis le convoi funèbre de l'impératrice Elisabeth.

Cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe et de magnificence, mais de la manière la plus lugubre. Les tombeaux des souverains de la Russie se trouvant dans l'église de la citadelle, le corps de l'impératrice devoit y être porté; et la distance du château à la citadelle, est d'environ un demi-mille d'Allemagne. On avoit donc fait, avec des planches, une sorte de pont, et dans les rues, et sur les glaces de la Newa, depuis le château jusqu'à l'église.

A dix heures du matin, toutes les cloches de la ville furent mises en branle; et les troupes de la garnison se rangèrent en haie dans toute l'étendue que le convoi devoit parcourir.

Trois cents grenadiers du premier régiment des Gardes ouvrirent la marche; et plus de trois cents prêtres, avec leurs habits sacerdotaux, les suivoient: ils étoient deux à deux, et chantoient des cantiques.

Toutes les couronnes et tous les cordons des ordres étoient portés par de grands seigneurs, qui marchoient un à un, et, tous, assistés d'un chambellan.

Un cavalier, cuirassé des pieds jusqu'à la tête, montoit un cheval de parade; et le cheval étoit mené par deux écuyers.

Le cercueil, traîné sur une espèce de char à huit chevaux, drapé en velours noir, étoit couvert d'un drap noir, très-richement garni en points d'Espagne d'argent.

Le dais, enrichi de même, étoit porté par des généraux et des sénateurs, qu'accompagnoient plusieurs officiers des Gardes.

L'empereur suivoit immédiatement le cercueil : il étoit revêtu d'un grand manteau noir, que relevoient douze chambellans, qui, tous, avoient à la main un cierge allumé.

Le prince Georges de Holstein venoit après l'empereur, comme son plus proche parent et, ensuite, le prince de Holstein-Beck.

L'impératrice suivoit aussi, à pied, tenant dans sa main un cierge allumé, et revêtue également d'un manteau que relevoient toutes ses dames.

Trois cents grenadiers fermoient la marche.

On tira un coup de canon par minute, de-

puis le moment du départ du convoi, jusqu'à celui où le cercueil fut déposé dans l'église; et, alors, on en tira sans interruption trois cents autres, de la citadelle et de l'amirauté.

Le même ordre fut observé, après l'enterrement, pour s'en retourner au château.

Ce jour-là, chacun dina chez soi; et l'on passa la soirée dans la retraite, comme si l'affliction et la douleur avoient été bien sincères et bien réelles: mais, dès le lendemain, il ne fut pas plus question d'Elisabeth, que si elle n'eût jamais existé. Tel est le cours ordinaire des choses de ce bas-monde: tout passe, tout est oublié: *periit memoria eorum cum sonitu.*

CHAPITRE XXXI.

Célébration du jour de Naissance de l'Empereur. Durée de la Fête à Czarko-Zelo. Conduite de l'Impératrice à cette occasion. Ses ordres, au sujet de tous les Prisonniers Prussiens. M. de Goltz, nommé Ministre à la Cour Impériale, arrive à Saint-Pétersbourg; et je puis partir pour la Prusse. Mon départ de Russie pour Breslaw. Accueil que me fait le Roi. Nos premiers Entretiens. Arrivée de deux Courriers de Russie. Nos affaires changent entièrement de face. Le Prince de Prusse vient à l'Armée.

Le jour de naissance de l'empereur arriva. Sa majesté impériale voulut le célébrer au château de Czarko-Zelo, qui est à quatre milles d'Allemagne de Saint-Pétersbourg.

Toute la cour s'y rendit. On y invita les premiers seigneurs et les dames les plus distinguées de la ville, et, parmi les étrangers, le ministre d'Angleterre, M. de Werner et moi : aussi le château, tout grand qu'il est, put-il à peine contenir tant de monde. La comtesse de Woronzow, qui avoit le titre de dame du palais, s'y trouva également.

Cette fête fut très-magnifique. On com-

mença la journée par l'office divin ; et le *Te Deum* fut chanté, au bruit du canon.

L'empereur y assista : mais l'impératrice, qui, par obéissance aux volontés de son mari, avoit, le matin, décoré la comtesse du cordon de l'ordre de Sainte-Catherine, eut une indisposition qui la retint dans sa chambre. Elle n'en sortit pas, pendant les huit jours que dura cette fête, et jusqu'au moment où l'on rentra en ville.

C'est, peut-être, à cette époque qu'il faudroit remonter, pour déterminer le principe et fixer la date de la révolution du mois de juillet 1762. On voit, par les circonstances que je viens de rapporter, que, si l'empereur ménageoit assez peu la délicatesse de l'impératrice, celle-ci, à son tour, n'avoit pas toujours assez de pouvoir sur elle-même, pour déguiser ses chagrins et son mécontentement.

Les plaisirs et les fêtes continuèrent à Saint-Pétersbourg ; et, dès le lendemain qu'on y fut de retour, l'empereur me fit inviter à dîner dans son appartement. La compagnie fut nombreuse.

Nous étions déjà à table, lorsqu'on m'apporta une lettre du roi de Prusse. Je voulus, d'abord, la mettre dans ma poche, pour ne

la lire qu'après le diner; mais l'empereur, qui s'aperçut que c'étoit une lettre du roi, exigea que j'en fisse aussitôt la lecture. *Vous avez, me dit-il, l'air si gai, que cette lettre vous a fait, sans doute, beaucoup de plaisir. Eh! de quoi s'agit-il?* Je lui remis sur-le-champ ma lettre, en le suppliant de la parcourir, s'il le jugeoit à propos; et c'est ce qu'il fit, avec toute sa vivacité ordinaire et tout son enthousiasme pour le roi.

Tel étoit le contenu de cette lettre :

« Je suis touché, autant qu'on peut l'être, des » désastres, que vous avez essuyés; et j'y ai » pris toute la part imaginable. Ils seroient » passés depuis long-temps, si cela n'eût dé- » pendu que de ma bonne volonté; et vous » auriez joui d'un sort plus doux et digne de » votre mérite. Jugez vous-même du plaisir » que j'ai ressenti, en apprenant, par votre » lettre du 19 janvier dernier, la résolution » généreuse de sa majesté impériale de toutes » les Russies, de vous remettre en liberté, et » de rendre à votre innocence, d'une manière » aussi distinguée, la justice, qui lui étoit due.

» Cet acte de générosité, dont sa majesté » impériale a bien voulu marquer son avène-

» ment au trône, me confirme dans l'idée
» avantageuse que je me suis toujours faite
» de sa façon de penser, et sera un monument
» éternel de sa justice et de sa grandeur d'ame.
» Il m'a pénétré de la plus vive admiration;
» et j'ai cru ne pouvoir mieux la faire con-
» noître, qu'en relâchant, sur-le-champ et
» sans rançon, tous les prisonniers de guerre
» russes qui se trouvent dans mes Etats, et en
» les faisant remettre aux généraux russes sur
» les frontières.

» J'ai également donné mes ordres à Stet-
» tin, pour qu'on y relâchât le colonel sué-
» dois Lillienberg, que j'avois fait arrêter par
» représailles.

» Au reste, je ne doute nullement que sa
» majesté impériale, en conséquence de la
» grâcieuse promesse qu'elle vous a déjà
» faite, ne vous accorde encore la permission
» de vous rendre chez moi, où je me ferai un
» plaisir bien sensible de vous revoir, et de
» vous faire oublier vos malheurs passés.

» Mon colonel, aide-de-camp et chambellan
» actuel, le baron de Goltz, que j'expédie,
» pour féliciter sa majesté impériale sur son
» avènement au trône, et pour l'assurer de
» toute mon estime et amitié, vous fera con-

» noître plus amplement, que mes sentimens
» pour vous sont toujours les mêmes; et en
» me référant à tout ce qu'il vous dira de ma
» part, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte
» et digne garde.

» A Breslaw, le 10 février 1762.

» FRÉDÉRIC. »

Dès que l'empereur eut achevé la lecture de cette lettre, il dit tout haut avec vivacité : *Le roi veut donc me prévenir ? J'ai relâché un prisonnier; et il me rend tous les miens!* Sur quoi, il appelle un de ses aides-de-camp: *Allez*, lui dit-il, *allez, tout de suite, aux bureaux de la guerre; qu'on expédie des ordres dans tous mes Etats et par-tout où il y a des prisonniers prussiens* (la plupart avoient été relégués en Sibérie) : *je veux, non-seulement qu'ils aient leur liberté, mais qu'ils viennent ici, d'où ils seront renvoyés à leurs drapeaux et comme il convient.*

Il se retourna, ensuite, vers le lieutenant-général Werner, qui étoit avec nous à table : *Mon général*, poursuivit-il, *vous avez également votre liberté, dès ce moment-ci; et*

vous êtes le maître de retourner en Prusse, quand il vous plaira.

Comme il ne me fit pas le même compliment, et qu'il se contenta de me rendre ma lettre, je m'approchai de lui, en sortant de table; et je lui renouvelai la prière de me laisser aussi partir. Je n'obtins encore, pour toute réponse, que cette permission ne me seroit accordée qu'à l'arrivée du baron de Goltz; et que, si je n'avois pas envie de revoir la citadelle, je devois me garder de lui faire la même demande.

Je ne tardai pas à recevoir une seconde lettre du roi, en réponse à celle que je lui avois écrite par le courrier ordinaire, pour lui détailler tout ce qui se passoit de favorable à ses intérêts; et je trouvai bientôt le moyen de la communiquer encore à l'empereur, dont il étoit si important d'affermir les bonnes intentions. Elle étoit conçue en ces termes:

« J'ai reçu votre dépêche du 24 janvier; et » je ne doute pas, que la réponse que j'ai » faite à votre première, ne vous soit parve- » nue. J'ai chargé mon colonel et chambellan » actuel, le baron de Goltz, que j'ai envoyé » à la Cour où vous êtes, de féliciter sa ma- » jesté impériale sur son avènement au trône;

» et

» et j'espère, qu'il sera arrivé avant la réception de la présente.

» Les nouvelles que vous me marquez, me » sont infiniment agréables. Je vous en sais » d'autant plus de gré, que, jusqu'ici, je n'ai » aucune correspondance réglée en Russie; » et que tout ce que j'en ai appris ne m'est » revenu, que par le canal du ministre d'Angleterre.

» Je suis, en particulier, sensiblement touché des sentimens d'amitié que l'empereur » fait paroître pour moi. J'en sens tout le » prix; et sa majesté impériale peut compter » sur un parfait retour de ma part. J'ai aussi » lieu de me flatter, que l'avance que j'ai » faite, pour lui donner une marque particulière de ma considération personnelle et » distinguée, en relâchant tous les prisonniers » russes, ne lui laissera aucun doute à cet » égard, et sera un motif de plus, pour vous » procurer votre liberté entière, et pour vous » permettre de vous rendre incessamment à » mon quartier-général.

» J'attends ce moment avec un desir proportionné à l'estime que je vous porte; et » je me ferai toujours un vrai plaisir de vous » donner des marques de ma bienveillance.

» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa
» sainte et digne garde.

» De Breslaw, le 17 février 1762.

» Frédéric. »

Le roi avoit ajouté de sa propre main :

« Je n'ai pas d'autres nouvelles de la Russie,
» que celles que vous m'écrivez. Ainsi, vous
» me ferez plaisir d'entrer dans les plus grands
» détails sur ce qui s'y passe. »

Aussi ne manquai-je pas de lui donner, par tous les courriers, toutes les nouvelles intéressantes que l'envoyé d'Angleterre et moi nous pouvions recueillir.

M. de Goltz arriva, quinze jours après; et je me disposai à suivre de près le général Werner, qui avoit déjà pris les devants. Je fis mes visites de congé ; et comme mon équipage étoit très-leste, je résolus de partir en courrier, pour faire ma route plus promptement.

Il s'étoit passé six semaines, depuis que j'avois recouvré ma liberté ; et j'avois joui à Saint-Pétersbourg de tous les agrémens possibles, pendant tout ce temps : mais le souvenir de la citadelle troubloit encore mon imagination ; et je ne pouvois assez tôt m'en

éloigner. J'avouerai même, que, long-temps après en être sorti, j'ai souvent rêvé, la nuit, en dormant, que j'y étois encore renfermé; et que l'agitation qu'éprouvoit alors mon esprit, étoit si violente, qu'elle m'occasionnoit, presque toujours, une espèce de fièvre chaude pendant vingt-quatre heures.

Je partis, avec bien de la joie, de Saint-Pétersbourg, et fis ma route jusqu'à Konigsberg, sans m'arrêter : mais, là, je crus devoir me reposer un jour.

J'y rencontrai l'aide-de-camp de Pierre III, qui revenoit de Breslaw et retournoit en Russie : il étoit infiniment satisfait et flatté de l'accueil que le roi lui avoit fait.

Je poursuivis, ensuite, mon voyage avec la même célérité, et me rendis à Breslaw, auprès de sa majesté, qui daigna me recevoir avec la plus grande bonté. Je me jetai à ses pieds, pour la remercier de tout ce qu'elle avoit fait pour moi, durant ma triste et malheureuse captivité : je n'en connoissois encore que la moindre partie.

Le roi ne s'arrêta pas beaucoup aux complimens : il se hâta de me parler d'objets plus dignes de son attention. Je lui fis donc le rapport le plus exact et le plus détaillé de

tout ce que j'avois vu et entendu à la Cour de Russie ; et d'après l'autorité de l'envoyé d'Angleterre, M. de Keith, qui joignoit à la probité une très-grande connoissance des affaires et beaucoup d'expérience, j'osai lui annoncer, du ton le plus ferme, que non-seulement cette campagne seroit la dernière, mais que la paix se feroit au gré et selon les vœux de sa majesté.

Je n'étois à Breslaw que depuis deux jours, lorsqu'un courrier de Pierre III y arriva : il avoit ordre de s'adresser à moi, pour que je prisse soin de le faire expédier le plus tôt possible, et renvoyer à sa destination.

Ce courrier apportoit au général de Czernicheff, qui commandoit trente mille Russes auxiliaires dans l'armée autrichienne, et qui avoit ses quartiers d'hiver en Moravie, l'ordre de revenir en Pologne par la Silésie, dès que la saison lui permettroit de se mettre en marche.

Un pareil changement dérangeoit tous les projets de la maison d'Autriche et de ses alliés ; et lorsque la nouvelle en fut portée à Vienne, elle y occasionna une rumeur extraordinaire.

Deux jours après, un nouveau courrier

succéda au premier : il devoit attendre le général de Czernicheff dans les Etats du roi, et lui remettre les ordres de son souverain, de joindre ses troupes à celles de Prusse, et d'obéir en tout aux volontés de sa majesté.

Cet heureux changement porta le calme dans tous les esprits : il me seroit impossible de peindre la sensation qu'il produisit en Silésie, dans nos armées, et dans toute l'étendue des Etats de sa majesté. Tout respiroit, chez nous, la satisfaction et la joie.

Pendant les huit jours que je restai à Breslaw, je fis très-assidûment ma cour à sa majesté, qui, malgré ses fatigues, jouïssoit d'une très-bonne santé.

J'eus, en même temps, le bonheur de voir le prince de Prusse, qui étoit arrivé de Berlin, pour faire sa première campagne. La nature lui a prodigué toutes les qualités qui font les guerriers, la force, le courage, l'activité, la justesse du coup-d'œil, l'amour de la gloire ; et dès son entrée dans la carrière militaire, il s'est annoncé, tel qu'il s'est montré depuis, en toute occasion, et, particulièrement, dans la campagne de 1778.

CHAPITRE XXXII.

Je pars de Breslaw, pour aller reprendre le commandement de mon Régiment. Je le conduis en Silésie. Je m'empare de la ville de Teschen. Nous apprenons, que Pierre III est mort, et que Catherine II règne en sa place. Combien cette révolution est malheureuse pour le Roi. Dispositions de l'Armée de Sa Majesté et de celle des Autrichiens. Le Maréchal Daun est battu par le Roi à Sheweidnitz. Le Prince Henry gagne, à son tour, la Bataille de Freyberg.

Mon régiment étoit sous les ordres du prince Eugène de Wurtemberg, dont l'armée avoit ses quartiers d'hiver dans le Mecklenbourg et dans la Poméranie suédoise; et lorsque je pris congé de sa majesté, pour l'aller rejoindre, elle me dit de le conduire en Silésie, le plus tôt que je le pourrois, ne voulant pas, sans doute, m'exposer au risque de tomber entre les mains de mes compatriotes: car, elle n'avoit, jusques-là, employé mon régiment contre l'armée suédoise, que depuis que j'avois été pris par les Russes.

Je passai par Berlin; et c'est là, que j'eus

enfin la satisfaction de revoir ma femme, qui y étoit venue à ma rencontre. On peut juger sans peine de la joie dont nous fûmes également transportés, si l'on fait attention à toutes les circonstances qui avoient accompagné ma détention, et à tous les bruits qui s'étoient répandus à mon sujet. Tantôt on avoit assuré que j'étois mort; et tantôt, que j'avois été livré à la Suède: c'est de ma femme que j'appris toutes ces circonstances que j'ignorois.

Elle me conta encore, que le roi m'avoit fait redemander par le général Willich, en échange des prisonniers russes qu'il avoit déjà fait relâcher; mais que la cour de Russie avoit toujours usé de détours, pour n'en rien faire; prétextant, tantôt que j'étois si éloigné, qu'il falloit beaucoup de temps pour mon retour, et tantôt, que j'étois tombé malade en chemin; qu'il s'étoit écoulé dix-huit mois durant ces tergiversations, à la faveur desquelles l'échange des prisonniers avoit été son train ordinaire; qu'enfin sa majesté avoit ordonné à son commissaire de rompre toute négociation à ce sujet, et de revenir de Butaw, si je n'y étois pas encore arrivé, en déclarant aux commissaires russes,

qu'elle ne voyoit pas sans surprise et sans indignation, le peu d'égards et d'attention, qu'on avoit pour elle dans cette affaire, par toutes ces lenteurs et tous ces délais affectés ; qu'en conséquence, elle venoit de faire enfermer, à Spandaw, le major-général de Tichenhausen, et à Magdebourg, le colonel suédois de Lillienberg ; que ces officiers seroient étroitement retenus jusqu'à mon retour ; et que le traitement qu'on me feroit subir, décideroit du leur, de manière que leurs têtes lui répondroient de la mienne.

On ne fut pas plus tôt informé en Russie et en Suède de ce qui s'étoit passé à Butaw, par rapport à moi, que la crainte d'une juste représaille fut universelle. Aussi, quoique le grand-chancellier de Russie m'eût annoncé, de la part de sa souveraine, que je finirois mes jours dans la servitude, et malgré la persuasion où l'on étoit, que, si l'on m'accordoit la liberté, je ne manquerois pas de faire connoître cette déclaration odieuse, il fut résolu qu'on me renverroit.

C'est à cette occasion, que l'impératrice Elisabeth me fit le présent dont j'ai fait mention, pour me mettre en état de retourner en Prusse, et d'y reparoître convenablement.

La maladie de cette princesse fut cause, que tout fut suspendu ; et sa mort amena bientôt les choses au point, où je n'eus plus d'autres vœux à former, que celui de recommencer mon service.

Ma femme m'assura, que, pendant toute ma détention, elle n'avoit pas cessé d'employer tous les moyens pour parvenir à savoir si je vivois encore et où j'étois ; mais que jamais elle n'avoit pu tirer aucune lumière à mon sujet ; tant la cour de Russie avoit été mystérieuse dans cette affaire !

Je n'en fus pas surpris : car, l'envoyé d'Angleterre, M. de Keith, qui demeuroit à deux pas de la citadelle où j'étois enfermé, n'avoit pu lui-même réussir à me déterrer, malgré les plus exactes recherches.

Je m'arrêtai, quinze jours, à Berlin, pour faire mes équipages de campagne ; et j'en partis ensuite avec ma femme pour Stettin : elle s'y étoit établie pendant ma malheureuse captivité.

Mais comme elle n'avoit pas été en Suède depuis notre séparation, elle entreprit ce voyage bientôt après : il falloit prendre des arrangemens pour nos biens, et ramener notre fils unique, que mon frère avoit pris chez

lui, dans le temps de ma catastrophe à Stockholm.

J'allai rejoindre mon régiment dans le Mecklenbourg : mais la Suède ayant fait séparément, à cette époque, sa paix avec le roi, le corps d'armée que commandoit le prince de Wurtemberg, fut destiné pour la Silésie.

Nous nous mîmes en marche; et lorsque nous arrivâmes à Breslaw, le roi m'ordonna d'aller, avec mon régiment, joindre le lieutenant-général Werner dans la haute Silésie : il y commandoit un corps de troupes; et il avoit ordre d'empêcher l'invasion, dont on étoit menacé par le général Beck des Impériaux.

Mon régiment étoit de deux bataillons; et je conduisois encore quatre autres bataillons de grenadiers, que le roi avoit détachés, pour renforcer le corps de M. de Werner.

Je trouvai ce général à Ratibor. Nous marchâmes aussitôt, pour aller attaquer le général Beck : mais, à notre approche, il se retira en Moravie.

Je fus détaché, pour m'emparer de la ville de Teschen, dont la garnison étoit de trois cents hommes. Je m'en rendis maître sans beaucoup d'efforts; et j'y pris poste.

D'après mon rapport, le général Werner

y vint avec le reste de sa troupe ; et il m'ordonna d'entrer en Moravie, et de tirer du pays quelques contributions.

Cette commission étoit, selon ma façon de penser, la plus désagréable qu'il pût me donner. Je le priai d'en charger quelqu'autre, qui, très-sûrement, s'en acquitteroit beaucoup mieux que moi : mais, soit qu'il crût, qu'en ma qualité d'officier de bataillons francs, je ferois très-bien les fonctions de pillard, soit qu'il me regardât comme plus désintéressé que bien d'autres, il exigea que j'obéisse.

J'obtins seulement, que, dans cette affreuse expédition, on me donnât un commissaire de guerre, plus habile que moi en ces sortes d'affaires, qui, dans les différentes villes ou villages par lesquels nous passerions, courût, la liste et la taxe à la main, se faire payer des sommes prescrites, et qui eût assez de dureté dans le caractère, pour enlever aux pauvres habitans tout ce qu'ils auroient de bestiaux et de chevaux.

Je fus réduit, par cet arrangement, à conduire ma troupe, à régler, à mon gré, sa marche, et à la défendre de toute insulte.

Nous parcourûmes ainsi une grande partie de la Moravie. On enleva sans pitié et les bes-

tiaux et l'argent du pays. La fureur et l'atrocité étoient, dans cette guerre, portées à un tel point, qu'on ne se bornoit pas à faire aux troupes tout le mal possible, à enfermer les prisonniers et à les traiter très-durement ; mais qu'on dépouilloit les habitans eux-mêmes de tous leurs effets. Cette conduite inhumaine étoit malheureusement réciproque.

Je ne me rappelle encore qu'avec douleur, l'affreux spectacle que m'offrit cette expédition. Les paysans, avec leurs femmes et leurs enfans, s'obstinoient à suivre leurs troupeaux ; et rien n'étoit capable de les leur faire abandonner : ils poussoient des cris lamentables et versoient des torrens de larmes.

Nous nous arrêtâmes, un jour, dans un village, pour nous y reposer. Le château appartenoit à une dame de qualité : elle me reçut, ainsi que nos officiers, avec beaucoup de politesse. Sa maison étoit très-bien montée ; et notre table fut parfaitement servie. Mais, tandis que cette dame nous traitoit si bien, mon commissaire des guerres demandoit à son homme d'affaires mille ducats de contribution, de même que tous les chevaux et tous les bestiaux du village et du château ; et celui-ci se hâta d'en avertir sa maîtresse.

A cette nouvelle, elle vint à moi, les larmes aux yeux, et se plaignit de cet acte de cruauté. Je lui observai, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de rien changer aux répartitions : elle me répondit, qu'elle paieroit volontiers la somme qu'on exigeoit, pourvu qu'on laissât à ses pauvres vassaux leurs bestiaux, qui étoient tout leur bien et tout leur trésor.

J'avoue, que, dans ce moment, j'avois le cœur navré, autant et plus qu'elle. Ses discours étoient entrecoupés de sanglots; et ce qui ajoutoit à l'horreur que j'éprouvois intérieurement, c'est que ses deux charmantes filles pleuroient amèrement à ses côtés, et à l'exemple de leur respectable et sensible mère. Leurs larmes rendoient leur beauté encore plus touchante; et je me sentois capable de tout faire, pour obliger ces aimables enfans.

Je cherchai quelque expédient, pour diminuer au moins leur affliction, et pour leur prouver que je n'étois pas cruel et barbare. *Madame*, dis-je à leur mère, *calmez-vous : ordonnez à vos gens de suivre leurs troupeaux ; et laissez-moi faire. Vous aurez bientôt lieu d'être contente de moi.*

Après l'avoir quitté, j'ordonnai que les bestiaux qui lui appartenoient et à ses vas-

saux, fussent, pendant le reste de notre expédition, séparés de cette énorme quantité d'autres bestiaux, dont nous nous étions emparés.

Mon expédition réussit parfaitement; et lorsque j'eus rejoint M. de Werner, il m'en témoigna sa satisfaction. Je saisis ce moment, pour remplir la promesse, que je venois de faire : *Mon général*, lui dis-je, *vous voyez que je vous apporte bien des choses; mais j'espère que vous ne me refuserez pas un présent, comme ayant été le chef de l'expédition. Ce n'est pas de l'argent que je demande*: (Je savois, d'ailleurs, qu'il avoit la permission du roi de le garder pour lui, et qu'il n'étoit pas l'homme du monde le moins sensible à l'appas de l'or.) *je borne mes prétentions à obtenir ces bestiaux, que j'ai défendu de confondre avec les autres... Je vous les accorde de tout mon cœur*, me répondit-il.

Aussitôt j'appelai tous les gens de ma bonne dame; et je leur annonçai, qu'ils pouvoient ramener tranquillement leurs bestiaux à leur village. Je les fis accompagner par un trompette, afin qu'ils arrivassent sans accident. Leur dame fut tellement touchée de ce pro-

cédé de ma part, qu'elle chargea tous les parens qu'elle avoit en Silésie, de m'en témoigner toute sa gratitude. Je sentis véritablement, alors, qu'après le plaisir de faire le bien, il n'en est pas de plus doux, que celui d'obliger des cœurs sensibles et reconnoissans.

Notre marche avoit été aussi fatiguante que périlleuse; et nous avions grand besoin de repos. Mais, dès le lendemain de mon retour, le général Werner reçut l'ordre de rejoindre le prince de Bevern, qui avoit été détaché à Troppau avec un autre corps de troupes, et d'y attendre les ordres ultérieurs de sa majesté.

Quelle ne fut pas notre surprise, lorsqu'en arrivant à Troppau, nous apprîmes la grande révolution qui venoit de se faire en Russie, et dans laquelle Pierre III avoit perdu la vie, et l'impératrice, sa femme, mise en possession du trône, sous le nom de Catherine II.

Le général Czernichef avoit, à cette occasion, reçu l'ordre de sa Cour, de quitter l'armée du roi, et de retourner, sans délai, avec les trente mille Russes qu'il commandoit.

Ainsi, nous fûmes obligés d'aller remplir les vides produits par ce départ précipité et inattendu. Cette révolution fut, dans ces cir-

constances, un événement très-malheureux pour le roi, sur-tout, en ce qu'elle le réduisoit encore à ses propres ressources.

Nous joignîmes l'armée du roi à Péterswalde, entre Schweidnitz et Reichenbach, où sa majesté avoit établi son quartier-général. Le duc de Bevern prit son camp entre Reichenbach et le village de Beil, sur les hauteurs, avec tout le corps qu'il avoit ramené, à l'exception de mon régiment et de cinq cents hussards, avec lesquels le roi m'ordonna d'occuper le village de Langenbiel, qui est situé à un demi-mille en avant de Péterswalde.

Les Impériaux étoient campés tout près de nous, sur les hauteurs; et comme ils s'étendoient jusqu'à la gorge de ce village, il y eut journellement de petites affaires entre les deux armées. Mais la position que le roi avoit prise, leur ayant fait pressentir que son dessein étoit d'assiéger Schweidnitz, ils se préparèrent à porter du secours à cette place.

Le général Beck, qui avoit aussi joint l'armée du maréchal Daun, fut détaché pour prendre en flanc le duc de Bevern : mais il fut repoussé.

Le général Brentano descendit par la gorge où j'étois posté. Quoique je lui fusse très-inférieur,

rieur, je lui disputai le terrain pas à pas : mais le roi, qui vit que tout se disposoit à une affaire sérieuse, me fit dire de marcher vers Péterswalde.

Je fus vivement attaqué de toutes parts, au moment où je voulus retirer mes postes, et les quatre pièces de campagne, que j'avois dans une flèche élevée à côté du village ; et j'eus bien de la peine à résister à l'ennemi. Je faisois cinquante pas précipitamment, et je m'arrêtois, pour rallier ma troupe, et pour empêcher les Impériaux de nous mettre entièrement en déroute. Un coup de feu me cassa le bras. Je continuai, néanmoins, à faire ma retraite en assez bon ordre, malgré tous les boulets de canon qui pleuvoient sur nous, et tout le feu de la mousqueterie, qui étoit extrêmement vif. Enfin, nous parvînmes à Péterswalde.

J'étois si grièvement blessé, que je ne pouvois plus me tenir à cheval. On mit le premier appareil à ma blessure ; et les chirurgiens ne me disoient rien de bien consolant. Mais je connoissois toute la force de ma constitution ; et je me tranquillisai.

Le roi, qui fut informé de mon état, me fit dire d'aller à Breslaw, pour me faire guérir :

il expédia même des ordres à son premier médecin Cothénius, qui y veilloit sur les hôpitaux, de prendre lui-même soin de moi. J'envoyai chercher ma voiture et mes équipages; et je me préparai à partir.

En attendant, j'appris que les colonnes impériales descendoient des hauteurs et s'avançoient pour attaquer le roi; que sa majesté, à son tour, venoit de faire prendre les armes, et qu'elle se mettoit en ordre de bataille, pour les bien recevoir. Je n'étois pas trop en état de monter à cheval: mais la curiosité, l'envie de voir par moi-même, quelle seroit l'issue de cette journée, sembla me donner de nouvelles forces.

Le maréchal Daun fit avancer sa cavalerie, qui, suivie de l'infanterie, déboucha dans la plaine.

Le roi ordonna au prince de Wurtemberg de tomber dessus sur-le-champ, avec quatre régimens de dragons et de hussards qui étoient à portée; et cette attaque se fit avec tant d'impétuosité et de vigueur, que la cavalerie ennemie fut obligée de rétrograder en désordre, et qu'en reculant, elle culbuta son infanterie, qui étoit dans les défilés par lesquels elle devoit passer.

Je n'entreprendrai pas de donner ici les

détails de cette brillante journée ; car ma situation ne me permettoit pas de suivre tous les mouvemens des deux armées ; et, d'ailleurs, on peut aisément les trouver dans les différens mémoires qui ont été publiés sur cette guerre et les campagnes du roi.

J'observerai seulement, que Daun fut forcé de renoncer à son projet, de porter du secours à Schweidnitz, et de se retirer dans les montagnes ; et que le roi continua et acheva tranquillement le siège de cette place.

Je me rendis à Breslaw, pour m'y occuper de la guérison de mon bras. On voulut, d'abord, m'en faire l'amputation : mais je priai, avec de si vives instances, le chirurgien-major de me le conserver, s'il étoit possible, qu'il se contenta de couper, de trancher à sa volonté, et de me réduire au régime le plus rigoureux. Trois mois suffirent à mon entière guérison.

Le prince Henri commandoit, en Saxe, l'armée du roi ; et il avoit affaire aux armées combinées de l'Empire et des Impériaux, sous les ordres du général Haddick. Serbelloni et le prince de Stollberg avoient obligé les Prussiens de quitter leur poste de Freyberg.

Le roi, après avoir emporté Schweinitz, se mit en marche, pour aller joindre le prince

Henri, avec le renfort nécessaire pour se maintenir en possession de la Saxe : mais, avant que sa majesté arrivât à l'armée, le prince, son frère, livra la bataille de Freyberg, dans laquelle il s'égala aux plus grands capitaines.

La perte des Alliés fut de trois mille morts ou blessés, de quatre mille prisonniers, de vingt-huit canons et de neuf drapeaux.

CHAPITRE XXXIII.

Négociations à Hubertsbourg pour la Paix. Traités conclus entre la France et l'Angleterre, et entre l'Autriche, la Saxe et la Prusse. Ce que coûte aux Puissances Belligérantes la Guerre de Sept ans. Retour du Roi à Berlin. Mon Régiment est licencié. Je suis nommé Major-Général. Fêtes à la Cour de Berlin à l'occasion de la Paix. Ambassade Turque auprès de Sa Majesté Prussienne. Démarches faites en Suède, pour m'y faire rendre justice, et leur succès.

La Cour de Vienne demanda la paix; et comme le roi ne formoit pas de vœux plus ardens, que celui de la procurer enfin à ses peuples, les négociations furent bientôt entamées à Hubertsbourg.

La France et l'Angleterre avoient fait leur paix à Fontainebleau, le 29 novembre 1762. A leur tour, l'Autriche, la Saxe et la Prusse conclurent la leur, le 15 février 1763.

Ainsi finit cette guerre à jamais fameuse; et dont la durée fut de sept ans entiers; qui coûta à la Cour d'Autriche cent vingt-six millions d'écus, et au roi cent quatorze; qui répandit la dévastation et la misère dans tant de pays; et dans laquelle périrent tant de milliers d'hommes, et une multitude d'officiers et de généraux distingués.

Chacune des trois puissances rentra en possession de tout ce que le sort des armes lui avoit fait perdre; et, par conséquent, la Saxe fut restituée au roi de Pologne.

Dès le commencement du printemps, on ne songea plus qu'à s'en retourner chez soi; et tous les régimens reprirent le chemin de leurs garnisons.

Le roi vint à Berlin, où une absence de sept années lui avoit préparé bien de la besogne à expédier.

Mon régiment suivit la colonne de Poméranie. J'étois presque entièrement rétabli de ma blessure : je quittai Breslaw, pour l'aller rejoindre pendant sa marche; et j'écrivis au

roi, pour lui demander ses ordres sur notre destination.

Nous devions nous rendre à Stettin : mais, à notre dernière station, avant d'arriver à cette ville, le major-général Ramin, qui avoit la conduite de cette colonne, m'exhiba les ordres de sa majesté : ils portoient, que mon régiment seroit incorporé dans ceux de la Poméranie, et que les officiers seroient licenciés.

Il est peu d'événemens dans ma vie, qui m'aient causé de plus vifs chagrins; et je fus d'autant plus sensible à celui-ci, que je m'y attendois moins. Nous mîmes bas les armes, au nombre de quinze cents hommes. J'avois pris tant de soin de ce régiment, qu'il étoit en aussi bon ordre et peut-être en meilleur état, que beaucoup de vieux corps militaires.

On incorpora les soldats; et mes officiers et moi, au nombre de quarante, dont les deux tiers, au moins, portoient les marques honorables de leur bravoure, nous fûmes déclarés libres de nos engagemens, ou, pour m'exprimer plus laconiquement, renvoyés.

Cependant, le général Ramin nous fit assigner des quartiers à Stettin, en attendant de nouveaux ordres du roi. J'étois, sans doute, fort désolé : mais mes pauvres

officiers l'étoient beaucoup plus encore. J'écrivis à sa majesté, à peu près, en ces termes :

« Sire,

» Dès mon arrivée à Damm avec le régiment, dont j'avois l'honneur d'être chef, j'ai mis bas les armes, conformément aux ordres de votre majesté, adressés à M. le général Ramin, les soldats devant être incorporés dans les autres régimens de la Poméranie.

» Mais sensible, autant que je dois l'être, au sort de mes officiers, je prends la liberté de mettre aux pieds de votre majesté mes respectueuses représentations, à leur sujet, et de lui rappeler, que, le 20 avril 1758, elle m'avoit promis, qu'ils seroient conservés à la paix.

» C'est à cette promesse, que j'ai dû l'avantage d'avoir dans mon régiment un corps d'officiers, qui, par sa conduite, son zèle, sa valeur, s'est montré digne de servir un aussi grand monarque.

» Daignez, Sire, honorer de votre bienveillance ces braves gens. En les renvoyant, on les verroit réduits, pour la plupart, à la nécessité de demander l'aumône.

» Quant à moi, je supplie très-humblement
» votre majesté d'agréer ma démission, et de
» me permettre de me retirer dans quelque
» petit coin de ses Etats, où je puisse attendre
» paisiblement la fin de ma carrière. Je suis
» avec le plus profond respect......

» A Stettin, le 21 mars 1763. »

Deux jours après, une estafette m'apporta une lettre du roi, qu'il m'avoit écrite, en partant pour Berlin; mais à laquelle on avoit, par méprise, fait faire le tour de la Silésie et de la Saxe. Sa majesté, dans cette lettre, m'ordonnoit de me rendre en droiture auprès d'elle.

Je fus au désespoir de ne l'avoir pas reçue plus tôt : elle m'auroit exempté du chagrin d'assister à l'incorporation de mon régiment, et d'essuyer tous les désagrémens qui en furent les suites nécessaires.

Je me hâtai de répondre au roi, que je n'avois reçu ses ordres, qu'après mon arrivée à Stettin; et que ma santé étoit si mauvaise, qu'il ne m'étoit pas possible de me mettre en voyage. Mais, comme je ne voulois pas que sa majesté pût me croire du nombre de ces hommes inconstans et irrésolus, qui, sans motifs, changent d'opinion d'un moment à l'autre, je

la suppliai de m'honorer d'une réponse sur le contenu de ma lettre du 21 mars.

Je ne fus pas long-temps à l'attendre. Sa majesté me fit l'honneur de m'écrire, qu'elle n'avoit pu se dispenser d'incorporer mon régiment dans les anciens, qui avoient besoin d'être complétés, et que mes officiers seroient mis à la pension, jusqu'à ce que l'occasion de les placer se présentât.

Quant à ce qui me concernoit en particulier, elle ne me répondit rien sur l'article de ma démission : mais elle m'ordonna de venir à Berlin, dès que ma santé me le permettroit, et de m'y établir : elle eut la bonté d'ajouter, que le brevet de major-général m'y attendoit, avec la pension attachée à ce grade.

Je fis, en conséquence, tous les arrangemens convenables avec ma femme et mon fils, conformément aux ordres que j'avois reçus.

Le roi se trouvoit encore à Berlin, quand j'y arrivai. Il m'accueillit de la manière la plus flatteuse, et me nomma major-général dans ses armées, avec une pension de trois mille écus.

Il partit, peu après, pour Potzdam; et comme j'avois besoin de prendre les bains, à cause de mon bras estropié, je me déterminai à aller à Freyenwalde.

A mon retour de Freyenwalde, sa majesté m'appela auprès d'elle, et me retint jusques vers le 20 décembre : c'est alors, qu'elle est dans l'usage de se rendre, tous les ans, à Berlin pour le carnaval.

Jamais les fêtes, qui, à cette époque, ont lieu dans cette capitale, n'ont été ni plus fréquentées ni plus magnifiques. Il y eut une multitude d'étrangers de différentes nations; et des ministres de presque toutes les cours de l'Europe y vinrent féliciter le roi sur l'heureux événement de la paix.

Celui que le Grand-Seigneur envoya pour le même objet, fit son entrée à cheval, sous la conduite de l'aide-de-camp du roi, qui avoit été le recevoir aux frontières, et le défrayer pour tout le reste de sa route. Un nombreux cortège le précéda, et le suivit, aussi à cheval, jusqu'à l'hôtel qu'on avoit préparé pour son logement.

On eut soin, pour lui faire honneur, et, en même temps, pour prévenir tout désordre, de lui donner une garde de cinquante hommes, commandée par un officier de la garnison.

Le lendemain de son arrivée, il fut conduit à l'audience du roi par le premier chambellan, baron de Pollnitz, dans un carosse à six che-

vaux, suivi de quelques autres pour les gens de sa suite.

Quand il parut dans la salle, le roi se plaça à côté du trône, et se tint debout, s'appuyant d'une main sur une table : il mit son chapeau sur sa tête; et le baron de Pollnitz ayant fait la présentation, un truchement expliqua la harangue de l'ambassadeur.

Il régna le plus grand silence au commencement de cette cérémonie : mais, tout-à-coup, les gens de la suite de l'ambassadeur, à qui l'on n'avoit pas voulu permettre d'entrer dans la salle, afin que la presse n'y fût pas excessive, forcèrent les portes avec fracas, et en criant, qu'il falloit qu'ils vissent le roi. On les laissa passer : ils se rangèrent derrière l'ambassadeur.

Le bruit cessa; et le comte de Finick, premier ministre du cabinet, répondit à la harangue turque, par l'entremise du même truchement.

L'ambassadeur, au lieu de se retirer, monta sur les marches du trône; et s'approchant du roi, sans formalités préalables, il lui baisa le bras, ce qui n'amusa pas peu tous ceux qui étoient présens. Le roi lui-même ne put s'empêcher de sourire. Après quoi, l'ambassadeur

fit les révérences usitées, et se retira avec les gens de sa suite, qui ne paroissoient pas moins contens que lui d'avoir vu le roi.

Le baron de Pollnitz le reconduisit à son hôtel, où l'attendoit un très-grand diner, que sa majesté lui avoit fait préparer ; et plusieurs de nous y assistèrent, d'après les ordres que nous avions reçus.

Nos mets ne furent pas de son goût : il voulut nous faire manger de ceux qu'avoient apprêtés ses cuisiniers : mais nous en fûmes bien plus dégoûtés encore. Ainsi, chacun se servit à sa guise ; et nous fîmes tous également bonne chère.

La porcelaine et le dessert plûrent néanmoins beaucoup à ce ministre ottoman : il s'en empara sans façon, et les fit emporter par ses gens, en disant que cela lui appartenoit.

Le lendemain, il fit remettre au roi les présens du Grand-Seigneur : ils consistoient en quelques pièces d'étoffes turques, et en une douzaine de très-mauvais chevaux. On assura, ce qui étoit très-vraisemblable, qu'il avoit acheté ces chevaux en Pologne, pour remplacer ceux de Sa Hautesse, qu'il avoit vendus à son profit.

Il étoit d'une avidité incroyable pour l'ar-

gent. Aussi, pendant les quatre mois qu'il séjourna à Berlin, il coûta au roi cinquante mille écus ; et les présens magnifiques, dont il fut chargé pour le Grand-Seigneur, en valoient bien au moins autant.

Ce fut vers ce temps-là, que mon frère m'écrivit de Suède, qu'on s'y préparoit pour une nouvelle diète ou assemblée des Etats ; que la nation, en général, étoit très-mécontente de l'administration ; qu'on ne l'étoit guère moins de la guerre qu'on venoit de faire au roi de Prusse, à l'instigation de la cour de France ; qu'on n'envisageoit qu'avec indignation les dépenses énormes auxquelles cette guerre avoit donné lieu, et sans qu'on en eût retiré aucun avantage ; qu'enfin, on étoit autant irrité qu'humilié de la conduite honteuse de l'armée suédoise ; puisqu'à l'exception de quelques braves officiers, qui avoient fait plusieurs belles actions, à la tête de petits détachemens, tout le reste ne s'étoit distingué que par son ignorance et son irrésolution.

Son avis étoit donc, que je devois, dans ces circonstances, agir pour mes intérêts, et profiter des bonnes dispositions de la majeure partie de la nation : il m'assuroit, qu'on avoit enfin ouvert les yeux sur les événemens antérieurs ;

mais que néanmoins, malgré toutes ses démarches, il n'avoit pu obtenir encore qu'un seul point, relativement à moi, c'étoit de faire révoquer l'ordre donné aux ministres suédois, dans les cours étrangères, de me réclamer et de me poursuivre à outrance, par-tout où je serois.

Cette espèce de rétractation se fit singulièrement : on déclara que le crime, dont j'étois atteint et convaincu, étoit de nature à ne pouvoir jamais être pardonné; mais qu'en considération de ma famille, on vouloit bien me laisser en repos en pays étranger. Je retranche de cette déclaration les termes injurieux, dans lesquels elle étoit conçue.

D'après la lettre de mon frère, je suppliai sa majesté prussienne d'ordonner à son ministre, le baron de Coccéï, qui étoit déja parti pour Stockholm, de s'employer pour ma réhabilitation.

J'eus recours, en même temps, à quelques amis, que j'avois en Russie; et, à leur prière, l'impératrice chargea le comte d'Osterman, son envoyé à Stockholm, d'appuyer de tout son crédit, les démarches que feroit pour moi le ministre de la cour de Berlin.

L'intérêt que daignoient prendre à mon

sort deux grandes puissances, devoit naturellement en imposer à mes aveugles ennemis, qui me haïssoient sans motif personnel; et j'osai me flatter de quelque succès.

Le baron de Coccéï ne tarda pas à m'informer, que la diète venoit de s'ouvrir; que le comte d'Osterman lui avoit communiqué les ordres de sa souveraine à mon sujet; qu'ils avoient déjà remis, l'un et l'autre, au département des affaires étrangères, un mémoire concernant l'objet de mes vœux : mais, que ce mémoire étoit très-superflu; qu'il ne se trouvoit à la Diète qu'une douzaine d'individus, de l'ordre de la noblesse, qui conservassent encore leur animosité, leur rage contre moi; que tous les autres membres de cette assemblée avoient unanimement résolu, d'effacer des annales de la Suède, les horribles événemens de la diète de 1756; d'ensevelir le passé dans une éternel oubli; d'accorder une amnistie à tous ceux qui avoient été malheureux à cette époque, et de leur restituer tout ce dont ils avoient été dépouillés; enfin, puisqu'on ne pouvoit rendre la vie à ceux à qui on l'avoit ôtée, de rétablir, du moins, leurs familles dans la possession de leurs biens et de leur honneur.

Ainsi se termina, pour ma consolation, une affaire, dans laquelle j'avois plus d'une fois couru le risque de perdre la tête. J'adressai mes sincères remercîmens à tous ceux qui s'étoient aussi généreusement employés pour moi; et je formai la ferme résolution de consacrer le reste de mes jours au service du roi de Prusse, mon premier bienfaiteur.

CHAPITRE XXXIV.

Mon Habitation fixée à Berlin. Le Roi m'envoie en Suède, et je m'y rends avec ma Femme. Comment j'y suis accueilli, sur-tout par Sa Majesté Suédoise. Je retourne à Berlin. Description de cette Capiatle.

Je m'établis définitivement à Berlin, où toutes mes occupations se bornèrent à assister aux revues que le roi y fait, tous les ans, de ses troupes, dans le mois de mai, et à me rendre aux manœuvres de Potzdam, qui ont lieu au commencement de l'automne.

Mais j'ai toujours eu tant de goût pour l'économie rurale, que je me déterminai à acheter une campagne, dans les environs de cette

capitale.

capitale. J'y passai avec ma femme une partie de l'Eté ; et j'améliorai si bien le terrain qui m'appartenoit, que j'en augmentai du double le revenu.

Cette vie patriarcale, si conforme à mes inclinations, ne fût pas néanmoins de longue durée ; et lorsque je m'attendois le moins à l'abandonner, le roi m'écrivit, pour me proposer d'aller faire un voyage en Suède. Sa majesté avoit alors des liaisons fort étroites avec la cour de Russie; et comme cette cour s'étoit aperçue, que celle de Suède avoit aveuglément adopté les systèmes et les intérêts de la France, on crut que je serois, peut-être, plus propre qu'un autre, à y opérer quelque changement dans les esprits. La reine avoit le plus grand ascendant sur le roi; et l'on n'ignoroit pas, que cette princesse avoit eu autrefois beaucoup de confiance en moi.

J'acceptai cette espèce de mission politique avec d'autant moins de répugnance, que j'avois, dans les provinces limitrophes, des parens, des amis et des terres, que je desirois fort de revoir : mais je suppliai le roi de me dispenser d'aller à Stockholm même, dans le cas où je jugerois que ma négociation seroit inutile. Je ne voulois pas m'exposer à

être froidement accueilli dans une cour livrée à la France ; et, d'ailleurs, la plaie de mon cœur n'étoit pas entièrement fermée. Sa majesté me laissa libre d'agir selon les circonstances.

Je partis avec ma femme ; et dès que j'arrivai sur les terres de Suède, je vis que mes soupçons n'étoient que trop fondés.

Je me bornai à écrire à sa majesté suédoise, que j'étois venu dans ma patrie pour mes affaires domestiques ; mais qu'étant obligé de retourner incessamment à Berlin, j'étois privé de l'honneur de me mettre à ses pieds.

Elle me fit la réponse la plus gracieuse ; et elle y joignit le grand cordon de l'ordre de l'Epée.

J'allai voir mes parens et plusieurs de mes anciens amis. Je pris quelques arrangemens par rapport à mes terres, qui, depuis dix ans, étoient administrées par des domestiques ; et ensuite, ma femme et moi, nous retournâmes tranquillement à Berlin, où nous reprîmes notre façon de vivre et nos occupations ordinaires.

Berlin est, sans contredit, l'une des plus belles et des plus grandes villes de l'Europe. Sa circonférence est, pour ainsi dire, im-

mense : mais elle renferme de vastes jardins et de très-grands vides, sur-tout aux extrémités de cette capitale.

La Sprée la traverse, et ce n'est pas l'un de ses moindres agrémens.

L'air en est très-salubre : il est rare qu'il y règne des maladies contagieuses.

Quoiqu'elle soit, à peu de chose près, au même degré que Paris, le climat en est bien plus rigoureux. Le froid commence souvent à s'y faire sentir, dès le commencement d'octobre et la fin de septembre même ; et il se prolonge, pour l'ordinaire, jusques vers le milieu d'avril.

Située dans une plaine, dont aucune montagne ne borne l'horizon, elle est très-exposée aux vents, qui y sont fréquens ; et dans ce pays sabloneux, l'atmosphère est alors presqu'entièrement obscurcie par la poussière.

La population n'est que de cent quarante à cent cinquante mille ames, en y comprenant même la garnison ; ce qui fait que la ville, dans un grand nombre de ses quartiers, paroît presque déserte.

Elle a plusieurs places d'une assez grande étendue. Celle des Gendarmes, en particulier, seroit l'une des plus belles de l'Europe, si l'on

ne l'avoit pas gâtée par deux énormes tours, parallèles, d'une élévation prodigieuse, qui sont sans objet, et par une salle de spectacle, qui en occupe le centre, et qu'il eût été si facile de faire figurer avantageusement, en la plaçant dans le milieu de l'un des quatre alignemens de cette vaste enceinte, parfaitement carrée.

Les rues sont généralement fort larges; et les principales sont à perte de vue: mais elles n'ont pas de trottoirs; et elles ne sont pavées qu'avec de petits cailloux si pointus, que les gens à pied ont beaucoup à souffrir.

Les maisons sont toutes bâties en briques, d'une construction solide; et depuis que le grand Frédéric a voulu faire de Berlin, de Postzdam, de Breslaw, de Konigsberg, des villes remarquables par leurs édifices, soit pour y attirer des ouvriers étrangers, soit pour fournir aux nationaux de quoi subsister, on ne trouve plus de vieilles masures, que dans des lieux isolés, où sont domiciliées les personnes peu fortunées.

La garnison a ses casernes pour les divers corps d'infanterie et de cavalerie qui la composent: elles sont dispersées dans différens quartiers, et totalement séparées les unes des

autres : ce sont de grands bâtimens, d'une ordonnance régulière, et où rien ne manque pour les besoins des corps qui y sont placés.

Les beaux hôtels sont en petit nombre ; et l'architecture en est peu brillante : les palais même n'ont pas toute la magnificence qui seroit digne des grands personnages qui les habitent : mais le château a des parties vraiment admirables, un superbe portail du côté de la rue, deux grandes cours : son élévation et son étendue, annoncent que c'est là la demeure d'un puissant monarque. Il est très-vrai encore, que l'arsenal et la salle de l'opéra ne le cèdent en rien aux édifices les plus renommés.

Le bâtiment qui a été construit dans ces derniers temps pour la bibliothèque royale, a été manqué ; et l'hôtel des Invalides n'est remarquable, que par l'inscription gravée en lettres d'or à son frontispice : *Læso Militi et invicto*, au soldat blessé et non vaincu, dont M. de Maupertuis a été l'auteur.

On ne voit encore dans cette ville qu'un seul monument en bronze, qui mérite de fixer les regards : c'est la statue équestre du grand électeur : elle est placée sur l'un des ponts de la Sprée, et presque vis-à-vis le château.

Mais, depuis que l'on a perdu le grand Frédéric, on paroît décidé à rendre à ce monarque les mêmes honneurs ; et, certes, jamais prince n'en fut plus digne.

Le parc, dans lequel on entre en sortant de la ville, et sur le chemin de Charlottembourg, a environ un mille d'étendue: on n'en connoît pas de plus beau, ni qui offre des promenades plus délicieuses. Les étrangers ne se lassent pas de le parcourir et de l'admirer. Ce ne sont pas les chefs-d'œuvre des arts qu'on doit y chercher ; on n'y en trouve d'aucune espèce: mais les sites en sont charmans et très-variés.

Les environs de cette capitale ne sont pas moins agréables. C'est à l'extrémité du parc, qu'est Charlottembourg, où le roi a un magnifique château de plaisance, dont le vaste jardin, formé par Lenôtre, ne le cède guère à celui des Tuileries à Paris : ils ont été exécutés, l'un et l'autre, à peu de chose près, d'après le même plan ; et si Frédéric I avoit adopté toutes les idées de l'artiste français, celui de Charlottembourg eût été d'une immensité prodigieuse, et la Sprée l'eût coupé dans son cours par le milieu: mais la dépense parut trop forte, pour y comprendre encore

toute la plaine, qui se prolonge, au-delà de la rivière, jusqu'à la forêt qu'on découvre à l'horizon, du côté du nord.

Près du village de Pankow, se trouve le château de Schonkausen, où la reine, épouse de Frédéric II, a toujours passé la saison de l'Eté, et c'est là que se rendent les ministres étrangers et la noblesse, les jours de Cour. Cette princesse et ses dames d'honneur surtout, y sont logées fort à l'étroit : mais il est, dans plusieurs endroits du jardin, des allées, des berceaux de verdure, des promenades champêtres, qui font, de ce petit asile de paix et de tranquillité, l'un des plus aimables séjours.

La princesse royale lui a toujours préféré Monbijou, qui est dans l'enceinte de Berlin même et sur les bords de la Sprée. Elle y a fait construire un palais; et le jardin a été considérablement agrandi. Mais ceux qui ont dirigé les constructions des divers édifices qu'on y a élevés, et la distribution qui a été faite de toutes les parties de ce beau local, n'ont pas fait preuve d'un goût exquis.

Tel est Berlin dans son matériel : mais, sous combien d'autres rapports, ne mérite-t-il pas d'être compté parmi les villes les plus intéressantes de l'Europe ?

CHAPITRE XXXV.

Esprit de Société qui règne à Berlin. Mœurs générales de cette Capitale. Ce qui distingue la Famille royale. Assemblées, Spectacles et Fêtes particulières.

Il seroit difficile de citer une ville où l'esprit de sociabilité offre plus d'agrémens qu'à Berlin, et où les étrangers soient mieux accueillis. J'ai parcouru, dans ma vie, bien des pays; et je n'ai trouvé, nulle part, autant de ressources que dans cette capitale du Brandebourg.

Les mœurs y sont généralement très-douces: on s'y lie facilement: on y a de la franchise, de la bonne-foi; et quand par sa naissance, son rang, ses talens, on est fait pour avoir entrée dans les bonnes maisons et les assemblées honnêtes, on s'y plaît nécessairement, et, pour l'ordinaire, plus que par-tout ailleurs: c'est là, du moins, qu'en mon particulier j'ai contracté les liaisons les plus aimables, les plus conformes à mes inclinations et à mes goûts.

Les Cours d'Allemagnes ont la réputation

d'être fières, peu accessibles; et la haute noblesse, d'avoir beaucoup de morgue et des prétentions infinies; elle paroît fort prévenue en faveur de ses prérogatives et de ses droits. L'opinion qu'on s'en fait, n'est pas peut-être sans quelque fondement : mais on auroit grand tort d'assimiler les Prussiens au reste des Allemands.

La famille royale de Prusse est d'une affabilité, d'une prévenance, qui étonnent tous les étrangers : ils sont toujours sûrs d'être accueillis par elle avec autant de distinction que de bonté. Elle reçoit avec dignité : elle ne met jamais d'importance à ce qui n'est qu'*étiquette* et *représentation*, si ce n'est dans ces occasions extraordinaires, où il devient indispensable de frapper, d'éblouir les yeux de la multitude par l'éclat imposant de la grandeur et du rang suprême. Je n'ai jamais vu personne, qui, après lui avoir été présenté, ne soit sorti de l'audience, le cœur pénétré de tant d'attentions et de bontés, et qui se soit permis, hors de l'Allemagne, de parler des témoignages flatteurs dont elle l'avoit honoré, sans avoir craint, en même temps, de passer pour avantageux et pour charlatan; les autres Cours de l'Europe ressemblant si peu à celle de Prusse!

La reine possède toutes les qualités qui distinguent éminemment les princes et princesses de l'auguste maison de Brunswick. Tous ceux qui sont admis à lui faire leur cour, sont enchantés de la politesse, de la douceur, de l'égalité de ses mœurs; et, ce qui la rend encore plus respectable, c'est sa piété, c'est sa charité envers les malheureux (1).

Le prince Henri fait sa résidence ordinaire à Rheinsberg, et n'est jamais à Berlin que pendant quelques mois de l'hiver. Mais, alors, les fêtes et les repas se succèdent, dans son palais, presque sans interruption. Les jours où il n'a pas chez lui nombreuse assemblée et représentation, il aime à s'entourer des personnes dont les entretiens lui plaisent davantage et qu'il honore d'une bienveillance plus spéciale.

Mes soirées les plus délicieuses ont toujours été celles que j'ai passées chez son altesse royale, ou qu'elle m'a fait l'honneur de venir passer chez moi. Je ne connois pas de prince qui réunisse autant de connois-

(1) Aussi le roi a toujours eu pour elle les plus grandes attentions; et la nation entière a une vénération si profonde pour ses vertus, qu'elle lui rend une sorte de culte.

sances, et qui, dans ses raisonnemens, montre autant de justesse et de profondeur. Sa conversation est toujours instructive ; et, quel qu'en soit le sujet, chacun dit librement son avis, sans avoir à craindre de lui déplaire, s'il a des opinions contraires aux siennes.

Le palais du prince Ferdinand est l'un des plus fréquentés de la noblesse : les invitations y sont journalières. Il est impossible d'être plus accessible et plus prévenant, que ne l'est son altesse royale, ainsi que la princesse son épouse. Les attentions du prince, l'esprit, l'aménité, l'enjouement de la princesse, l'excellence du caractère des jeunes princes et de la princesse Louise, leur sœur, ne peuvent que faire la plus vive impression sur tous ceux qui ont l'honneur d'être admis auprès d'eux; et les personnes attachées à leur cour, sont généralement de la plus aimable société.

Les assemblées de la noblesse sont très-brillantes : elles ont lieu, pendant l'hiver, à certains jours fixes de la semaine ; et l'on sait toujours d'avance, dans quelle maison elles se tiendront. On y danse, on y joue, on y converse, on y prend tous les rafraîchissemens qu'on peut desirer. Chacun est libre de faire ce qui lui plaît. Les princes et princesses de

la famille royale y viennent ordinairement partager les mêmes amusemens ; et leur présence ne produit jamais aucune espèce de contrainte et de gêne, tant ils sont attentifs à se confondre, pour ainsi dire, dans la foule.

Les théâtres ne sont pas ce qu'il y a, à Berlin, de plus amusant, sur-tout pour les personnes qui connoissent ceux de Paris, des principales villes d'Italie, et ceux même de quelques Etats d'Allemagne. Nous avons eu, pendant plusieurs années, une assez bonne troupe de comédiens français : ils furent renvoyés à l'époque où commença la guerre avec l'Autriche, à l'occasion de l'invasion d'une partie de la Bavière par l'empereur Joseph II. Le théâtre allemand est très-loin encore de la perfection : mais celui du grand opéra italien ne laisse rien à desirer. Il ne s'ouvre que vers la fin de décembre ; et il se ferme vers la fin du carnaval. Le roi en fait tous les frais. Les chanteurs sont excellens ; les décorations, fort belles ; l'orchestre est l'un des meilleurs qu'on puisse entendre. Les deux célèbres cantatrices, madame Mara et madame Todi, ont fort long-temps brillé à ce théâtre. Une ou deux fois par semaine, il y a, après le spectacle, bal masqué et souper de cérémonie pour la Cour.

Les ministres des Cours étrangères se sont mis, dans cette capitale, au niveau de la noblesse du pays : ils donnent fréquemment des fêtes et des repas ; et l'on est chez eux sans aucune gêne. Leurs maisons sont toujours ouvertes aux gens de lettres qui se distinguent par leurs talens et leurs sentimens : il est rare, qu'ils n'en aient pas journellement à leur table ; en quoi ils ne font que suivre l'exemple de la famille royale et de la plupart des seigneurs de la cour, qui, depuis le règne du grand Frédéric principalement, n'ont jamais cessé de les combler des témoignages de leur estime. Dans Paris même, cette classe d'hommes, si honorable, n'est pas plus recherchée.

La bonne bourgeoisie a aussi ses assemblées et ses fêtes particulières ; et beaucoup de nobles se font un plaisir d'y participer : ce ne sont pas celles où l'on s'amuse le moins. Autrefois, les Allemands avoient peu de liaison avec les familles françaises, fixées en Prusse, depuis la révocation de l'édit de Nantes : mais cette démarcation disparoît insensiblement ; et peut-être n'existeroit-elle déjà plus, si les demoiselles françaises, en épousant des Allemands, ne perdoient pas leurs droits aux divers avantages accordés à

la colonie par le grand électeur, et confirmés ensuite et même augmentés successivement par tous les monarques.

Les dames de cette colonie, selon les convenances de parenté, de fortune et d'état, se font, les unes aux autres, de fréquentes visites; et ces sortes de coteries ont toujours été très-remarquées des étrangers. Elles s'invitent, tour à tour, pour passer ensemble leur soirée. A quatre ou cinq heures de l'après-midi, toutes celles qui sont de la société, se rassemblent dans la maison, qui, ce jour-là. est le lieu du rendez-vous; et la maîtresse du logis, soit qu'elle ait fait elle-même les invitations, soit qu'on se soit fait, à l'avance annoncer chez elle régale de son mieux, toute sa compagnie. On cause, d'abord, pendant quelques quarts d'heure, et en attendant que toutes les dames soient arrivées. Alors, on avance une table, sur laquelle on a étalé, avec autant d'ordre que d'élégance et de propreté, tout ce qu'il est possible d'offrir en pareilles circonstances, café, confitures, biscuits, fruits de la saison; et chacune des convives se fait servir ce qui lui fait le plus de plaisir. On commence, ensuite, une partie de jeu; et avant le moment de la séparation,

on vient présenter quelques tasses de thé.

Cet usage n'est pas aussi généralement établi chez les dames allemandes ; et celles-ci feroient très-sagement de le propager parmi elles. En est-il de plus agréable, et en même temps de plus propre à maintenir le goût de la bonne société?

CHAPITRE XXXVI.

Berlin, la première des Villes de l'Allemagne, sous le rapport des Sciences, de la Littérature et des Arts.

PARMI les villes de l'Allemagne, où l'on cultive, avec plus ou moins de succès, les sciences, la littérature et les arts, Berlin m'a toujours paru tenir le premier rang ; et de quelque réputation que jouissent Vienne, Prague, Dresde, Leypsick, Veymar, Gotha, Francfort, et beaucoup d'autres villes de l'Empire germanique, l'Europe entière accorde, jusqu'ici, à la capitale du Brandebourg, la prééminence sur ses rivales.

C'est du règne de Frédéric II, que date la gloire de la Prusse, sous le rapport des belles connoissances; et c'est au génie de ce

grand monarque, que *l'académie royale des sciences et belles-lettres*, ce premier foyer des lumières, doit tout son lustre.

Cette société savante eut, dans sa naissance, Leibnitz pour directeur, et la reine Charlotte pour protectrice: mais les lumières n'étoient pas encore, alors, assez généralement répandues dans les États prussiens, pour fournir à ce corps littéraire assez de membres, capables de soutenir et de propager l'éclat qu'imprimoient sur lui le nom d'un grand homme et les soins empressés d'une illustre princesse.

Ses premiers efforts donnoient des espérances; ils n'assuroient point les progrès qu'on s'étoit promis d'une aussi belle institution; et malheureusement, Frédéric-Guillaume I, parvenu au trône, fut l'ennemi de tous talens, de tout savoir, de toute instruction, dont la guerre n'étoit pas l'objet.

Le baron de Polnitz, son chambellan, racontoit que, si ce monarque, qui venoit souvent chez lui, trouvoit sur son bureau ou sur sa cheminée, quelqu'un de ses livres, qu'il n'avoit pas eu la sage précaution d'enfermer, il s'en emparoit aussitôt et le jetoit au feu, sans même l'ouvrir pour savoir de quoi il traitoit.

Cette

Cette conduite prouve combien peu devoit l'intéresser la société, qui s'étoit dévouée à la culture des sciences. Un prince de ce caractère n'est fait que pour étouffer le génie de ses sujets, que pour éteindre toute émulation, que pour perpétuer dans ses États l'ignorance et la barbarie.

Il étoit réservé au grand homme qui lui succéda, de donner aux esprits une impulsion toute différente, et de produire une révolution éclatante dans les lumières de sa nation.

A peine Frédéric fut monté sur le trône, que, sachant qu'il existoit en Allemagne un philosophe peu fortuné, digne de son estime, et capable, par ses connoissances, de seconder ses vues pour le progrès des sciences parmi ses sujets, il s'empressa de l'appeler dans sa capitale et de l'honorer de ses bienfaits. Ce philosophe étoit le célèbre Wolff. Il n'avoit, ni le vaste génie de l'immortel Leibnitz, ni, comme lui, cet ascendant irrésistible, qui entraîne la multitude, et la force de suivre, au moins de loin, les traces de son modèle; mais, laborieux et infatigable, il avoit débrouillé le chaos de l'ancienne philosophie, dissipé une foule d'erreurs et de préjugés, ouvert de nouvelles routes aux con-

noissances humaines. Il avoit acquis, à force d'étude et de constance, un profond savoir; mais son style étoit diffus et obscur : il entroit, sur tous les sujets, dans des détails trop minutieux; il ne négligeoit aucune des questions futiles de l'ancienne école péripatéticienne. Ce qui lui manquoit, néanmoins, n'empêcha pas qu'on ne distinguât son mérite réel : il devint chef de secte; et ses nombreux disciples profitèrent de ses leçons et de ses travaux.

Bientôt le roi s'entoura d'hommes célèbres, et les fixa auprès de lui par sa protection et par ses bienfaits. On vit à sa Cour des savans et des littérateurs d'un rare mérite, qu'il avoit appelés de France, d'Italie, de Suisse, et de plusieurs autres Etats; et tous ceux, qui, dans leur pays natal, éprouvoient des persécutions de la part de leurs Gouvernemens respectifs, trouvoient un sûr asyle dans son royaume.

Insensiblement, l'émulation se répandit parmi ses sujets. On envia le sort de tant d'étrangers, qu'il traitoit si bien; et l'on redoubla d'efforts, pour se rendre digne, comme eux, de l'attention et des faveurs d'un si grand monarque.

Le corps de savans, ou l'ancienne société royale, changea sa première dénomination, et prit celle d'*académie*, en embrassant tout à la fois la littérature et les sciences. Elle fut partagée en quatre classes, dont chacune eut son objet particulier et son propre directeur.

Il fut donné un président à la compagnie, pour être l'ame de ses travaux. On statua, qu'on s'assembleroit un jour de chaque semaine; que chacune des quatre classes produiroit, à son tour, un mémoire relatif à l'un des objets qui lui étoient spécialement affectés; qu'on publieroit régulièrement, chaque année, un volume *in*-4°., en langue française, et qui contiendroit les productions les plus intéressantes qu'on auroit lues et approuvées.

Il fut accordé à l'académie, ainsi renouvelée, un privilège exclusif, qui non-seulement assurât son existence à perpétuité, mais fournît encore aux différentes pensions, que sa majesté daigneroit assigner à tous ceux de ses membres, qui mériteroient de les obtenir par leurs succès; et un jardin des plantes, aussi vaste que bien situé, fut confié à la direction de ceux d'entr'eux qui montroient

le plus de goût et de lumières pour cette branche d'économie si essentielle.

L'académie de dessin et de peinture, quoique confiée à un habile directeur français (M. le Sueur), n'a jamais fait de grands progrès; et ce n'est que depuis que M. le ministre de Heinitz a été chargé, par sa majesté, de surveiller ses travaux et d'exciter par des récompenses la jeunesse qui la fréquente, qu'on voit en sortir quelques productions, qui, sans doute, sont peu dignes encore de fixer les regards des connoisseurs, mais qui, néanmoins, donnent des espérances pour l'avenir.

Les objets d'arts qui pourroient animer les talens et servir de modèles aux jeunes artistes, manquent absolument à la Prusse. On n'en trouve qu'un bien petit nombre à Sans-Souci. Le roi a constamment négligé, pendant tout son règne, de porter son attention sur cette branche importante d'administration, source de richesses et de gloire pour tous les États, où elle est florissante. Or, comment la jeunesse prussienne parviendroit-elle à se former le goût, si, nulle part, aucun chef-d'œuvre ne lui offre le prototype des hautes conceptions auxquelles elle doit s'élever, ni des grandes beautés qu'elle doit atteindre?

Sa majesté a voulu décorer la place *Guillaume* par les statues de quelques-uns de ses plus célèbres généraux, le feld-maréchal de Schwerin, Winterfeld, Zedlitz et Keith. Cette idée honore le roi ; mais ces statues n'immortaliseront pas les artistes qui les ont faites. Celle de Schwerin est du sculpteur Adam; cet *Adam*, comme celui que M. de Voltaire avoit auprès de lui, *n'étoit pas le premier homme du monde*. Celle de Winterfeld, exécutée par un Allemand, n'est qu'une masse informe et sans proportions. Les autres sont de Tassaërt. Ce dernier artiste avoit du goût, un mérite très-distingué; mais obligé de se conformer aux ordres du roi, il a présenté ses personnages sous le costume militaire prussien, et n'a pu déployer dans ces monumens, tout le talent dont il avoit fait preuve en France par une foule d'ouvrages du même genre.

Les écoles publiques sont, pour la plupart, aussi richement dotées, que bien dirigées. Celle de Joachim jouit d'une célébrité méritée, ainsi que le collége français, à la tête duquel est depuis long-temps M. le pasteur Erman, homme de lettres très-instruit, très-laborieux, et du zèle le plus actif pour l'établissement qui lui est confié.

Ces différentes écoles donnent, tous les ans, à la Prusse, une foule de bons sujets; et c'est aux soins paternels du roi, qu'elles doivent sur-tout leur succès. Il écrivoit à M. d'Alembert, en 1772 : « Le soin de l'édu-
» cation est un objet important, que les sou-
» verains ne devroient pas négliger, et que
» j'étends jusques aux campagnes : ce sont
» les hochets de ma vieillesse. Plus on avance
» en âge, et plus on s'aperçoit du tort, que
» font aux sociétés les éducations négligées
» de la jeunesse. Je m'y prends de toutes les
» façons possibles pour corriger cet abus. Je
» réforme les colléges ordinaires, les univer-
» sités, et même les écoles de village. Mais
» il faut trente années pour en voir les fruits.
» Je n'en jouirai pas; mais je m'en consolerai,
» en procurant à ma patrie cet avantage, dont
» elle a manqué. »

Mais, parmi les établissemens d'éducation et d'enseignement, qu'on doit au roi ou à ses augustes prédécesseurs, c'est celui de l'*académie militaire des gentilshommes*, qui mérite sur-tout d'être distingué. Il est composé de quinze élèves, des premières familles de la Prusse, et dont les pères ont rendu des services importans à l'État. Rien de tout ce

qui peut étendre leur instruction et former leurs mœurs, n'a été oublié. Ils ont pour chef un lieutenant-général, et pour professeurs et pour gouverneurs des hommes du plus grand mérite.

Aussi, depuis l'année 1765, où sa majesté conçut et créa elle-même cet admirable établissement, combien d'excellens sujets n'en sont-ils pas sortis? C'est de cette jeune troupe d'élite, qu'ont été déjà tirés plusieurs de nos ministres dans les cours étrangères, et une multitude d'officiers, qui n'honorent pas moins l'armée par leurs connoissances et par leur bonne conduite. Dans tous les emplois qui leur sont conférés, en sortant de l'académie, ils servent de modèles, en quelque sorte, à tous ceux qui courent la même carrière.

La maison *des cadets* est composée de deux cent cinquante-six jeunes gens. Elle a été longtemps dépourvue de moyens de prospérité; mais sa majesté s'étant fait rendre compte des causes qui pouvoient nuire à ses progrès, et ayant reconnu que l'insuffisance seule des fonds qui lui étoient affectés, les avoit produites, s'est empressée d'augmenter considérablement ses revenus; et l'on doit espérer,

que cette institution, si utile à l'armée, deviendra de plus en plus florissante.

Elle est soumise à la direction et à la surveillance immédiate du même lieutenant-général, qui est chef de l'*académie militaire des gentilshommes;* mais à quelque distance qu'elle soit, sous bien des rapports, de cette dernière, elle n'en est pas moins du nombre de celles qui répandent les lumières dans l'armée prussienne et dans les différentes classes de la société.

Le roi, qui sait mieux que personne à quel degré de perfection ont été portées, en France, les connoissances relatives à l'artillerie, au génie et à l'hydraulique, a appelé plusieurs savans de cette nation, pour donner des instructions aux jeunes militaires de la garnison de Berlin; et quoique le choix qu'il en a fait, n'ait pas toujours rempli toute son attente, il n'a pas été néanmoins sans quelque utilité.

D'ailleurs, la Prusse peut se glorifier d'avoir aujourd'hui, en ces divers genres, plusieurs hommes d'un très-grand savoir; et le plus célèbre d'entr'eux est M. de Tempeloff, dont les ouvrages sont connus et admirés de toute l'Europe. De pareils génies sont destinés à

faire éclore autour d'eux, par leur influence, une foule de bons esprits.

Mais quelle idée ne se fait-on pas des progrès de cette capitale dans les hautes sciences, quand on la voit, depuis le glorieux règne de sa majesté principalement, offrir aux suffrages de tous les savans étrangers, cette succession non interrompue, de tant d'hommes rares et précieux, qui en étendent tous les jours les limites : Maupertuis, Euler, La Grange et Lambert, en mathématiques; Pott, Margraff, Klaprott et Achard, en chimie; Werber et Guerart, en minéralogie; Gleydich et Pallas, en botanique; Meckel et Walter, en anatomie? Je ne finirois pas, si j'entreprenois une liste exacte et complète de tous les savans, qui se sont fait un grand nom parmi nous, et à qui Berlin doit une partie de son illustration.

Les connoissances pharmaceutiques, chirurgicales et médicinales, sont très-avancées.

Celles de la législation, du droit public et de l'économie politique, ne peuvent l'être au même degré, dans un pays dont le Gouvernement a toujours été militaire et presque absolu, quoique très-doux et très-modéré dans ses actes.

Les arts et métiers s'y perfectionnent de plus en plus ; et c'est à la sagesse du grand-électeur qu'on doit les progrès étonnans de l'agriculture, de l'industrie et du commerce : « En introduisant dans ses Etats les réfugiés » français, que Louis XIV avoit bannis, ce » prince, dit M. de Ségur, opéra un grand » changement dans son pays : d'autres prin- » cipes d'éducation, un commerce plus étendu, » une industrie plus active, y créèrent des » hommes nouveaux ; et dès-lors il s'y forma » un mélange de mœurs françaises et alle- » mandes, qui subsiste encore, et qui donne » aux habitans de la Prusse, avec l'esprit mi- » litaire et la loyauté des Germains, une ur- » banité, une industrie, une activité, qu'on » ne rencontre pas dans les autres parties de » l'Allemagne. »

Jusqu'à cette époque, si désastreuse pour la France, et si favorable aux peuples qui surent profiter des fautes de son Gouvernement, l'industrie étoit concentrée dans les objets de premier besoin ; les manufactures, en très-petit nombre ; le commerce extérieur, tout-à-fait nul ; l'agriculture, elle-même, étoit encore à naître ; et ce qui le prouve, c'est la requête qui fut alors présentée au grand di-

rectoire par une multitude d'habitans de Berlin, contre les jardiniers français, qu'ils qualifièrent d'*empoisonneurs*, *parce ce qu'ils fumoient leurs terres*. M. le comte de Hertzberg assuroit, qu'on avoit toujours conservé soigneusement cette pièce, comme monument historique de l'ignorance de ce temps-là. Il est peu de pays aujourd'hui, où la bonne culture soit mieux connue, et plus productive, malgré la rigueur du climat et la stérilité du sol, par-tout sablonneux.

La littérature est, jusqu'ici, ce qui jette le moins d'éclat sur la Prusse et sur Berlin même, quoique les hommes à talens n'y soient rien moins que rares ; et cependant les exemples du roi, qui en a embrassé et cultivé les principaux genres avec tant de succès, auroient dû avoir la plus grande influence sur tous les bons esprits.

On compte, parmi eux, quelques poètes, qui ont de l'imagination et de la verve ; mais qui, manquant de goût, dégradent leurs productions, les plus estimables par la profondeur des pensées : les uns, en n'employant jamais qu'une élocution boursouflée et des images gigantesques ; les autres, en surchargeant tous leurs sujets d'une multitude accablante de mi-

nutieux détails ; et presque tous, en dédaignant de s'asservir aux règles de l'art, sans l'observation desquelles les plus forts génies n'enfanteront jamais des chefs-d'œuvre dans aucun genre.

Ils ont, pour la chaire évangélique, quelques orateurs distingués : mais on est encore fondé à leur reprocher les mêmes défauts qu'aux poètes : la bouffissure gâte leur style. Une noble simplicité caractérise rarement leurs discours. Les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon, les Bossuet, ne se sont pas encore montrés chez eux. Les grands mouvemens oratoires sont inconnus à leurs prédicateurs.

L'éloquence est, pour ainsi dire, proscrite du barreau prussien. Les avocats n'y plaident aucune cause, si ce n'est par la présentation ou la lecture des pièces de conviction ; et les magistrats de leurs tribunaux, comme ceux de l'Aréopage à Athènes, ne veulent que des preuves et des raisonnemens. Les mémoires juridiques ne s'impriment jamais : il est défendu aux plaideurs de les publier, sans l'autorisation spéciale du ministre de la justice. Comment, dans cet état des choses et avec de pareilles entraves, l'éloquence prussienne

parviendroit-elle à se déployer, et à atteindre les grands modèles, que lui offrent la France et l'Angleterre, également fécondes en orateurs célèbres ?

L'académie royale des sciences et belles-lettres, elle-même, exclut de ses mémoires tout discours du genre oratoire, et toutes pièces de poésie; et la loi, qu'elle s'est imposée, date de la présidence de M. de Maupertuis, qui, d'après une erreur, commune à la plupart des géomètres, n'estimoit guères, peut-être, que les sciences physiques et mathématiques, et ne sentoit pas assez fortement toute l'utilité, dont est pour une nation la culture des belles-lettres.

Elle propose, tous les ans, divers prix d'émulation. Pourquoi ne met-elle pas, quelquefois, à ses concours, des sujets oratoires et poétiques? Ce seroit l'un des plus sûrs moyens de donner l'éveil aux talens. Les jeunes gens, qui naissent avec d'heureuses dispositions, feroient tous leurs efforts, pour remporter la palme dans une lutte aussi honorable; et, peu à peu, il se formeroit des littérateurs, qui illustreroient un jour leur patrie par ce nouveau genre de gloire.

C'est le manque d'encouragement, qui re-

tarde les Prussiens et tous les Allemands dans l'utile carrière de la littérature ; et ce qui ne s'oppose pas moins aux progrès qu'ils pourroient y faire, c'est que, dans tous les genres d'agrément, et dont le succès dépend du brillant de l'imagination et de la pureté du goût, ils se sont trop tôt persuadés qu'ils avoient atteint à la perfection.

Ils dépriment avec affectation les plus illustres littérateurs des autres nations ; et ils se prodiguent à eux-mêmes les louanges les plus emphatiques. Lessing, qui a fait des fables dans le goût de celles d'Ésope, avance dogmatiquement (1), que le bon La Fontaine n'a pas même su faire entrer, dans les siennes, une seule idée philosophique. Un célèbre professeur (dont je tairai le nom, pour ne pas compromettre son honneur), s'entretenant, un jour avec un académicien français, des tragédies de Corneille et de Racine, lui disoit froidement et du ton de la bonne foi : *Votre nation n'a encore rien fait de supportable en ce genre : il n'y a jusqu'ici que les Anglais et les Allemands, qui aient produits de véritables tragédies.* Eh ! combien de semblables jugemens ne pourrai-je pas ajouter à

(1) *Voyez* la Préface de ses Fables.

ceux-ci, et qui ne sont pas moins étranges?

J'ai observé, avec une véritable satisfaction, que les Allemands ont produit une multitude incalculable de savans de toutes les classes, et des ouvrages précieux sur toutes les matières, dont la connoissance ne demande, pour être acquise, que du temps, du travail et de la constance; mais le desir que j'ai de leur être utile par mes observations, l'intérêt que je prends à leur gloire, la persuasion où je suis qu'ils s'élèveront en tout au niveau des peuples rivaux, quand ils cesseront d'être esclaves de leurs préjugés et des préventions nationales, qui les égarent, ne me permettent pas de leur déguiser des vérités, dont un amour-propre peu réfléchi pourroit s'offenser. Ils entrent à peine dans la carrière des belles-lettres et des beaux-arts; et j'ai pour garant de mes assertions, le jugement que porte le roi lui-même sur celles de leurs productions littéraires, qu'ils regardent comme des chefs-d'œuvre.

CHAPITRE XXXVII.

Voyage que le Prince Henri fait en Suède. Je l'accompagne. Son Altesse Royale fait, à Anclam, une visite à la veuve du Maréchal de Schwerin. Un Colonel Suédois vient la recevoir aux frontières, par ordre de la Cour de Stockholm. Honneurs rendus au Prince à Greisswalde et à Stralsund. Nous nous embarquons pour Stockholm. Nous abordons à Carlscrone. Le Comte de Fersen arrive pour complimenter le Prince. Je me réconcilie avec lui. Réception qu'on fait à Carlscrone à son Altesse Royale. Détails sur cette Ville et son Port. Nous arrivons à Drottningholm, où se trouve la Cour. Le Prince Henri est invité par l'Impératrice de Russie à venir la voir à Saint-Pétersbourg. Son Altesse Royale rendue à Stockholm, fait ses Préparatifs de Voyage. Son départ pour la Russie. Détail sur sa navigation. Son arrivée à Abo, Capitale de la Finlande, et Hellingfors. Sa Réception sur les Frontières de la Russie, et ensuite à Saint-Pétersbourg.

Le prince Henri conçut le dessein d'aller voir la reine de Suède, sa sœur, qu'il aimoit beaucoup. Il m'en parla, et desira même que je me chargeasse d'en faire l'ouverture. J'écrivis, en

en conséquence, au grand maréchal de la Cour de Stockholm, le comte de Biellke, qui me répondit, que son altesse royale devoit être bien convaincue, que sa sœur, le roi, toute la famille royale, et tous les Suédois, seroient aussi flattés que transportés de joie, s'ils avoient le bonheur de la voir et de la posséder pendant quelque temps.

D'après cette lettre, le prince résolut d'entreprendre le voyage qu'il avoit projeté; et il demanda au roi, son frère, de me permettre de l'accompagner. Il prit encore à sa suite deux aides-de-camp, MM. de Kapphens et de Schwerin, deux des cavaliers de sa Cour, MM. de Knyphausen et de Wreeck, un secrétaire et un médecin.

Nous partîmes de Berlin au cœur de l'Eté. Lorsque nous passâmes à Anclam, qui est la dernière ville des Etats du roi et sur les frontières de la Suède, le prince fit une visite à la comtesse de Schwerin, douairière du maréchal, qui avoit été tué à la bataille de Prague.

Tandis que nous prenions un déjeuner, que cette dame nous fit servir, on annonça un colonel suédois, qui venoit recevoir son altesse royale, et la conduire jusqu'à Stockholm.

Nous partîmes pour Greiswalde, où le comte de Lieven, gouverneur de la Poméranie suédoise, reçut le prince et lui donna à dîner.

Au sortir de table, nous allâmes voir la bibliothèque et l'académie; et vers le soir, nous entrâmes dans Stralsund, au bruit du canon. On rendit au prince les mêmes honneurs qu'au roi lui-même; et c'est ainsi que sa majesté avoit ordonné de le recevoir, par-tout où il passeroit.

Le contre-amiral, comte de Wrangel, arriva avec un vaisseau de ligne de soixante-dix canons et deux frégates, pour le transporter en Suède. On avoit envoyé, en même temps, le maréchal de Cour, comte de la Gardie, et deux chambellans.

Nous nous arrêtâmes deux jours à Stralsund, où le prince logea chez le gouverneur; et dès lors ce fut le roi lui-même qui fit tous les frais du voyage, et qui prit des mesures pour nous faire avoir par-tout une très-bonne table.

Nous nous embarquâmes sur le vaisseau-amiral, où l'on avoit préparé et meublé convenablement un appartement pour le prince. Nous y fûmes tous également bien logés. Les voitures et les équipages furent mis sur les

deux frégates. La nuit, on leva les ancres; et nous partîmes par un vent favorable, mais si doux, que nous fûmes deux jours en mer.

L'amiral, pour amuser le prince durant la traversée, fit faire quelques manœuvres aux trois vaisseaux; et le troisième jour, nous abordâmes à Carlscrone.

En entrant dans le port, l'amiral annonça l'arrivée du prince par un coup de canon. Toute la flotte suédoise y répondit par plus de cent décharges consécutives. Nous jetâmes nos ancres; et aussitôt nous vîmes avancer plusieurs chaloupes, pour mettre à terre le prince et toute sa suite.

Le comte de Wrangel me prévint, que le feld-maréchal, comte de Fersen, venoit complimenter le prince sur son arrivée, de la part du roi, et qu'il étoit dans la première chaloupe. Dès qu'il fut monté dans notre vaisseau, j'allai à sa rencontre, pour l'embrasser. Je n'ignorois pas qu'il avoit montré beaucoup d'animosité contre moi, et que la sentence de mort, portée à la diète de 1756, avoit passé par ses mains : mais, par le bon accueil que je lui fis, et auquel il ne s'attendoit peut-être pas, je voulus le convaincre que j'avois tout-à-fait oublié le passé, et que

mon cœur étoit incapable de conserver de l'animosité et de la rancune.

Nous fûmes, depuis, bons amis : il me donna sa confiance; et il ne s'est jamais démenti : c'est une justice que je dois lui rendre, ainsi qu'à beaucoup d'autres, avec qui ce voyage me mit dans le cas de renouveler connoissance et amitié. Je m'empressois de les prévenir en toute occasion; et j'allois au devant de tout ce qui pouvoit leur être agréable.

Je conduisis le comte de Fersen chez le prince, pour le lui présenter. Son altesse royale se trouva dans la salle du vaisseau, avec toute sa suite, pour le recevoir. Le maréchal lui adressa une très-jolie harangue; et le prince lui répondit avec cette aménité et cette délicatesse charmante, qu'on lui connoît.

Nous quittâmes le vaisseau qui nous avoit transportés; et lorsque le prince passa dans la chaloupe, M. l'amiral fittirer cent coups de canon.

Nous entrâmes dans la ville à travers une foule prodigieuse. Les amiraux, les officiers de la marine, la garnison, et une quantité de seigneurs, qui y étoient venus de leurs provinces, pour faire leur cour au prince, se trouvèrent sur son passage.

Le sénateur, comte de Sainclair, le reçut à la porte de la maison qu'on avoit préparée pour le loger; et il lui adressa une courte harangue, de la part de la reine, sa sœur.

Nous séjournâmes deux jours à Carlscrone, et jusqu'à ce qu'on eût retiré les voitures et les équipages qui avoient été disposés dans les vaisseaux, et qu'on les eût remis en état.

Le prince profita de ce temps, pour voir tous les arrangemens de la marine suédoise, et la situation admirable du port. Je ne crois pas qu'il en existe de plus avantageux.

Le bassin, où mouille la flotte, peut contenir deux cents vaisseaux de guerre; et le port est construit de manière, qu'à la faveur d'un pont, auquel tous les vaisseaux sont amarrés, on passe dans celui que l'on veut.

Deux forts, parallèles, défendent l'entrée de ce bassin, qui, à cet égard, ressemble beaucoup au détroit des Dardanelles, mais qui lui est fort supérieur, du côté de la construction et de l'arrangement, si l'on doit en juger d'après les Mémoires du baron de Tott.

La distance de l'un à l'autre fort, fait, à peu près, la portée d'un boulet de canon;

et des deux côtés est une batterie, à fleur d'eau, de cent pièces de vingt-quatre livres de balles, que de bons remparts couvrent par derrière.

La ville de Carlscrone est bâtie sur un rocher; et en détruisant les ponts qui sont établis pour la communication avec la terre-ferme, c'est une place imprenable.

On a pratiqué, dans le roc, des retraites où les vaisseaux peuvent entrer, et d'où ils peuvent sortir par des écluses, quand ils ont besoin d'être radoubés.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est un enclos immense, qu'on a construit sur les bords de la mer, et dans lequel quarante vaisseaux peuvent être montés, et rester à sec, jusqu'à ce qu'on veuille les équiper et s'en servir. Alors, on ouvre les écluses; et l'eau, qui entre par des canaux, élève par degrés les vaisseaux, et les pousse en pleine mer, de l'endroit où ils ont été construits. C'est vraiment un ouvrage digne des anciens Romains. Nous le parcourûmes, ayant les eaux de la mer à plus de trente pieds au dessus de nos têtes.

Le prince expédia un de ses cavaliers, pour aller complimenter de sa part le roi et la reine;

et dès que nos équipages furent en ordre, nous continuâmes notre route. Le comte de Sainclair et le maréchal de Fersen nous accompagnèrent jusqu'à Stockholm.

Le maréchal de Cour eut soin de nous faire trouver par-tout une excellente table, et de nous faire toujours descendre chez quelque bon gentilhomme, plutôt que dans les maisons de poste, où nous n'aurions pu être logés aussi commodément. Quelques-uns même de ceux qui nous reçurent sur notre route, avoient des maisons dont l'arrangement, la richesse et le goût des ameublemens, ne le cédoient en rien à ce qu'on voit ailleurs, et dans les pays où le luxe règne davantage, en raison de la fortune des habitans.

La reine vint à la rencontre du prince, à notre dernière station; et ils y dînèrent ensemble. La cour étoit à Drottningholm, où elle passe ordinairement la belle saison.

Nous y arrivâmes vers le soir. Les princes, les princesses, une foule de grands seigneurs s'y trouvèrent, à la réception de son altesse royale. La reine conduisit son frère dans l'appartement du roi; et, ensuite, on nous y introduisit, pour être présentés à notre tour. Je fus, en mon particulier, très-gracieusement

accueilli du roi, de la reine et de toute la famille royale.

Les fêtes, les spectacles, les promenades, tout fut employé, pour rendre le séjour de Drottningholm agréable au prince, et pour varier ses plaisirs.

Il étoit décidé qu'on passeroit quatre semaines à Drottningholm, et qu'après ce temps, on se rendroit à Stockholm, d'où le prince s'étoit proposé de retourner à Berlin par le Danemarck : mais on fut bientôt obligé de faire d'autres arrangemens.

L'impératrice de Russie, ayant appris que le prince Henri étoit en Suède, avoit écrit au roi de Prusse, que, comme son frère se trouvoit dans son voisinage, elle espéroit de le voir aussi chez elle : et le roi n'avoit pas plus tôt reçu cette lettre d'invitation, qu'il l'avoit expédiée par un courrier à son altesse royale; de sorte qu'il ne fut plus question de retourner par le Danemarck, mais de faire le tour de la Baltique.

L'impératrice avoit encore fait offrir par le comte d'Osterman, son ministre à Stockholm, d'envoyer elle-même des vaisseaux pour transporter le prince à Saint-Pétersbourg : mais la Cour de Suède, et la reine en partic

culier, qui ne voyoit qu'avec chagrin approcher l'époque du départ de son frère, voulurent fournir tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage.

On quitta donc l'agréable séjour de Drottningholm; et l'on rentra dans la capitale, pour faire les préparatifs du prochain départ de son altesse royale.

Comme ce soin rouloit principalement sur moi, j'en conférai avec les officiers de la marine. La saison étoit avancée; et il y avoit à craindre que les vaisseaux ne fussent arrêtés par les glaces, ou que les tempêtes, qui, en automne, sont très-fréquentes sur la Baltique, ne nous jetassent dans quelque île, sans qu'il nous fût possible d'atteindre à la terre ferme. Il fut résolu de passer en Finlande sur des galères, et là, de poursuivre notre route par terre jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Nous nous arrêtâmes encore quatre semaines à Stockholm, où l'on continua de donner au prince des fêtes, des spectacles, des bals, et de lui procurer tous les amusemens qui pouvoient être de son goût, et le distraire de la pensée qu'il alloit bientôt se séparer d'une sœur qui lui étoit si chère.

On fit manœuvrer devant lui le régiment

des Gardes. On eut soin de lui montrer en détail tout ce qu'il y avoit de remarquable dans cette capitale; et le prince royal l'accompagna à Upsal, qui est à dix milles de Stockholm, et dont il desira d'aller voir l'académie.

Vers la fin de septembre, nous partîmes de Stockholm sur deux galères. Le prince royal et le prince Frédéric voulurent y passer, avec leur oncle, la première journée de notre navigation. Le duc de Sudermanie voyageoit alors dans les pays étrangers, et se trouvoit en France.

Le lendemain de notre départ, il s'éleva un violent orage; et, le vent étant contraire, nous fûmes obligés de chercher un port. Nous passâmes deux jours dans une île, que nous quittâmes, dès que le temps nous le permit; et après une navigation de quarante-huit heures, nous abordâmes à Abo, capitale du duché de Finlande.

Cette ville a un évêché et un tribunal de justice, et le gouverneur de la province y réside; mais elle est peu peuplée. On y voit encore les tristes vestiges des ravages et des dévastations, qu'occasionnèrent dans tout le royaume, les guerres opiniâtres et sanglantes entreprises par Charles XII.

La province de Finlande a été, depuis, toujours malheureuse : elle pourroit avoir trois fois autant de population et de denrées qu'elle en a aujourd'hui.

Aussitôt que nos voitures furent en ordre, nous poursuivîmes notre route, pendant laquelle nous fûmes défrayés par la cour de Suède; et nous fîmes cinquante milles, sans nous arrêter : c'est la distance qu'il y a d'Abo à Hellsingfors.

Le feld-maréchal, comte d'Erenswerd, reçut le prince dans cette dernière ville, au bruit des canons. Il le conduisit à la forteresse, qu'il avoit fait construire sur un rocher, pour couvrir le bassin où se retirent les galères suédoises; et voulant rendre à son altesse royale tous les honneurs dus à son rang et à ses éminentes qualités, il déploya une magnificence extraordinaire. Du moment où le prince entra dans la forteresse, deux cents pièces de canon de vingt-quatre et de trente-six livres de balles tirèrent à la fois : leur explosion fut si terrible, que, par-tout ailleurs que sur un rocher, on eût pu craindre un tremblement de terre.

Le cortége suédois nous accompagna jusqu'aux frontières de la Russie : mais, là, nous

trouvâmes un chambellan de l'impératrice, qui étoit envoyé pour recevoir son altesse royale, et lui offrir tout ce dont elle pouvoit avoir besoin pour le reste de son voyage.

Nous passâmes à Friedrickshamm, et de Friedrickshamm à Wibourg; et les gouverneurs de ces villes reçurent également le prince au bruit des canons. Enfin, le quatrième jour de notre départ des frontières de la Russie, nous arrivâmes à Saint-Pétersbourg.

Le lieutenant-général Bibikoff étoit venu à notre dernière station, pour complimenter son altesse royale de la part de sa souveraine, et pour nous conduire au palais qui nous étoit destiné.

Nous y trouvâmes le grand-chancelier, comte de Panin, qui étoit chargé par l'impératrice de témoigner au prince toute la joie qu'elle avoit de son arrivée.

Je fus moi-même envoyé sur-le-champ, pour complimenter sa majesté impériale. Le comte de Panin, que j'avois autrefois connu en Suède, me prit avec lui, et voulut me présenter à l'impératrice, qui, dans ce moment, étoit au spectacle français, où l'on jouoit *le Tambour Nocturne*.

Je suis introduit dans sa loge; et tandis que je lui adresse ma petite harangue, on bat la caisse sur le théâtre. Je crois que le feu a pris dans la salle; et je m'interromps. L'impératrice, et tous ceux qui sont auprès d'elle, éclatent de rire; j'en fais de même, en voyant ma méprise; et je laisse ma harangue, que j'avois à peine commencée.

Le comte de Panin me conduisit, ensuite, chez le grand-duc, qui étoit dans son appartement; et après l'avoir complimenté, de la part du prince, je revins à notre palais, où l'on nous servit un souper des plus splendides.

Le lendemaiu vers midi, le prince Henri se rendit à la Cour, suivi de plusieurs voitures à six chevaux, et d'une multitude de pages, d'écuyers, et d'autres personnes à cheval. Les Gardes lui firent les mêmes honneurs qu'à l'impératrice. Mais, après cette première audience, et un très-grand diner que cette illustre souveraine lui donna ce jour-là à la Cour, il ne fut plus question entr'eux, ni d'étiquette, ni de cérémonie.

Le prince dinoit et soupoit avec l'impératrice, quand il vouloit; et, dans son palais, que nous y fussions ou non, la table étoit tou-

jours, le matin et le soir, également bien servie. Sa majesté impériale avoit tout arrangé de manière, que le prince pouvoit s'amuser à son gré, et sans aucune sorte de gêne.

CHAPITRE XXXVIII.

Magnificence de la Cour de Russie; et Description de la Fête donnée au Prince Henri à Czarkozelo. Comment on est reçu dans l'appartement que l'Impératrice appelle son *Hermitage*. L'Impératrice s'entretient avec moi de la Mort de Pierre III. Combien elle m'en paroît affectée. Si sa conduite dans cette Révolution a été telle, qu'on doive la plaindre et non la blâmer. Quel s'est montré le Prince pendant la courte durée de son Règne; et quels Projets il avoit conçus dans les derniers temps de sa Vie. Auteurs principaux de cette Révolution.

L'IMPÉRATRICE donna au prince, des spectacles et des fêtes dans tous les genres.

La magnificence de cette Cour est infiniment au-dessus de l'idée qu'on s'en fait communément. On en jugera par la fête qui fut donnée alors à son altesse royale, dans le château de plaisance de Czarkozelo, qui est

à quatre milles d'Allemagne de Saint-Pétersbourg.

Après avoir diné à la Cour, l'impératrice se mit dans un immense traîneau, qui étoit attelé de seize chevaux : couvert et entouré de glaces, il reproduisoit, pour ainsi dire, à l'infini, l'image de tous les objets. Le prince, le grand-duc, plusieurs dames et seigneurs de la Cour, étoient, dans ce petit palais portatif, rangés autour de sa majesté impériale, au nombre de seize personnes; et j'eus l'honneur d'en être.

Ce fut notre traîneau qui ouvrit la marche, dès que le jour disparut; et comme on avoit invité à cette fête tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction à la Cour et à la ville, plus de deux mille traîneaux ordinaires suivirent le nôtre, à la file les uns des autres. Tout le monde étoit masqué en *domino*.

A la distance d'environ mille pas de Saint-Pétersbourg, nous trouvâmes un arc de triomphe, très-grand et prodigieusement éclairé, sous lequel nous passâmes.

On avoit fixé une nouvelle station, après chaque autre mille; et à mesure qu'on s'en approchoit, on apercevoit, d'un côté, une pyramide très-éclairée, et, de l'autre, une guin-

guette, dans laquelle dansoient des paysans et des paysannes.

C'étoit, dans chaque guinguette, une nation différente; que son costume particulier, ses danses et sa musique, faisoient aisément reconnoître.

On voyoit, à la tête de chaque troupe, deux nouveaux mariés, comme dans les nôces des paysans.

Enfin, à quelque distance du château de Czarkozelo, étoit une montagne assez haute, représentant le Vésuve, et du haut de laquelle s'élevoit un feu d'artifice : on l'avoit préparé de manière, qu'il continua sans interruption, jusqu'à ce que tous les traîneaux eurent défilé.

Nous entrâmes dans le château, où l'éclat des bougies nous éblouit. On dansa, pendant deux heures, dans deux vastes salles, des menuets, des polonaises et des anglaises; et à la fin du bal, on tira, à côté du château, cent coups de canon.

Alors, on éteignit toutes les bougies, ce qui fut fait en moins d'une minute; et on nous invita à nous placer dans les croisées, d'où nous vîmes tirer un feu d'artifice des plus magnifiques : il dura à peu près une heure, et

et finit par une nouvelle décharge de cent coups de canon.

Les bougies furent rallumées; et l'on dansa encore jusqu'à minuit, où l'on se mit à table. Le souper répondit à la magnificence du reste de la fête : le nombre des couverts fut de plus de cinq cents. Ensuite, on recommença à danser jusqu'à quatre heures du matin.

L'impératrice se retira dans son appartement. Le grand-duc, le prince Henri et sa suite, plusieurs dames et seigneurs de la Cour, à qui l'on avoit préparé des chambres dans le château, disparurent en même temps; et tous ceux qui ne purent être logés, repartirent pour Saint-Pétersbourg.

On se reposa le lendemain; et le jour d'après, nous retournâmes à la ville, où de nouveaux plaisirs nous attendoient encore.

Le prince dinoit presque tous les jours à la Cour : mais il soupoit ordinairement avec l'impératrice, dans l'appartement que cette illustre souveraine appelle *son Hermitage*.

Il embrasse toute une aile du château impérial, et consiste en une galerie de tableaux, en deux grandes salles où l'on joue, et en une autre, où l'on mange à deux tables

de confidence ; et à côté de ces différentes pièces, est un jardin d'hiver, couvert et très-éclairé.

On se promène, dans ce jardin, entre les arbres et une prodigieuse quantité de pots de fleurs. On y voit, on y entend chanter des oiseaux de toutes les sortes, et principalement des canaris. On chauffe par des fourneaux souterrains; et malgré toute la rigueur du climat, on y jouit toujours de la plus douce température. Aussi, y a-t-il des ananas, des oranges, des citrons, des fleurs de toutes les espèces.

Cet appartement, déjà si agréable par lui-même, l'est encore plus par la liberté qui y règne. On y est sans gêne : l'impératrice en a banni toute étiquette. On se promène, on joue, on cause, on chante : chacun fait ce qui est le plus de son goût.

L'impératrice ne soupe pas : mais pendant le souper, elle s'entretient ordinairement avec ceux qui se mettent à table.

J'avois souvent l'honneur de m'entretenir avec l'impératrice ; et c'est dans une de ces conversations familières, qu'un soir elle me conta l'histoire de la dernière révolution.

Ses discours, ses yeux, son visage, son

attitude, tout alors peignoit la vive émotion que cette grande princesse éprouvoit au fond de son cœur. Je voyois la candeur, la bonne foi, la vérité, la simplicité dans tout son récit.

Ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de l'approcher et d'approfondir ses véritables sentimens, lui rendent la justice qu'elle mérite : mais le public, dont les apparences seules déterminent les opinions ; mais les méchans, qui ne croient point à la vertu et qui ne voient par-tout que des crimes et des atrocités ; mais les nations étrangères, à qui les ressorts secrets et les vraies causes des événemens ne sont souvent connus que fort tard, et, quelquefois même, après bien des siècles, l'ont jugée avec une rigueur excessive. La postérité, plus équitable et plus impartiale se bornera sans doute à la plaindre.

Pierre III n'étoit point un de ces princes, dont le génie puisse suffire à l'administration d'un aussi vaste Empire que celui de la Russie.

Dans les commencemens de son règne (et j'ai été moi-même témoin de sa conduite), il ne fit rien que de très-sage ; rien, qui n'annonçât un souverain qui aime ses peuples et qui s'occupe de leur bonheur ; rien qui ne

lui attirât l'amour de ses sujets et l'estime des autres nations. S'il se trompoit, il souffroit que les personnes qu'il honoroit de sa confiance, l'en fissent apercevoir; et bien loin de faire consister sa gloire à se montrer toujours infaillible, il revenoit de ses erreurs de très-bonne foi. Il étoit capable de s'attacher très-fortement; et dans ceux même qu'il n'aimoit pas, il reconnoissoit hautement et avec franchise les bonnes qualités et les services qui les rendoient recommandables à ses yeux et à ceux du public. Aussi fut-on très-content de lui dans les premiers temps; et la comparaison qu'on faisoit de sa conduite avec celle d'Élisabeth, à laquelle il avoit succédé, étoit entièrement à son avantage. On s'estimoit heureux de l'avoir pour souverain; et l'on s'attendoit à toutes sortes de prospérités sous son règne.

Mais il ne tarda pas à se démentir. Il avoit pour maîtresse la comtesse de Woronzow; et insensiblement il se livra à tous ses caprices, sans garder aucunes mesures. Il s'adonna à la boisson. Tous les jours se passoient dans les fêtes et les plaisirs : il ne vivoit que dans le petit cercle de ses favoris, de l'un et de l'autre sexe, qui partageoient ses inclinations et ses goûts.

L'impératrice ne pouvoit que concevoir de la jalousie; et il étoit bien difficile qu'elle renfermât tout-à-fait au dedans d'elle-même son indignation et son juste ressentiment. Les esprits s'aigrirent de plus en plus. L'empereur étoit devenu intraitable au sujet de sa maîtresse; et pour satisfaire plus librement ses passions, il forma la résolution de se défaire tout à la fois de l'impératrice et du grand-duc son fils, au sujet duquel il se permettoit des propos, qui n'étoient rien moins que décens et dignes d'un souverain.

On sut que son dessein étoit de les reléguer au fond de la Sibérie, de les y faire enfermer, et ensuite, d'épouser sa maîtresse. Le comte de Panin, gouverneur du grand-duc, que l'empereur traitoit assez mal depuis quelque temps, et sa nièce, la princesse d'Aschkow (1), quoique sœur de la favorite,

(1) Quelque temps après cette fameuse révolution, la princesse d'Aschkow crut s'apercevoir que l'impératrice n'avoit plus pour elle les mêmes attentions; elle prit donc le parti de s'éloigner de Saint-Pétersbourg et de la Cour, pour attendre que sa majesté impériale lui rendît ses bonnes grâces. Elle vint passer quelques mois en France. Personne n'ignoroit à Paris, qu'elle avoit été à la tête des conjurés contre Pierre III; et

furent les premiers qui conçurent l'idée et formèrent le plan d'une révolution.

Bientôt une foule de mécontens, ou plutôt de personnes qui étoient attachées à l'impératrice, se joignirent à eux.

Les deux Orlow, qui ne manquoient, ni de hardiesse, ni de courage, se servant, en cette occasion, de tout l'ascendant qu'ils avoient sur l'esprit de l'impératrice, l'entraînèrent, pour ainsi dire, malgré elle, et la forcèrent de consentir à ce qu'on pourvût à sa sûreté et à celle de son fils.

L'empereur, enfermé avec son sérail à Oranienbaum, fit une espèce de capitulation :

dès qu'on sut qu'elle y étoit arrivée, tout le monde desira, sinon de la connoître, au moins de la voir ; de sorte qu'elle ne put se montrer à aucune promenade publique, sans être suivie d'une foule de curieux. On m'a raconté, qu'étant un jour dans le jardin des Tuileries, et s'étant assise dans une allée pour voir passer devant elle les promeneurs, elle remarqua qu'un chevalier de Saint-Louis ne se lassoit pas de la lorgner avec affectation. Furieuse, elle l'apostrophe : *Pourquoi, Monsieur*, lui dit-elle du ton de l'emportement, *me considérez-vous tant ? Vous vous trompez, Madame*, lui répondit avec douceur et tranquillité le vieux militaire, *je ne vous considère pas, je vous regarde.*

il renonça au trône, et s'engagea à se retirer dans le duché de Holstein, son pays héréditaire.

Mais ceux qui avoient conduit cette affaire, réfléchirent ensuite sur leurs intérêts personnels : ils craignirent que, s'ils laissoient partir tranquillement ce prince, il ne revînt un jour, soutenu par quelque grande puissance, se remettre en possession du trône qu'on lui auroit fait quitter; et qu'alors il ne les fît périr eux-mêmes ignominieusement sur un échafaud.

Ils résolurent donc de s'en défaire; et sa mort fut annoncée comme l'effet d'une colique hémorroïdale ou d'un coup d'apoplexie.

Je tiens ces particularités de l'impératrice, et de ceux qui ont été les acteurs ou les témoins oculaires de la malheureuse catastrophe de ce prince.

CHAPITRE XXXIX.

Règne de Catherine II. Sa Conduite envers le Prince Henri. Voyage de son Altesse Royale à Moskow. Comment est résolu le premier Partage de la Pologne. Le Prince va voir Cronstadt. Nous partons de Saint-Pétersbourg ; et nous nous arrêtons un jour à Mittaw, où le Prince est reçu avec magnificence par le Duc de Courlande.

CATHERINE II occupe le trône de Russie, depuis la mort de Pierre III, son mari; et jamais cet Empire immense n'a été gouverné par une princesse plus digne de l'admiration de l'Europe et de l'amour de tous ses sujets.

Que n'a-t-elle pas fait ? et par combien d'actions éclatantes et d'établissemens utiles n'a-t-elle pas consacré la gloire de son règne ? Si le Russe de nos jours ne ressemble plus en rien au Russe des siècles passés, c'est à Pierre I, c'est à Catherine II sur-tout, qu'il faut rapporter ce changement prodigieux et inconcevable.

Cette auguste princesse ne négligea rien de tout ce qui pouvoit rendre agréable au

prince Henri son séjour à Saint-Pétersbourg. Elle lui donnoit, chaque jour, quelque nouvelle fête, ou lui procuroit quelque nouvel amusement.

Elle célébra, le 18 janvier, son jour de naissance; et, à cette occasion, elle lui envoya un très-gros diamant, dont les connoisseurs portèrent l'évaluation à quarante mille écus. Le portrait de sa majesté impériale étoit enfermé dans la bague.

Elle lui fit beaucoup d'autres riches présens; tel que l'ordre de Saint-André, dont la plaque étoit toute couverte de très-beaux brillans; la collection complète des médailles de Russie, en or; de superbes pelisses de martre-zibeline et de renards noirs, et divers autres effets de grand prix.

Sa générosité s'étendit à tous ceux, qui avoient accompagné le prince dans son voyage, ou qui étoient à son service. Je reçus une zibeline et une tabatière d'or, garnie de diamans. Les aides-de-camp et les cavaliers de son altesse royale reçurent aussi de magnifiques boîtes, de même que son secrétaire et son médecin. Enfin, ses domestiques eurent mille ducats, qu'on partagea entr'eux.

Avant que de quitter la Russie, le prince

desira de voir la ville de Moskow; qui est éloignée de Saint-Pétersbourg de cent milles d'Allemagne. L'impératrice ordonna, sur-le-champ, tout ce qui pouvoit lui procurer de l'agrément dans ce voyage; et les arrangemens furent si bien pris, qu'en moins de quatre jours, son altesse royale arriva à Moskow.

Elle y séjourna quinze jours, pendant lesquels on ne cessa de lui donner les fêtes les plus brillantes : elle y vit tout ce qui étoit digne de sa curiosité et de son attention: et elle s'en retourna avec la même vîtesse, qu'en y venant.

Je ne fus point de ce voyage, à mon grand regret : une maladie me retint à Saint-Pétersbourg. Je fus obligé de garder la chambre pendant quelques jours; mais, dès que je fus rétabli, l'impératrice me fit inviter à venir à la Cour; et je continuai d'y passer mon temps de la manière la plus agréable.

Le prince, à son retour, fut reçu de sa majesté impériale avec les mêmes témoignages d'estime et d'attachement; et les fêtes recommencèrent.

Les affaires politiques eurent aussi leur

tour; et c'est alors, que fut concerté et arrangé ce fameux partage de la Pologne (1),

(1) M. de Ségur dit, que *le partage de la Pologne, attribué à la politique de Frédéric, fut absolument l'ouvrage de Catherine II, qui fit la première ouverture de ce projet au prince Henri.* Cet éloquent et savant publiciste est, pour l'ordinaire, d'une très-grande exactitude dans le récit des faits qu'il rapporte; mais ici, j'ai la certitude qu'on l'a induit en erreur; et voici de quelle manière fut conçu et arrêté ce fameux partage. Le prince étant un soir chez l'impératrice, on apporta à sa majesté impériale les dépêches de son ministre à Varsovie; et elle se hâta de les lire. Ce ministre l'informoit, que l'empereur d'Autriche, Joseph II, venoit de s'emparer de trois comtés de la Gallicie, sous les prétextes les moins plausibles; et que, d'après les ordres donnés aux officiers qu'il avoit chargés de cette expédition, on pouvoit juger que son intention, bien décidée, étoit de garder ce qu'il avoit pris. Cette annonce lui donnant de l'humeur, elle se retourne brusquement vers le prince Henri : *Tenez*, lui dit-elle, *lisez ces lettres; et voyez ce qu'on fait en Pologne.* Le prince prend les lettres, se retire à l'écart, et lit. La lecture finie, il se rapproche de l'impératrice, avec cet air riant qu'inspire une conception heureuse, et dont on s'applaudit. *Madame*, lui dit-il, *la nouvelle est très-bonne, très-réjouissante! l'empereur vient de prendre : laissons-le faire; suivons son exemple, et prenons aussi; c'est le moyen d'être tous d'accord. . . . . . Vous avez raison*, lui répond l'impératrice, *l'expédient est*

qu'on a vu, depuis, s'exécuter avec un succès étonnant (1), et sans qu'aucune

merveilleux ! Eh bien, que votre altesse royale fasse un plan de partage égal entre nous ; et je suis prête à y souscrire. Le prince sort aussitôt de chez l'impératrice, se retire chez lui, se fait apporter les cartes géographiques de la Pologne, trace sur ces cartes la portion du territoire polonais, qui peut être à la convenance des co-partageans, s'empresse de communiquer à l'impératrice le plan de partage. Sa majesté impériale l'approuve. Un courrier est expédié, sans délai, au roi de Prusse, par le prince son frère, et la réponse de sa majesté étant, comme on n'en doute pas, qu'*elle sanctionne de tout son cœur ce partage,* l'affaire est conclue.

(1) Ce partage me rappelle une anecdote tout-à-fait plaisante et qui mérite d'être connue. L'évêché de Warmies ayant fait partie du lot de la Prusse, le prince-évêque, M. de Krasinski, s'empressa de se rendre à Berlin et de venir faire sa cour au roi. Sa majesté l'invita à diner ; et vers la fin du repas, elle lui demanda froidement, *quels étoient ses revenus comme évêque*, et de manière à ne faire soupçonner aucune espèce d'intérêt à cette demande. Ces revenus étoient, au moins, de cent mille rixdalers. M. de Krasinski craignit de les avouer en totalité : il en retrancha la moitié, et les réduisit à cinquante mille. *Une pareille perception*, lui dit sa majesté, *doit vous avoir occasionné bien de la sollicitude. Les gens d'église aiment la tranquillité, le repos, les jouissances faciles. J'ai songé à vous mettre plus à votre aise. Ma chambre des domaines de Konigs-*

puissance ait pu y opposer le moindre obstacle (1).

berg vous fera payer, annuellement, à Warmies même, vingt-cinq mille rixdalers; et elle aura soin, à l'avenir, des domaines de votre évêché. Je viens d'expédier mes ordres en conséquence. Alors, prenant le ton de la plaisanterie, il prétendit lui démontrer, qu'il n'avoit pu faire avec lui un marché plus avantageux. On conçoit aisément tout l'embarras du prince-évêque: il feignit de s'amuser, avec le roi, de cette suppression si sagement conçue et si lestement ordonnée. Il voyoit bien, que s'il avoit avoué les cent mille rixdalers dont il jouissoit, sa majesté lui en auroit laissé encore cinquante mille: mais la faute étoit faite; *nescit vox missa reverti:* il fallut se résigner. Quelque temps après, s'entretenant avec lui de religion, et se jouant, à son ordinaire, et selon ses principes anti-chrétiens, de la crédulité de l'espèce humaine, au sujet de l'enfer et du diable; *je m'attends à partir avant vous de ce monde*, lui dit le roi; *mais si par hasard vous y arriviez le premier, vous voudrez bien, je l'espère, engager S. Pierre, dont vous êtes l'ami, à m'ouvrir les portes du paradis, et venir au-devant de moi, pour m'y introduire. Sire,* lui répond avec vivacité le prélat, *vous m'avez si bien rogné mon manteau, qu'il me seroit impossible, à présent, d'y faire entrer de la contrebande.*

(1) Après le partage de la Pologne, M. Delattre, directeur de la société maritime, fut envoyé à Dantzick, pour y faire quelques recherches relatives à l'administration qu'on lui avoit confiée. Pendant son sé-

Que doit-on en penser? Je ne puis ni ne veux discuter cette question politique. Je dis

jour dans cette ville, cet administrateur, qui n'avoit pas moins d'esprit que d'activité, alla visiter l'abbaye d'Oliva, qui avoit été comprise dans le lot de sa majesté prussienne; et il trouva, en fouillant dans les archives de cette riche abbaye, un acte authentique qui prouvoit que le port de Dantzick avoit été construit sur un terrain qui faisoit partie de ses domaines. Enchanté de la découverte, il s'empressa d'en informer le roi, et d'aller, dès son retour à Berlin, présenter à sa majesté une pièce de cette importance. Dès lors, le roi forma le projet de réduire les Dantzikois à la nécessité de passer sous sa domination. Il imposa un droit de péage, de douze pour cent, sur tout ce qui entroit dans Dantzick ou qui en sortoit. Il établit une compagnie de commerce à Elbing, qui est à l'opposite et vis-à-vis de Dantzick; et, pour la faire prospérer au détriment de sa rivale, il la favorisa de tout son pouvoir. Les Dantzikois crièrent, firent des représentations, implorèrent l'appui de toutes les puissances qui étoient intéressées à leur conservation. Toutes leurs démarches n'amenèrent aucun changement dans leur sort: ils ne s'en opiniâtrèrent pas moins à maintenir leur indépendance. Le roi se lassa de leur résistance, et fit partir un corps d'armée commandé par le général Lentulus; soit que son dessein fût d'attaquer cette ville, soit qu'il ne voulût que la contraindre, par la peur, à se soumettre à son obéissance. C'est alors sur-

seulement, que tout Etat, où règnent les divisions, les guerres intestines, ne peut manquer de tomber, tôt ou tard, dans l'anéantissement, ou de devenir la proie de ses voisins; et, pour le bonheur de la nation polonaise, je me contente de faire des vœux, pour qu'elle parvienne, un jour, à réformer son ancienne constitution.

Comment prospéreroit un pays, où le souverain, avec les intentions les plus droites et les plus pures, est dépourvu de tous moyens pour faire le bien de ses sujets? où la puis-

tout, que le comte de Golowkin, ministre de Russie à Dantzick, annonça, avec une nouvelle énergie, tous les dangers qui s'apprêtoient à fondre sur cette place; et que Catherine II qui, jusque-là, s'étoit contentée de demander au roi de Prusse, qu'il n'écrasât point, à force de vexations, le commerce jadis si florissant des malheureux Dantzickois, se détermina à faire à la Cour de Berlin les plus fortes menaces. Le roi rappela ses troupes : mais il n'adoucit point son système de péage; et ce système a été maintenu ensuite par son successeur, à qui ce peuple commerçant fit enfin le sacrifice de son indépendance. J'ignore pourquoi M. de Ségur, dans son *Tableau Politique de l'Europe*, n'a fait aucune mention de cet événement qui, plus que tout autre, contribuera à placer, un jour, la Prusse au rang des puissances maritimes de notre continent.

sance monarchique et la puissance républicaine se tempèrent bien moins, qu'elles ne se brisent et ne se traversent sans cesse ? où tout est grand seigneur ou serf; où, enfin, les divisions intestines sont éternelles et toujours renaissantes ?

Le prince voulut encore voir, avant son départ, la fameuse île de Cronstadt, qui est à quatre milles d'Allemagne de Saint-Pétersbourg.

C'est là, que Pierre I établit la marine russe. Le port peut contenir cinquante vaisseaux de ligne; mais celui de Suède lui est fort supérieur. Les galères sont placées dans un autre endroit. Toute prévention nationale à part, je trouvai, que les Russes étoient encore bien loin, pour se mettre de niveau avec nous dans tout ce qui concerne la marine.

Nous partîmes enfin de Saint-Pétersbourg vers la fin du mois de février. L'hiver étoit très-rigoureux; mais nous avions d'excellens traîneaux. Les voitures furent mises sur des patins; et tous ceux qui avoient servi le prince pendant son séjour en Russie, le suivirent jusqu'aux frontières de la Courlande, où le duc reçut son altesse royale avec la plus grande magnificence.

Nous

Nous vîmes à Mittaw le fameux duc de Biron, père du duc régnant, qui avoit fait tant de bruit sous le règne de l'impératrice Anne. Il avoit été détenu en Sibérie, jusqu'à l'avénement de Pierre III au trône : cet empereur le fit revenir avec tous ceux qui avoient été les victimes des révolutions passées. Il étoit alors âgé de plus de quatre-vingts ans : et cependant il conservoit un air de fraîcheur et une présence d'esprit, bien rares à cet âge. Il venoit de résigner le duché à son fils, du consentement de l'impératrice de Russie et du roi de Pologne. Il vivoit dans une retraite tranquille, avec sa femme, qui avoit partagé avec lui sa faveur et ses longues disgrâces.

Le prince Henri ne s'arrêta qu'un jour à Mittaw; et nous poursuivîmes notre route par Memel et Konisberg, toujours en traîneaux, jusqu'à dix lieues de Berlin, où nous remîmes les voitures sur leurs roues.

CHAPITRE XL.

De retour à Berlin, le Prince Henri se rend à Potzdam auprès du Roi; et je reprends mes occupations ordinaires. Lettre et Présent que je reçois de son Altesse Royale, dès son arrivée à Reinsberg. Description de cette Maison de Plaisance. Comment on est toujours sûr d'y être accueilli par le Prince. Mort du Roi de Suède. Le Prince Royal vient à Berlin en retournant de France. Réception qu'on lui fait. Peu de temps après son départ la Reine de Suède, sa Mère, vient également passer quelques mois dans le sein de sa Famille. La Princesse Royale de Suède est nommée par le Roi de Prusse, Abbesse de Guedlimbourg, en survivance de la Princesse Amélie, Sœur de Sa Majesté.

Dès que nous fûmes de retour, le prince Henri se rendit à Potzdam chez le roi, et y resta deux jours. J'y fus aussi appelé; et comme les manœuvres du printemps approchoient, sa majesté me retint auprès d'elle.

Je recommençai le même train de vie, qu'avant le voyage de Russie, en partageant mon temps, entre mes occupations favorites à ma campagne, et les sociétés de Berlin et de Potzdam.

Le prince se retira, comme à son ordinaire, à son château de Reinsberg; et ce ne fut pas sans le plus vif regret, que je me séparai de lui. Je n'oublierai jamais les agrémens dont j'ai joui, pendant ce voyage, auprès de son altesse royale, ni les témoignages de confiance et de bonté dont elle m'a constamment honoré, ni les doux momens que m'a fait passer sa conversation toujours instructive.

Quinze jours après son départ, elle m'envoya par la poste un paquet, et m'écrivit, de sa propre main, une lettre charmante et conçue dans les termes les plus gracieux. Le paquet renfermoit une superbe tabatière d'or, garnie de diamans; et ce qui fut infiniment plus précieux à mes yeux, cette tabatière étoit enrichie du portrait de ce grand prince. Il me disoit dans sa lettre :

« Vous m'avez fait le plaisir de vous charger
» en Suède et en Russie, de distribuer les
» divers présens que j'avois à y faire : il est
» juste que je vous fasse aussi le mien, et
» je vous l'envoie. Je desire que ce foible gage
» de mes sentimens pour vous, vous fasse
» autant de plaisir que j'en ai moi-même à
» vous l'offrir. »

Il m'invitait, en même temps, à l'aller voir à Reinsberg, toutes les fois que mes occupations me le permettroient; et c'est ce que j'ai toujours fait, depuis, avec un égal empressement, rien ne m'étant plus agréable que de trouver des occasions de lui faire ma cour. . . . .

Reinsberg est l'un des plus délicieux séjours que je connoisse. Le château n'est pas grand; mais il est admirablement situé. Il seroit difficile de trouver ailleurs des points de vue plus enchanteurs. D'un côté, est un lac d'une vaste étendue; et, vis-à-vis, des jardins à l'anglaise, que l'art et la nature ont également embellis. Il y règne la plus grande variété et un goût exquis dans la distribution des allées, des berceaux de verdure, des grottes, des pavillons. . . . .

Le parc, ou le bois dans lequel on entre au sortir des jardins, n'est pas moins remarquable, soit par le choix et la beauté des arbres, soit par la longueur et la direction des allées, soit par la quantité de maisons rustiques qu'on y trouve de distance en distance. . . . .

Mais ce qu'on préfère à tous les divers agrémens de ce charmant séjour, c'est l'ac-

cueil qu'on est toujours sûr d'y recevoir de la part de son altesse royale. On ne connoît à Reinsberg, ni gêne, ni étiquette. Le prince veille lui-même, à ce que les personnes qui sont chez lui, aient tout ce qui peut servir à leur commodité et à leur plaisir : il mêle toujours dans ses procédés et ses attentions, tant de délicatesse, que tout paroît naître de la nature du lieu qu'on habite, et non de la réflexion du grand prince qui vous reçoit.

Sa conversation est si intéressante, qu'on ne se lasse pas de l'entendre : elle roule le plus souvent sur les divers objets de la politique et de l'administration des Etats, les intérêts des différentes puissances de l'Europe entr'elles, le caractère des grands hommes des siècles passés, ou des hommes qui sont aujourd'hui à la tête des affaires; les causes et les événemens les plus importans des guerres dernières; les mœurs, les usages, la législation, le commerce, l'industrie, les forces, les richesses des principales nations; enfin, les arts, les sciences, la littérature ancienne et moderne. On voit, que non-seulement ce prince a beaucoup lu, beaucoup observé, beaucoup médité; mais qu'il est difficile de

juger de tout avec plus de sagesse et d'impartialité ; il a l'élocution très-facile ; l'expression propre ne lui manque jamais ; et rien ne prouve mieux la clarté, la netteté de toutes ses idées.

Ce fut dans ce temps, que mourut le roi de Suède (1), et que le prince-royal, son fils et son successeur, qui avoit fait un voyage en France (2), avec le prince Frédéric, son

(1) M. Shéridan a fait de Frédéric-Adolphe le plus grand éloge ; et jamais peut-être on n'a loué un monarque avec plus de vérité. Ce prince fut en effet tel qu'il nous le dépeint, d'une humeur douce et pacifique ; porté, par ses dispositions naturelles, à la tranquillité et au repos ; fait pour goûter le bonheur domestique, doué de toutes les vertus de la vie privée, et ne connoissant d'autre avantage, dans l'autorité souveraine, dont il étoit revêtu, que celui d'assurer, selon ses moyens, la prospérité de son peuple, comme celle de sa famille. Ses sentimens paternels ne se démentirent jamais durant tout son règne ; et sa mort ne fut pas moins pleurée par ses sujets que par ses enfans.

(2) Il paroît que le voyage, que le prince-royal de Suède fit alors en France, ne fut pas de simple curiosité. L'administration suédoise avoit, jusque-là, vainement sollicité les arrérages des subsides que lui avoit promis la cour de Versailles. Son altesse royale espéra, sans doute, qu'en se chargeant elle-même de cette négociation, elle la finiroit à l'avantage de son pays ; et

frère, voulut s'en retourner par le Brandebourg, et séjourner à Berlin, pour connoître le roi, son oncle, et toute la famille royale (1).

l'événement confirma la justesse de ses calculs. La cour de France convint de payer annuellement à la Suède un million et demi; et s'il faut en croire M. Shéridan, ce fut M. le lieutenant-général comte de Scheffer, qui acheva d'amener cette conclusion. Il avoit été envoyé par le sénat, pour complimenter sa majesté suédoise sur son avénement au trône, et il étoit nuit, quand il arriva à Versailles, pour annoncer à Louis XV la mort de Frédéric-Adolphe; de sorte que, sa majesté très-chrétienne s'étant déjà retirée dans sa chambre à coucher, il n'obtint qu'avec peine d'être introduit auprès d'elle. « Il lui annonça brusquement la mort du roi de Suède. » Le roi, qui ne s'attendoit pas à recevoir une visite » à une heure si indue, fut frappé de surprise, et fort » affecté de la nouvelle. Le comte saisit ce moment, » pour dépeindre à sa majesté la déplorable situation » des finances de la Suède, et les maux qui en résul» toient. Il insinua adroitement, que le défaut de paie» ment des arrérages dûs par la France, en étoit la » seule cause. Dans l'étonnement où il avoit jeté le roi, » l'éloquence du comte ne pouvoit manquer de faire » impression. Sa majesté lui promit, que le lendemain » elle donneroit à ses ministres l'ordre de satisfaire » aux demandes des Suédois. »

(1) Cet écrivain prétend que, lorsque le roi de Suède arriva à Brunswick, qui étoit sur sa route à Stockholm, il écrivit au roi de Prusse, que son intention avoit été

Le roi m'ordonna d'aller à sa rencontre, de prendre soin de tous les détails de son voyage, et de m'informer de quelle manière il desiroit d'être reçu.

Le prince royal me déclara, qu'il quitteroit l'*incognito*, dont il n'avoit plus besoin auprès de son oncle. Il me chargea seulement de prier sa majesté de lui permettre, en arrivant à Potzdam, d'aller directement chez elle, pour lui présenter l'hommage de son respectueux attachement, ainsi que son frère.

Je m'empressai de remplir sa commission; et je fis en sorte d'être rendu à Potzdam,

d'aller lui faire sa cour à Berlin; mais que, pressé de retourner en Suède, il ne lui étoit pas possible de se procurer cette satisfaction: que sa majesté prussienne n'eut pas plus tôt reçu la lettre de son neveu, qu'elle envoya chercher le prince Henri; et qu'après lui avoir fait observer qu'on l'avoit peut-être détourné de le voir, et que l'Europe s'étonneroit, s'il passoit deux fois à Brunswick, sans venir lui faire une visite; il chargea son frère d'écrire à ce jeune roi pour l'y inviter; et qu'en conséquence de cette lettre du prince Henri, le roi de Suède partit pour Potzdam. M. Shéridan a été induit en erreur à ce sujet. C'est là une de ces fables, qui sont si communes en diplomatie, où l'on réalise souvent ce qu'on craint ou ce qu'on desire.

quelques heures avant l'arrivée du nouveau monarque suédois.

Tous les généraux et tous les officiers de l'état-major se trouvèrent au château, pour le moment de sa réception. Je pris la liberté de rappeler à sa majesté prussienne la prière de son neveu : mais au lieu de rentrer dans son appartement pour l'y attendre, elle sortit pour le recevoir à la descente de son carrosse.

Flatté, autant que surpris, d'une réception aussi amicale, le roi de Suède s'élança, pour ainsi dire, hors de sa voiture. Le prince Frédéric en fit autant. Les deux rois s'embrassèrent avec tendresse; et sa majesté prussienne conduisit ses neveux dans son appartement, où ils passèrent ensemble une demi-heure.

On servit le diner; et au sortir de table, le roi de Prusse conduisit son neveu dans l'appartement qu'il lui avoit fait préparer. Ensuite le prince Henri, qui étoit venu à Potzdam pour voir ses deux neveux, qu'il connoissoit déjà depuis son voyage en Suède, alla leur faire voir tout ce qu'il y a de remarquable, soit dans la ville, soit à Sans-Souci et au nouveau palais.

Le lendemain, on se reposa; mais le troi-

sième jour, le roi fit manœuvrer la garnison devant ses neveux. Les troupes eurent ordre, en défilant, de saluer sa majesté suédoise et de lui rendre tous les honneurs, qui sont d'usage en pareil cas.

Le quatrième jour, nous partîmes pour Berlin. Le roi de Prusse sortit, le matin, de sa chambre, à huit heures; et me trouvant dans son anti-chambre, il m'ordonna de le suivre.

Nous passâmes de l'autre côté du château, où logeoit son neveu; et comme il n'y avoit personne dans l'anti-chambre de son appartement, le roi s'arrêta. Il ne voulut pas que j'entrasse, pour avertir sa majesté suédoise de sa visite. Nous nous promenâmes donc ensemble plus d'une demi-heure, sans voir, ni entendre qui que ce fût.

Mais enfin, le sénateur comte de Scheffer, qui accompagnoit le roi, ouvrit la porte; et surpris de voir le roi le Prusse, qui se promenoit tout seul avec moi, se hâta d'aller éveiller sa majesté suédoise, qui, en moins de dix minutes, fut habillée, et vint faire ses excuses à son oncle, et lui témoigner son regret de n'avoir pas su qu'il étoit dans son anti-chambre.

Cette anecdote, si indifférente par elle-même, sert néanmoins à prouver, combien peu on est esclave des étiquettes dans la Cour du roi de Prusse, ou, pour mieux dire, combien on les méprise.

Le roi de Suède ne fut pas moins bien accueilli, à Berlin, de la reine, sa tante, et de toute la famille royale. Son oncle, qui l'y avoit accompagné, fit aussi manœuvrer devant lui les régimens de la garnison. Ils passèrent encore quelques jours ensemble ; et, ensuite le roi de Suède partit pour Reinsberg, où le prince Henri l'invita à venir le voir, avant son départ pour Stockholm.

Je suivis sa majesté prussienne à Potzdam, pour assister, selon ma coutume, aux manœuvres du commencement de l'automne.

Peu de temps après, la reine douairière de Suède, sœur du roi, arriva à son tour : elle venoit de perdre son époux; et depuis sa mort, elle étoit plongée dans la plus profonde tristesse. C'est ce qui la détermina à venir passer quelques mois dans le sein d'une famille qui lui étoit si chère, et qui ne l'affectionnoit pas moins.

Le roi envoya le grand-maréchal de sa Cour, le comte de Reuss, pour la recevoir sur

la frontière, et pour la conduire à Berlin.

Elle y fut accueillie avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive et de l'amitié la plus sincère, ainsi que la princesse sa fille, qu'elle avoit amenée. On la logea au château, où elle trouva sa Cour établie. Le roi m'ordonna d'avoir soin qu'elle fût bien servie.

Elle passa quelques jours à Potzdam, chez le roi son frère ; et ensuite elle se rendit à Reinsberg, chez le prince Henri, pour qui elle a conservé, jusqu'au dernier moment de sa vie, toute l'estime et toute la tendresse possibles.

Vers le printemps, elle s'en retourna en Suède : mais, avant son départ, le roi, pour lui donner une nouvelle preuve de son amitié, nomma la princesse royale de Suède, abbesse de Guedlinbourg, en survivance de la princesse Amélie de Prusse.

CHAPITRE XLI.

Lettre que la Reine Douairière de Suède reçoit du Roi son Fils, à Stralsund, sur la Révolution qu'il vient de faire. Importance de cet Evénement. Révolution pareille, impraticable sous Frédéric-Adolphe. Portrait de Gustave III. Comment tous les Suédois s'aveuglent sur ses Projets. Intrigues des Ministres de Russie et d'Angleterre à Stockholm. Arrivée de M. de Vergennes dans cette Capitale. Un Ministre d'Espagne l'y suit bientôt après. Situation du Roi à l'ouverture de la Diète. Ce qui se passa dans cette Assemblée.

La reine de Suède, en arrivant à Stralsund, y trouva une lettre du roi, son fils, qui lui annonçoit la révolution, qu'il venoit d'exécuter avec le plus grand succès, et sans avoir été obligé de répandre une seule goutte de sang.

Cet important événement a entièrement changé la forme du gouvernement de ma patrie : il n'a pas seulement rétabli les choses sur le pied où elles étoient sous Gustave-Adolphe, mais il a encore étendu l'autorité royale bien au-delà des bornes dans lesquelles

elle étoit circonscrite du temps de ce prince (1).

Tant que Frédéric-Adolphe vécut, cette révolution fut impraticable; et les usurpateurs de l'autorité royale l'exercèrent impunément et paisiblement, tant son caractère avoit peu d'énergie. Il souffroit de l'état des choses: il en sentoit, il en avoit vu toutes les conséquences : mais il étoit incapable de s'occuper sérieusement des moyens de reconquérir, sur ses propres sujets, les droits les plus sacrés de la souveraineté. Peut-être pen-

(1) M. l'abbé Michelesi, Italien, qui étoit alors à Stockholm comme voyageur et qui, quelque temps après y est mort, nous a donné tous les détails de cette heureuse révolution, dans l'ouvrage qui a pour titre: *Des Révolutions de Suède.* Mais pour les connoître parfaitement, on doit sur-tout consulter l'*Histoire* qu'a publiée, de ce grand événement, M. Charles-François Shéridan, qui, dans ce même temps, étoit secrétaire de l'envoyé de la Grande-Bretagne à la cour de Suède. L'ouvrage de ce dernier n'est pas moins supérieurement écrit, que profondément pensé: on ne peut le lire sans intérêt; mais j'y ai trouvé quelques faits hasardés et plusieurs conjectures destituées de fondement. J'y ai recueilli les différentes circonstances de ce grand événement, qui s'accordent avec les renseignemens qu'on m'a envoyés de Stockholm, et dont plusieurs de mes compatriotes, témoins oculaires, m'ont attesté, depuis, l'exactitude et la fidélité.

soit-il encore, que sa qualité d'étranger seroit un obstacle invincible à toute entreprise de ce genre, la nation suédoise ne pouvant avoir en lui la confiance qu'elle auroit mise en un monarque, qui fût né, qui eût été élevé dans son sein.

Mais, à sa mort, arrivée en février 1771, le parti monarchique et français conçut l'espoir de se relever. Le prince royal étoit à Paris; et tous les Suédois qui s'étoient prononcés pour la Cour de Versailles, n'ignoroient pas ou du moins supposoient, que le principal motif du voyage de son altesse royale, étoit ou devoit être de se rendre au desir du duc de Choiseul, et de conférer avec lui sur les mesures qu'il falloit prendre, pour donner enfin plus d'extensiou à l'autorité royale en Suède, et pour y établir le système de la France sur des fondemens plus solides.

Le jeune roi s'empressa d'écrire au sénat dans les termes les plus affectueux, d'approuver toutes ses mesures depuis le décès de son père, et de l'assurer, qu'il ne gouverneroit jamais que selon les lois. Les partisans de la France à Stockholm tenoient le même langage, et ne cessoient de protester, en toute occasion, que, quoiqu'ils ne dussent rien négli-

ger, pour obtenir de la Cour de Versailles, l'acquittement des arrérages qu'elle leur devoit, ils ne feroient rien qui pût offenser toute autre puissance.

Gustave III, de retour en Suède, trouva les ennemis de la France fort adoucis, et peu inquiets des dangers qui menaçoient leur constitution, et qui bientôt alloient la renverser. Ils se rassuroient d'autant plus, à ce sujet, qu'ils avoient été préparés par les deux règnes précédens, à croire à la sincérité des promesses de leur nouveau monarque. Mais ce jeune prince n'avoit alors que vingt-cinq ans; et il avoit puisé, en quelque sorte, dans le sein de la reine douairière, sa mère, sœur de sa majesté prussienne, tout le courage et toutes les autres grandes qualités de son oncle.

L'éloge que fait de lui M. Shéridan, est aussi beau que vrai, et ne me laisse que le plaisir de le transcrire dans ces mémoires, pour le faire partager à tous les lecteurs. « Les talens qu'il reçut de la nature, (dit-il), » capables d'illustrer quelque rang que ce fût, » semblèrent s'adapter plus particulièrement » à celui qu'il devoit occuper; et ses qualités, » en se développant, acquirent tout ce qu'on » pouvoit attendre de l'éducation la plus sage

» et

» et la mieux soignée. La douceur et la force
» de son éloquence, son affabilité, ses maniè-
» res et une adresse singulière, lui gagnoient
» les cœurs de ceux qui ne le voyoient qu'en
» public: l'étendue de ses connoissances, et
» la profondeur de son jugement, captivoient
» l'admiration de ceux qui l'approchoient de
» plus près : mais, ni les uns, ni les autres,
» ne soupçonnoient encore ce génie pour la
» politique, cet esprit courageux et entre-
» prenant, qui l'ont distingué depuis. On
» s'attendoit encore moins, que ce prince,
» en employant ce génie au soutien de ses
» interêts particuliers, ne perdroit jamais de
» vue le bonheur de son peuple; que son
» courage seroit toujours dirigé par la pru-
» dence; et que toute sa conduite seroit ca-
» ractérisée par une modération aussi tou-
» chante qu'elle est rare. Indifférent pour les
» plaisirs, sans en être l'ennemi, on le voyoit
» goûter les amusemens d'une Cour, sans en
» être dissipé, et conserver, au milieu de l'ap-
» plication la plus sérieuse à l'étude, l'ai-
» sance et les grâces qui font briller dans un
» cercle. Il s'exerçoit, avec un égal succès,
» dans l'art de gouverner et de plaire, et sa-
» voit tout à la fois se concilier le respect et

» l'affection de ses futurs sujets. Sous l'apparence du patriotisme le plus désintéressé, » il cachoit une ambition aussi grande que » ses talens; et le zèle pour le bien de ses » sujets couvroit si bien ses projets, qu'ils » devoient échapper à la pénétration la plus » habile.

» Tel étoit, (ajoute M. Shéridan), le prince » destiné à porter le sceptre, qui ne devoit, » ni satisfaire son ambition, ni ouvrir à ses » talens une carrière digne de lui; et qui, » doué de toutes les qualités, qui doivent le » faire chérir dans un gouvernement populaire, devoit se soumettre aux caprices du » sénat, ou aux suggestions impérieuses d'un » ministre étranger; qui, capable de gouverner les autres, ne devoit point avoir de » volonté, et qui, possédant les cœurs de » ses sujets, ne devoit être leur roi que de » nom; qui seroit obligé de se contenter de » la pompe extérieure de la royauté, qu'il » savoit dédaigner, et de se garder d'aspirer » au pouvoir, qui faisoit le grand objet de » ses desirs. »

La joie fut universelle et extrême dans Stockholm, à l'arrivée du roi: sa majesté reçut, avec l'affabilité la plus touchante, tous

ceux, qui eurent l'honneur de l'approcher ; et, par la suite, sa conduite fut toujours soutenue. Elle donnoit régulièrement, trois fois par semaine, audience à tous ceux qui se présentoient, quels que fussent leur rang, leur crédit, leur fortune. L'accès auprès d'elle n'étoit jamais plus libre, que lorsqu'on étoit opprimé et qu'on avoit des plaintes à lui porter. Elle les écoutoit avec la dignité d'un souverain et la tendresse d'un père. Aucun détail minutieux ne la fatiguoit : elle paroissoit prendre le plus vif intérêt au bonheur de tous ceux, qui, dans leurs infortunes et le délabrement de leurs affaires, imploroient son assistance ou sa protection.

Faut-il être surpris, si, dans la chaleur de leur reconnoissance, les Suédois oublièrent que l'ambition pouvoit être le mobile d'une conduite, qui ne se montroit à leurs yeux que comme l'effet de la plus pure bienveillance ?

Tout concouroit à leur inspirer de la sécurité. Le monarque portoit toute son attention à éloigner la corruption, et à réunir les esprits, si long-temps divisés : il avoit l'air de n'embrasser d'autre parti, que celui de la nation ; et, la diète devant s'assembler, il assuroit, que sa volonté inébranlable étoit de

rendre l'obéissance la plus implicite à tout ce qu'elle décideroit.

Il n'y eut qu'un bien petit nombre de bons esprits et d'observateurs pénétrans, qui s'aperçurent, que sa majesté s'avançoit trop, pour tenir ce qu'elle promettoit; et que son impartialité n'étoit qu'extérieure, puisque tous ses favoris et tous les principaux membres de l'administration étoient du parti de la France.

Les ministres de Russie et d'Angleterre firent les derniers efforts, pour déterminer les Suédois à se jeter dans les bras de ces deux puissances: ils leur représentèrent, que, dans les circonstances où ils se trouvoient, cette alliance étoit le seul moyen de garantir leur constitution des dangers qui la menaçoient; et, pour atteindre leur but, ils avoient profité de l'absence du jeune roi, pour assurer à leurs partisans la prépondérance dans la diète. Elle devoit, selon la nouvelle forme de Gouvernement, être convoquée trente jours après la mort du roi; et le sénat, d'après les insinuations de ces ministres, ne fixa l'assemblée qu'au mois de juin suivant, sous prétexte que l'absence de Gustave III, et la nécessité de lui laisser le temps de régler tout

ce qui restoit à arranger entre lui et la Cour de France, exigeoient un plus long délai.

Mais la Cour de Versailles ne perdoit pas son objet de vue. Jusques-là, elle n'avoit guères envoyé en Suède que des ministres du second ordre. Dans ces conjonctures, elle fit partir un ambassadeur, qui, par ses grandes qualités et ses talens personnels, remplit avec tout le succès possible l'importante mission, dont il étoit chargé. M. de Vergennes fut cet ambassadeur. Il arriva à Stockholm peu après le roi.

Bientôt, il fut suivi d'un ministre d'Espagne, dont la mission avoit essentiellement pour objet de renforcer le parti français dans la diète, qui s'approchoit ; et, dès-lors, les ministres de Russie et d'Angleterre doutèrent moins que jamais, que la Cour de France et celle de Suède n'eussent formé de grands desseins, qui alloient éclater.

La diète s'ouvrit enfin ; et le roi, qui pénétroit les vues de ses adversaires, tâcha de les traverser par la politique la plus adroite. Les *bonnets* avoient la pluralité la plus décisive dans les trois ordres inférieurs ; et le comité secret, dont tous les membres étoient tirés de l'ordre de la bourgeoisie, étoient dévoués

à leur parti. Les *chapeaux* n'avoient la supériorité que dans la chambre des nobles ; et seulement (ce qui fut néanmoins pour eux, dans la suite, d'une très-grande conséquence), le maréchal de la diète fut du nombre de leurs partisans.

La situation du roi ne pouvoit donc être plus critique. Le comité secret dirigeoit presque entièrement les affaires étrangères ; et si les *bonnets* y devenoient les maîtres, les partisans du trône et de la France ne pouvoient que perdre les emplois de confiance et de pouvoir, qu'ils occupoient. Or, la conclusion du traité avec la Russie et l'Angleterre, qui seroit la suite inévitable de leur destitution, devoit enlever pour jamais tout espoir de changer une constitution, dont les puissances contractantes se rendoient les garantes.

Il est vrai, que le jeune monarque avoit des amis qui lui étoient personnellement attachés, et prêts à le seconder dans toutes ses entreprises : mais leur nombre étoit très-petit ; et le prince, à peine monté sur le trône, n'ayant point encore éprouvé l'affection de ses sujets, et ne pouvant présager d'avance quelles seroient les dispositions des troupes, dans un moment où ses projets éclateroient, avant que d'avoir

eu le temps de mûrir dans toutes leurs parties, se voyoit astreint à la plus grande circonspection, pour ne pas se perdre.

Il est très-vrai encore, que le peuple étoit généralement mécontent de la conduite de ceux qui le gouvernoient ; mais si les premières tentatives de son roi échouoient, son indignation, jusques-là sombre et muette, s'allumeroit-elle au point de se soulever pour le soutenir ? ses succès dépendroient de la sincérité, de la chaleur et de la fermeté de leur attachement.

Les classes inférieures de ce peuple étoient, d'ailleurs, depuis long-temps accoutumées à la soumission et à la patience. Comment leur inspirer assez de confiance et de courage, pour résister aux oppresseurs de la royauté, et pour les combattre, quand ils défendroient une constitution, qu'ils leur avoient toujours présentée comme sacrée et inviolable, et dont les vices ne leur étoient pas assez connus, pour desirer de lui en substituer une meilleure?

Le roi ne se déguisoit pas que la réussite demandoit du temps et des ménagemens infinis : il sentoit le danger de précipiter l'exécution de ses plans ; et l'ascendant des ministres de l'Angleterre et de la Russie dans la diète,

ne lui en faisoit pas envisager de moins grands à la retarder. Mais sa conduite répondit à tout ce qu'on pouvoit attendre de sa prudence et des sages conseils de M. de Vergennes : elle sut en imposer à tous les partis, et les entraîner imperceptiblement à ses fins, malgré les efforts redoublés de ses adversaires.

Les États assemblés s'occupèrent, d'abord, des engagemens qu'on feroit signer à sa majesté, avant son couronnement ; et cet objet de délibération occasionna la plus vive dispute, entre la chambre des nobles et celle des trois autres ordres.

Il étoit de l'intérêt de la Cour d'entretenir et d'augmenter cette division, qui devoit produire dans la diète cette inaction favorable à ses vues.

Gustave eut l'art d'acquérir, aux yeux du peuple, le mérite de chercher à l'éteindre. Il ne parloit à tous les partis, que du bien de l'État : il se montroit indifférent pour ses propres intérêts : il n'étoit empressé que de rétablir la paix et la tranquillité. Il fit même demander aux ministres d'Angleterre et de Russie, si, par leur entremise, on ne pourroit pas rapprocher les partis désunis.

Il étoit question de savoir, si on ajouteroit

aux engagemens qu'avoit signés le feu roi en 1751. La noblesse vouloit qu'on n'y fît aucun changement : les trois autres ordres, au contraire, prétendoient qu'il falloit insérer dans la formule plusieurs lois nouvelles; et les deux partis tenoient opiniâtrément à leur opinion.

Ces discussions imprudentes suspendirent toutes les opérations de la diète ; et quoique les États fussent assemblés depuis le mois de juin, les assurances royales ne furent réglées et signées que huit mois après ; et, alors même, on eut bien de la peine à se mettre d'accord.

Le résultat d'une pareille confusion dans les affaires publiques, étoit de rendre sensibles au peuple les vices de la forme du Gouvernement, de lui faire sentir toute l'influence que les puissances étrangères avoient acquise dans la diète, et de fixer son attention sur le patriotisme, le désintéressement et la sagesse de sa majesté, qui ne se lassoit pas d'offrir sa médiation, quoiqu'en vain, pour terminer ces funestes contestations.

Les quatre ordres sembloient être prêts à se porter à une rupture ouverte ; et, cependant, des émissaires parcouroient tout le royaume, pour aigrir le mécontentement des

habitans, pour les détacher du Gouvernement établi, pour les entraîner à un soulèvement en faveur de la Cour.

Les États chargèrent, ensuite, la commission secrète, de faire des enquêtes sur la conduite du Sénat depuis la dernière diète; et ses recherches durèrent jusqu'à la fin de mars. Elles tendirent à prouver, que les sénateurs avoient trahi la confiance des États; et les trois ordres inférieurs conclurent à ce qu'ils fussent tous déposés.

Cette résolution violente étoit contraire à la politique, autant qu'à la justice. Les *bonnets* l'adoptèrent contre l'avis des plus sages de leurs chefs, et celui des ministres étrangers qui les appuyoient : c'étoit le comble de la folie, de réduire les *chapeaux* au désespoir, dans un temps où l'on tramoit des projets contre la constitution, et de les rendre indifférens à son sort, en ne leur laissant aucun motif d'intérêt à sa conservation.

Les *bonnets*, devenus maîtres absolus de la diète, s'enivrèrent de leur succès : ils n'écoutèrent plus les conseils de l'envoyé britannique et du comte d'Osterman, auxquels ils devoient leur supériorité : ils se livrèrent à toute leur animosité contre les *cha-*

peaux : égarés par leur avidité pour les émolumens, attachés aux places, et par la soif du pouvoir, ils bannirent toute modération de leurs demandes. Cette frénésie ne leur permit pas de sentir le besoin, qu'ils auroient bientôt du secours du parti opposé, pour détourner le coup, qui alloit renverser la constitution.

Le roi et M. de Vergennes, à la sagacité desquels rien n'échappoit, et qui savoient saisir habilement toutes les occasions favorables à leurs desseins, firent ensorte, que la déposition des sénateurs n'essuyât aucune difficulté de la part de la chambre des nobles. On ne vit dans le succès des *bonnets*, que l'entière défaite des *chapeaux :* on eût mieux jugé cet événement, en le regardant comme un trait de la politique la plus profonde et la plus rafinée.

Le parti de la Cour tira plus d'avantages encore d'un incident que le hasard lui présenta. Il y eut dans le royaume une cherté accidentelle de grains ; et les habitans furent réduits à la plus grande détresse. Ce parti s'empressa de répandre le bruit, que la négligence des États étoit l'unique cause de la disette, et qu'ils l'auroient prévenue, en favo-

risant l'importation des grains étrangers. On n'avoit néanmoins aucun reproche à faire aux États : ils avoient envoyé aux gouverneurs des provinces tout le bled nécessaire au soulagement du peuple : mais ceux de ces gouverneurs qui s'étoient dévoués au parti du roi, retinrent le secours, pour achever d'aigrir le mécontentement de la nation ; et ils y réussirent. Les plaintes retentirent de toutes parts. Les émissaires royaux couroient les provinces, en exhortant les habitans à se rendre à Stockholm, et à porter leurs doléances aux pieds du trône. On usa des mêmes moyens dans la capitale ; de sorte que le peuple, ainsi préparé à un changement de maître, desiroit impatiemment de le voir arriver.

CHAPITRE XLII.

Nouvelle Administration et nouvelle Négociation, au sujet d'un Traité entre la Suède, l'Angleterre et la Russie. Objection qu'on oppose à cette Alliance. Avis donnés aux Etats des desseins du Roi. Conjectures diverses à ce sujet. Mesures prises par le Comité secret. Conduite de Sa Majesté et de ses Frères. Rébellion supposée contre les Etats. Comment elle est conduite, et quel parti le Roi a l'habileté de tirer de toutes les circonstances. Le Roi songe à porter le dernier coup au pouvoir des Etats. Ce qu'il attendoit. Il envoie au Sénat une Lettre de son Frère Charles, qui demande d'être continué dans le Commandement des Troupes. Le Sénat s'y refuse et nomme un autre Commandant. Sa Majesté commence dès lors à agir avec vigueur. Embarras des Sénateurs au milieu des Mouvemens dont ils sont témoins. Le 19 août, le Roi se décide à lever le masque. Ses Démarches et ses Discours pour gagner les Troupes. Refus de lui prêter Serment de la part de trois Officiers. Sa conduite en cette occasion. Le Sénat est investi par ses ordres. Quel parti prend dans ces conjonctures le Comité secret. Le Roi maître de toutes les Forces Militaires de Stockholm.

CEPENDANT une nouvelle administration, composée des partisans de l'Angleterre et de la Russie, remplaça l'ancienne. On reprit la

négociation du traité d'alliance, projeté entre la Suède et l'Angleterre ; et l'on jeta les fondemens d'un autre traité entre la Suède et la Russie. Mais, au lieu de profiter de la crise actuelle, pour conclure l'un et l'autre avec promptitude, l'administration se montra plus jalouse d'enlever aux *chapeaux* tout pouvoir, que d'adopter le seul moyen qui pouvoit consolider le sien. Elle objecta contre l'alliance la perte des quinze cent mille livres qu'on recevoit annuellement de la France, et la nécessité de les remplacer par un subside.

On perdit tout un mois en vaines tentatives, pour faire passer cette affaire dans les quatre chambres des Etats; et l'on touchoit au moment qui alloit décider du sort de la constitution.

Déjà, l'assemblée étoit informée par différentes personnes dignes de foi, des desseins du roi; mais elle ne savoit pas comment ces desseins seroient exécutés : on ne formoit sur ce point que des conjectures. Les uns rejetoient les avis, comme destitués de fondemens, puisqu'ils n'indiquoient pas la manière dont on s'y prendroit pour l'exécution des plans de la Cour: d'autres n'y voyoient rien que d'impraticable : d'autres, enfin, sou-

tenoient, que, quelle que fût l'entreprise, si elle étoit réelle, ils ne manqueroient jamais de moyens pour la faire échouer.

Mais un incident réveilla les craintes du parti dominant. On trouva, dans toutes les places publiques de Stockholm, des placards, qu'on avoit affichés, pour exciter les habitans à la révolte. Les *bonnets* s'assemblèrent, et résolurent de porter l'affaire devant le comité secret, qui s'occuperoit des moyens de se garantir de toute surprise.

Les mesures ne pouvoient être prises trop promptement; le maréchal de la diète, qui étoit dévoué à sa majesté, refusa, ce jour-là, de laisser assembler le comité; et ce délai importoit beaucoup à ses intérêts. Mais aussitôt que le comité fut assemblé, il ordonna à un bataillon du régiment d'Upland, de se tenir prêt à marcher; et il donna tous ses soins à éloigner de la capitale tous ceux qu'il savoit être du parti du roi. Le colonel Spring-Porten eut ordre de se rendre en Finlande, sous prétexte qu'il pourroit y arriver du tumulte: on redoutoit sa présence à Stockholm; et le général Rudbeck, au contraire, qui en étoit grand gouverneur, fut envoyé en Scanie, à Gottembourg et à Calskron, pour calmer

l'esprit des habitans et détruire les manœuvres des émissaires de la Cour. Le général Pecklin, le plus hardi et le plus habile des chefs des *bonnets*, fut chargé de veiller à la tranquillité de la ville, pendant l'absence du gouverneur.

Ces différentes précautions alarmèrent tous les partisans de la Cour : le roi seul n'en parut pas ému : il conserva la même contenance qu'auparavant ; et ses discours, ses manières en imposèrent à ceux qui se méfioient le plus de ses intentions. Il choisit même cette conjoncture critique, pour avoir une entrevue avec le ministre de Russie, au sujet d'une visite qu'il se proposoit de faire à l'impératrice ; et il assura, que, dès le lendemain, il déclareroit sa résolution au Sénat, et qu'il obtiendroit, pour ce voyage, le consentement du comité secret.

Ses deux frères, les princes Charles et Fréderic, qui alors étoient, l'un en Scanie et l'autre en Ostrogothie, se concilioient l'affection de officiers, des soldats et du peuple de ces provinces, par les mêmes moyens que sa majesté avoit employés avec tant de succès à Stockholm.

Mais, l'armée suédoise consistant dans une milice,

milice, dispersée de tous les côtés, qui ne se rassemble qu'à certains temps de l'année, il étoit impossible de lui faire prendre les armes sans des raisons plausibles; et il devenoit indispensable de faire naître des circonstances, qui justifiassent les officiers de s'être écartés des règles ordinaires de la discipline militaire, s'ils assembloient leurs corps respectifs, à la simple invitation d'un frère du roi, sans les ordres formels du comité secret.

On s'étoit fait un plan pour cet objet: on l'exécuta. Le roi avoit conversé bien des fois avec des officiers subalternes; et, parmi eux, il avoit distingué un capitaine, nommé Hellichius, dont l'esprit lui avoit paru hardi et entreprenant, et l'ambition, capable de se porter à tout, et de braver les plus grands dangers. Il aspiroit aux honneurs de la noblesse; et il brûloit du desir de les mériter et de l'impatience d'y parvenir. Sa majesté résolut de faire de lui l'un des principaux instrumens de ses desseins, et le fit admettre dans le secret de la révolution.

Hellichius étoit commandant de la forteresse de Christianstadt. On convint, qu'à tel jour, il publieroit contre les États un manifeste, dans lequel il déploreroit les malheurs

du peuple, insisteroit sur la cherté excessive et inouie des choses les plus nécessaires à la vie, et attribueroit tous les maux à l'influence des puissances étrangères, et à la corruption qui régnoit dans la diète. On arrêta alors, qu'aussi-tôt après, il exciteroit ses troupes à la révolte; qu'il fermeroit les portes de la forteresse et se prépareroit à la défendre; qu'en même-temps il expédieroit au prince Charles un officier, qui, feignant de s'être échappé, l'informeroit de ce qui venoit d'arriver.

Tout fut exécuté ponctuellement; et sous prétexte d'étouffer cette révolte naissante, le prince accourut, à la tête de cinq régimens, qui ne savoient encore rien de ce qui se passoit à Stockholm. On répandit le bruit, que la constitution étoit menacée. On se disoit mystérieusement, qu'on avoit conspiré contre le roi; qu'on vouloit établir une nouvelle forme de Gouvernement, entièrement aristocratique, sous la direction de la Russie: et ces divers bruits, ne pouvant être contredits, devoient faire nécessairement sur l'armée la plus forte impression.

Le général Rudbeck arriva, le 16 d'août, à Stockholm, pour informer le comité secret de la révolte d'Hellichius; et d'après son rap-

port, ce comité résolut de faire venir dans cette capitale un bataillon du régiment d'Upland et un autre de celui de Sudermanie: il ordonna à la cavalerie bourgeoise de faire la patrouille dans les rues pendant la nuit, et à deux régimens de cavalerie, d'aller investir la forteresse de Christianstadt.

Le Sénat pria le roi de rester dans la ville; et dépêcha deux courriers aux princes, ses frères, pour leur ordonner de revenir.

Sa majesté donna, dans ce moment, une nouvelle preuve de son habileté: elle montra le plus grand zèle contre la rébellion: elle embrassa affectueusement le général Rudbeck et l'appela son meilleur ami: elle voulut accompagner la cavalerie bourgeoise dans ses patrouilles. Cette conduite étonna le petit nombre de ceux qui la suspectoient, et en imposa complètement à ceux qui étoient sans méfiance.

Deux nuits de patrouilles suffirent à ses talens politiques, pour se concilier tous les esprits; de sorte que ceux même que le Sénat avoit armés pour sa défense, devinrent les partisans les plus ardens de la cause du monarque, et furent bientôt les premiers à se déclarer en sa faveur.

Le roi n'attendoit, pour porter le dernier coup au pouvoir des États, que d'avoir appris que le prince Charles, son frère, avoit réussi à assembler un corps considérable de troupes provinciales, et qu'il s'étoit mis à leur tête. La lettre qui le lui annonçoit, arriva. Sa majesté l'envoya sur-le-champ au Sénat, qui la communiqua au comité secret.

Le prince y demandoit avec instance, qu'on lui continuât le commandement des cinq régimens qu'il avoit assemblés pour défendre la liberté : mais le Sénat, qui ne se fioit pas à ses intentions, s'y refusa, et désigna un de ses propres membres pour le remplacer.

Dans ce moment critique, tout délai, loin d'être favorable aux desseins de sa majesté, ne pouvoit, au contraire, que leur être fatal.

Depuis deux jours, la nouvelle de la révolte de Scanie étoit répandue dans Stockholm ; et le roi avoit mis ce temps à profit, pour gagner la cavalerie des bourgeois. Il employa le reste à traiter avec les soldats des Gardes et de l'artillerie, par ses émissaires.

Bien des circonstances devoient lui faire espérer, sans doute, d'exécuter avec succès l'entreprise de renverser l'édifice d'une constitution qui étoit ébranlée dans toutes ses

parties, et qui, par la dépravation de ceux qui le soutenoient encore, se trouvoit alors sans appui. La vénalité étoit portée à son dernier période; et, dans les rangs les plus élevés, l'attachement aux lois et à la patrie, étouffé par la violence des partis, distrait par l'avidité du gain, et l'esprit, le caractère suédois, lui-même, avili par le plus honteux trafic des suffrages dans les diètes.

Sa majesté, d'ailleurs, avoit eu l'art de préparer tous les esprits au changement qu'elle méditoit; et de tous les peuples de l'Europe, les Suédois ont toujours été ceux qui se sont le plus distingués par leur profonde et immuable vénération pour la dignité royale.

Mais, d'un autre côté, le roi devoit rencontrer la plus forte opposition à ses projets, dans le parti qui tenoit les rênes du Gouvernement. Il n'avoit presque aucune part au pouvoir exécutif; il ne pouvoit, à l'insu du sénat, donner aucun ordre à ses propres gardes. Ce Sénat connoissoit ses intentions contre lui; et il s'étoit prémuni contre toute surprise. Enfin, les troupes provinciales, commandées par des officiers dévoués au parti dominant, n'étoient plus éloignées de Stock-

holm, que de quelques heures de marche.

Après avoir mûrement pesé ce qu'il avoit à craindre et ce qu'il devoit espérer, il sentit que la réussite dépendoit, sur-tout, de l'impression que feroit sur les soldats sa première harangue.

Un soldat donna, dans cette occasion, un exemple de fidélité, qui eût été bien alarmant pour tout autre que Gustave. La nuit qui précéda la révolution, sa majesté se rendit à l'arsenal, pour le visiter, et commanda, avec autorité, à la sentinelle de l'y laisser entrer. Le soldat refusa. *Sais-tu qui je suis*, lui dit-elle ? *Je le sais*, répondit le factionnaire ; *mais je sais aussi quel est mon devoir.*

Si donc les troupes, à l'exemple de ce soldat, hésitoient d'embrasser sa cause, elle n'avoit plus en perspective, que la tragique catastrophe de 1756.

Le 19 août au matin, elle se décida à lever le masque, et à s'emparer, par la force, d'un pouvoir dont les États avoient si long-temps abusé, ou à périr dans cette tentative.

Plusieurs officiers, et beaucoup d'autres personnes attachées à la cause du roi, avoient été avertis de se rendre, le matin, auprès de sa majesté. Avant dix heures, le roi monta à

cheval, et passa en revue le régiment d'artillerie. Il parcourut les rues; et, par-tout, il salua familièrement tous ceux qu'il rencontroit sur son passage, ou qui attendoient pour le voir.

De retour au palais, il fit entrer dans la salle des Gardes tous les officiers du détachement, qui, ce jour-là, avoient monté la garde, et de celui qui venoit le relever; et il les harangua avec cette éloquence qu'il possédoit au plus haut degré. Il leur fit entrevoir, que sa vie étoit en danger; leur peignit sous les plus vives couleurs, le malheureux état du royaume; les entraves dans lesquelles le tenoit l'or des puissances étrangères; les dissentions et les troubles qui régnoient dans la diète depuis quatorze mois. Il finit par leur dire : « Voulez-vous m'être » fidèles, comme vos ancêtres l'ont été à » Gustave-Vasa et à Gustave-Adolphe II ? » Alors, je ne balance pas à risquer ma vie » pour votre bien et celui de mon pays. »

Les officiers jurèrent de lui être fidèles. Trois seulement refusèrent. L'un d'eux, Frédéric Cadestrom, capitaine d'une compagnie des Gardes, allégua, qu'il avoit depuis peu de temps prêté serment de fidélité aux États.

« Si j'étois capable (dit-il) de le violer, je » le serois également de manquer à celui » qu'exige de moi votre majesté. »

Le roi, le regardant d'un œil sévère, lui ordonna de remettre son épée, et le mit aux arrêts.. Mais bientôt il radoucit sa voix, en lui adressant de nouveau la parole ; et lui rendit son épée, sans insister sur le serment, parce qu'il craignit l'impression que Cadestrom auroit pu faire sur l'esprit de ses camarades.

Les deux régimens des Gardes et de l'artillerie sont alors assemblés; et un détachement de trente-six grenadiers est mis à la porte de la chambre du conseil, pour empêcher les sénateurs de sortir.

Mais avant l'exécution de ces ordres, le roi crut devoir haranguer les soldats, qui ignoroient ses desseins, et qui étoient accoutumés, depuis long-temps, à obéir au Sénat. Sa majesté, accompagnée des officiers, se rendit donc à la parade. Quelques-uns de ceux qui l'y suivoient, lui témoignèrent quelque inquiétude sur la réussite, si des personnes du plus grand poids ne se prononçoient pas hautement pour sa cause. Le roi s'arrêta, et parut hésiter. *Il réussira*, s'écria

un sergent des Gardes : *Vive Gustave!* Sa majesté reprit : *Je suivrai ma fortune : marchons.* Le sort de la révolution tenoit à cet instant. Les soldats l'ayant entendu, lui répondirent par des acclamations : elles furent réitérées par la foule du peuple, qu'attiroit dans ce moment, au palais, le bruit que les émissaires du roi avoient répandu dans toute la ville, que sa majesté étoit arrêtée.

Les sénateurs avoient vu, des fenêtres, ce qui s'étoit passé à la parade ; ils voulurent descendre devant le palais : mais les grenadiers, qui en gardoient la porte, leur notifièrent, que le bon plaisir de sa majesté étoit qu'ils demeurassent où ils étoient. Leurs plaintes ne furent point écoutées. On se contenta de refermer la porte sur eux.

Le comité secret, apprenant l'arrestation du Sénat, se sépara de lui-même ; et chacun de ses membres pourvut à sa sûreté personnelle.

Le roi remonta à cheval ; et suivi de ses officiers, d'un corps de soldats, et d'une nombreuse populace, il se rendit successivement aux différens quartiers de la ville, où les troupes avoient eu ordre de se rassembler. Il les trouva toutes également disposées à em-

brasser sa cause, et à lui prêter serment de fidélité. Dans toutes les rues où il passa, il annonça au peuple, qu'il n'avoit d'autre but que de sauver son pays, et qu'il abdiqueroit la royauté, si ses sujets pouvoient cesser de lui donner toute leur confiance.

En moins d'une heure, il eut à sa disposition toutes les forces militaires de sa capitale. On distribua aux soldats de la poudre et des balles. Plusieurs pièces de canon furent tirées de l'arsenal, et placées devant le palais, sur les ponts, et à toutes les avenues. La communication fut fermée au dehors; et personne ne sortit plus de la ville, qu'avec un passe-port de sa majesté.

CHAPITRE XLIII.

Déclaration du Roi affichée dans toutes les rues de Stockholm. Les Troupes qui alloient arriver, reçoivent l'ordre de retourner dans leurs Quartiers. Leur Commandant mandé à Stockholm. Le Général Pecklin refuse d'obéir à un pareil ordre. Les Chefs des Bonnets sont mis aux Arrêts. Joie du parti des Chapeaux. Renonciation générale de la part des Habitans, à l'ancienne Constitution. Les Ministres étrangers appelés auprès de Sa Majesté. Serment de fidélité, que lui prêtent les Magistrats, les Colléges et la Milice. Discours du Roi au Peuple. Mesures prises pour assurer le succès de la Révolution dans les Provinces. Assemblée de la Diète. Le Palais investi par les Troupes. Le Roi se rend aux Etats. Discours qu'il leur adresse. Forme de Gouvernement qu'il propose, acceptée avec acclamation. Proposition d'un Membre de la Noblesse, rejetée. Serment de fidélité à Sa Majesté. *Te Deum.* Conduite des Frères du Roi. Acquiescement à la nouvelle forme de Gouvernement. Conduite de Sa Majesté envers les Détenus et leurs Familles. Différence entre cette Diète et celle de 1756.

UNE déclaration du roi fut affichée dans toutes les rues. Sa majesté exhortoit tous ses fidèles sujets à demeurer tranquilles specta-

teurs de toutes les mesures qu'exigeoient la sûreté publique, l'indépendance du royaume et sa vraie liberté. Elle leur exposoit, qu'elle n'avoit usé du pouvoir qui lui restoit encore, que pour affranchir sa personne et la monarchie du Gouvernement aristocratique le plus oppressif. Elle leur enjoignoit de rester dans leurs maisons et d'en tenir les portes fermées, pour obvier à tous désordres. Elle leur défendoit d'obéir à d'autres ordres, qu'à ceux qu'elle pourroit leur donner. Elle finissoit, enfin, par leur protester, que toute personne, de quelque rang et de quelque état qu'elle fût, qui s'opposeroit à son roi légitime, et qui transgresseroit son serment ou devoir de sujet, seroit puni à l'instant même, et selon les circonstances.

Les régimens d'Upland et de Sudermanie, qui n'étoient plus qu'à quelques heures de marche de Stockholm, reçurent ordre de retourner dans leurs quartiers. Comme on avoit pris la précaution de ne laisser sortir personne de la ville, ces troupes ignoroient ce qui venoit de s'y passer; et ces mesures n'éprouvèrent aucune difficulté.

L'officier qui les commandoit, étoit l'un des hommes les plus violens du parti des

bonnets. Il eut ordre de se rendre sur-le-champ dans la ville : il s'y soumit sans résistance. Les ordres étoient encore dans la forme ordinaire, et contre-signés du secrétaire d'État.

Le général Pecklin étoit parti, ce jour-là, de Stockholm. On lui dépêcha un officier pour l'y faire revenir. Il l'atteignit à Suder-Zelir, qui est à sept lieues de la capitale. Le général lui demanda, s'il avoit des ordres signés à lui remettre; et sur sa réponse, qu'il n'en avoit pas, il lui répliqua, que rien ne l'obligeoit de l'en croire sur sa parole, et d'autant moins, qu'il avoit dans sa poche son passe-port et des ordres du roi, signés depuis deux jours. Il continua aussitôt sa route, l'officier n'étant pas en force pour l'arrêter.

Le général Rudbeck, tous les chefs des *bonnets* et beaucoup d'autres personnes d'un rang inférieur, furent mis aux arrêts, tandis que les sénateurs eux-mêmes étoient tous confinés dans des appartemens séparés du palais.

Le parti des *chapeaux* ne vit, dans le renversement de la constitution, que la chûte de ses adversaires, et se livra à une joie, qui tint de l'ivresse et du délire; et les *bonnets*,

de leur côté, ne sachant pas encore jusqu'où s'étendroient les desseins du roi, obéirent sans murmure à tous les ordres de sa majesté. Plusieurs même d'entr'eux s'empressèrent de lui faire une cour servile, et de lui témoigner leur satisfaction de cet heureux événement.

Les dernières classes du peuple se réjouirent de la chûte d'un Gouvernement, qui n'avoit su opérer que des maux, et de la fin d'une aristocratie, qui n'avoit montré envers elles que de l'insolence: elles étoient dans l'enchantement, en voyant le pouvoir absolu passer dans les mains d'un monarque, qui, plus que jamais, étoit leur idole.

Ce fut ainsi que les habitans de Stockholm renoncèrent à la constitution, que leurs ancêtres leur avoient léguée après la mort de Charles XII, comme un boulevard contre le despotisme de leurs souverains.

Tel est le monde; tels sont les jeux ou les caprices de la fortune. Je ne les envisage aujourd'hui que d'un œil stoïque; et le seul vœu que je me permets encore de faire, c'est que ma patrie, que j'ai toujours aimée, dans le temps même où elle me poursuivoit avec acharnement, de contrée en contrée, et où elle mettoit ma tête à prix, puisse à jamais

se maintenir dans l'heureux état qu'elle doit à la révolution.

La puissance monarchique et illimitée dégénère souvent en despotisme ; je ne le vois que trop, et par l'histoire des siècles passés, et par celle du siècle présent : mais les autres formes de Gouvernement me paroissent sujettes à de plus grands vices encore ; et rien, selon moi, n'est plus dangereux, que la licence et l'anarchie, source féconde et principe de tous les maux.

Le roi, dès le commencement de la révolution, fit prier les ministres étrangers de se rendre au palais ; et lorsqu'ils y arrivèrent, il leur adressa ces paroles : « Messieurs, j'ai » desiré de vous voir ici. La crise du moment » ne me permet pas de répondre des événe- » mens ; et je serois au désespoir, qu'il vous » arrivât quelque chose de désagréable. Je » n'ai pas besoin de vous dire ce qui se passe : » vous le voyez ; et depuis long-temps vous » avez dû le prévoir. Mais je vous prie d'in- » former vos cours respectives, que je main- » tiendrai de tout mon pouvoir la paix avec » elles, que je cultiverai toujours avec soin » l'amitié de mes voisins et de mes alliés. »

Sa majesté employa le reste du jour à vi-

siter les différens quartiers de la ville, et à recevoir les sermens des magistrats, des colléges et de la milice.

Elle passa la nuit suivante à faire sa ronde dans la ville, où les troupes restèrent sous les armes. Son cortège grossissoit à chaque instant : les officiers des deux partis se réunissoient à sa suite. Elle avoit mis un mouchoir blanc autour de son bras gauche; et comme elle avoit souhaité, que tous ses partisans se distinguassent, par cette marque, de ceux qui ne le seroient pas, chacun imita son exemple.

Le 20, des milliers d'habitans s'assemblèrent dans une grande place. Le bruit s'étoit répandu, que sa majesté étoit résolue à faire prêter le serment de fidélité au corps entier de la nation; et l'on s'empressa de remplir ses intentions.

Dès que le roi parut, il se fit un profond silence : il étoit à cheval, l'épée nue à la main; et faisant quelques pas en avant de son cortège, il adresse au peuple un discours pathétique sur l'objet et le but de ses entreprises. Il lui déclare, qu'il ne veut que rendre la tranquillité à sa patrie, réprimer la licence, mettre un terme à l'oppression, faire revivre l'ancienne

l'ancienne liberté suédoise, et rétablir les lois des temps antérieurs à 1680. « Je ne fais con» sister ma gloire (dit-il en finissant) qu'à être le » premier citoyen d'un peuple vraiment libre. »

L'enthousiasme fut à son comble: les uns versoient des larmes de joie; d'autres, entraînés par l'éloquence de leur monarque, l'interrompoient par les plus vives acclamations. Tous l'admiroient et le bénissoient. Il prononça, d'une voix distincte, le serment qu'il faisoit au peuple; et le peuple prêta celui qu'il devoit à son souverain.

Une assemblée des États fut proclamée pour le lendemain, sous la menace que tout membre de la diète qui oseroit s'en absenter, seroit regardé et puni comme traître à son roi et à sa patrie.

Sa majesté n'oublioit rien, en même temps, de tout ce qui pouvoit assurer l'exécution de ses desseins dans toutes les provinces suédoises. Les régimens s'étoient retirés dans leurs quartiers. Les ducs de Sudermanie et d'Ostrogothie étoient, l'un et l'autre, à la tête d'un corps considérable de troupes. Hellichius avoit remis Christianstadt entre les mains du prince Charles. Le prince Frédéric avoit confiné le général Pecklin dans le châ-

teau de Gripsholm. Il n'y eut donc pas plus de tumulte et d'opposition dans les provinces, que dans la capitale.

Le 21, jour de la convocation des États, un détachement des Gardes occupa la place, où les nobles avoient leur chambre. Le palais fut investi de tous côtés par des troupes. Des canons furent braqués dans la cour qui fait face à la salle des États.

L'usage étoit, que les différens ordres, en s'assemblant dans leurs chambres respectives, marchassent en corps, précédés de leurs orateurs. Ils eurent ordre de se rendre au palais, et d'y entrer séparément les uns des autres, et sans cérémonie. Le maréchal de la diète n'avoit pas, lui-même, le bâton, qui étoit la marque distinctive de son office.

Le roi vint; et s'asseyant sur son trône, environné de ses gardes et d'une troupe nombreuse d'officiers, il adressa aux États une harangue, dans laquelle il peignit des plus vives couleurs les excès, les désordres et les malheurs, qu'avoit entraînés la division des partis. Il leur rappela toutes les peines qu'il s'étoit données pour les mettre d'accord, et toute l'ingratitude qu'ils avoient montrée envers lui, et qu'ils devoient se reprocher. Il

insista sur l'infamie dont ils s'étoient couverts par leur vénalité, et la basesse avec laquelle ils avoient sacrifié à l'or étranger les plus chers intérêts de la patrie; et se levant tout à coup au milieu de son discours : « Si quelqu'un de » vous (s'écria-t-il) peut nier ce que j'avance, » qu'il se lève, et qu'il parle. »

Aucun membre de l'assemblée n'osa répondre; et la honte eut autant de part que la crainte à ce silence.

Sa majesté ordonna à un secrétaire de lire la nouvelle forme de Gouvernement, qu'elle proposoit pour être acceptée par les États. Elle consistoit en cinquante-sept articles. Les quatre suivans suffiront, pour donner une juste idée de la plénitude de pouvoir, dont alloit jouir désormais sa majesté suédoise.

1°. Le roi a le droit d'assembler et de séparer les États à volonté.

2°. L'armée, la marine, les finances, tous les emplois civils et militaires sont à sa seule disposition.

3°. Les impositions existantes sont rendues perpétuelles; et en cas d'invasion ou de nécessité pressante, le roi se réserve la faculte d'y en ajouter quelques-unes, en attendant l'assemblée des États.

4°. Les États assemblés ne peuvent délibérer que sur les objets proposés par sa majesté.

La lecture finie, le roi demanda, si l'on approuvoit cette nouvelle forme de Gouvernement. Les États répondirent par des acclamations.

Un membre de la noblesse se leva, néanmoins, et proposa de limiter les contributions à un certain nombre d'années : mais le maréchal de la diète refusa de mettre cet d'objet en délibération sans le consentement du roi; et sa majesté témoigna son desir, que les nobles eussent, dans ses soins paternels, la même confiance que les autres ordres.

Les États signèrent la forme du Gouvernement, et prêtèrent leur serment de fidélité. Le roi tira de sa poche un livre de prières; et ôtant sa couronne, il entonna le *Te Deum*, qui fut chanté dévotement par toute l'assemblée. La révolution fut alors accomplie.

Les princes Charles et Frédéric, de leur côté, assemblèrent les troupes qu'ils commandoient; et après leur avoir lu les lettres du roi, ils reçurent leur serment. Aucun officier ne refusa de se soumettre; et tous les soldats imitèrent leur exemple. On en fit au-

tant dans toutes les villes de quelque importance.

Les sénateurs, et tous ceux qui avoient été arrêtés, furent mis en liberté, à l'exception du général Pecklin, et d'un autre officier-général de la Finlande, qu'on élargit cependant quelques mois après.

Dès le 19, et au milieu du tumulte et des agitations de cette mémorable journée, sa majesté avoit eu l'attention de rassurer les parens et les amis de tous les prisonniers. Le général, ayant écrit à son épouse, envoya sa lettre au roi, qui y ajouta de sa propre main quelques lignes, pour lui promettre l'élargissement de son mari sous peu de jours. Il fit même dire aux enfans d'un pauvre curé, que leur père auroit bientôt sa liberté et leur seroit rendu.

Une conduite aussi noble ne pouvoit que lui concilier tous les esprits : aussi la tranquillité s'établit par-tout; et l'acquiescement à ses volontés devint général.

M. le comte de Vergennes eut, sans doute, beaucoup de part à cette révolution ; et ce que je pourrois dire de sa conduite dans ces circonstances, n'ajouteroit rien à la haute opinion que l'Europe entière a de ses talens.

Mais qu'il me soit permis de m'arrêter, un instant, sur quelques singularités dignes d'attention. La révolution projetée en 1756, étoit, à peu près, la même, quant à son objet, que celle qui eut lieu en 1772. Nous échouâmes dans celle-là, avec tous les moyens d'en assurer le succès : celle-ci réussit avec les plus foibles moyens en apparence. Nous avions, pour la première, un puissant parti, plusieurs grands seigneurs de la Cour, le peuple et des armes. On ne voit, dans la dernière, que deux grands personnages, le roi avec tout son courage, et le ministre d'une Cour étrangère avec toute la sagesse qui le caractérise. L'une fit périr sur un échafaud ou proscrire ignominieusement de bons citoyens, des sujets fidèles, qui n'ambitionnoient que la gloire de concourir au bien de l'État et du père de la patrie. L'autre a immortalisé, et le souverain, qui a enchaîné les passions et les vices destructeurs de la prospérité générale, et le grand homme d'État, qui l'a soutenu dans cette entreprise par ses conseils et par sa prudence : enfin, la même puissance étrangère qui fit manquer la première révolution, a dirigé les ressorts secrets qui ont heureusement consommé la dernière.

CHAPITRE XLIV.

La Reine Douairière de Suède reçoit à Stralsund les Hommages de la Poméranie Suédoise. Je suis nommé Lieutenant-Général des Armées Prussiennes avec M. de Mollendorff. Le Roi me donne le Gouvernement de Spandaw. Second Voyage du Prince Henri en Russie. Je l'y accompagne. Le Prince y est reçu comme la première fois. Je vais, de la part de son Altesse Royale, complimenter l'Impératrice. Mort de la Grande-Duchesse. La Cour se retire à Czarkozelo. Quelle seconde femme on veut donner au Grand-Duc. Comment nos journées se passoient à Czarkozelo. Le Prince Potemkin favori de l'Impératrice, à la place du Prince Orlow. Anecdotes sur ce dernier. L'Archevêque de Moskow massacré par la Populace, et à quelle occasion.

Le roi de Suède, en donnant à sa mère la nouvelle de la révolution qu'il venoit de faire, la pria de recevoir, à Stralsund, en son nom, les hommages de la Poméranie suédoise. Cette princesse se conforma à ses intentions, et s'embarqua ensuite pour Stockholm.

Pendant les revues, qui se font à Berlin vers la fin du mois de mai, le roi me promut au

grade de lieutenant-général de ses armées, ainsi que M. de Mollendorff, aujourd'hui gouverneur de cette capitale. Cette promotion me fit d'autant plus de plaisir, que je ne l'aurois pu obtenir en meilleure compagnie. Toute l'Europe connoît les talens militaires de ce général; et sa réputation, déjà si brillante et si bien méritée, ne peut que s'accroître, si jamais les circonstances nous le font voir à la tête de grandes armées. Nous fûmes les seuls officiers, que sa majesté, à cette revue, daigna élever au grade le lieutenans-généraux.

Quelque temps après, le lieutenant-général de Bulow, gouverneur de Spandaw, mourut: le roi me conféra ce gouvernement; et il augmenta mes appointemens de quinze cents écus. Ma nomination à cette place honorable me procura l'avantage d'aller, aussi souvent que je voulois, à ma campagne, située entre Spandaw et Potzdam; et ce n'étoit pas une petite jouissance pour moi.

Mais, comme gouverneur, j'étois obligé de visiter fréquemment la forteresse et les prisons, où gémissent tant de malheureux. La plupart sont coupables, sans doute, de crimes assez grands, pour mériter une punition exemplaire: mais il est toujours bien des prisonniers

dont les fautes ne sont pas graves ou que de fausses apparences ont fait condamner avec trop de sévérité. La nature m'a donné une ame sensible ; et les maux que j'ai soufferts dans ma vie, m'ont appris à compâtir aux misères de mes semblables. Je n'entrois jamais dans ces lieux d'horreurs, d'ailleurs si nécessaires à la sûreté publique, sans qu'il m'en coûtât infiniment. J'ai osé quelquefois m'intéresser pour des prisonniers, dont les fautes me sembloient légères ; et j'ai eu la satisfaction d'obtenir leur grâce.

Le roi fut informé par ses ministres, que les dispositions de la Cour de Russie n'étoient plus les mêmes, et que ses ennemis avoient travaillé à altérer les sentimens de confiance et d'amitié que l'impératrice avoit, jusques-là, manifestés en toute occasion pour lui. Il desira donc, que le prince Henri, pour qui il n'ignoroit pas que cette illustre souveraine avoit toujours conservé le plus sincère et le plus vif attachement, fît un nouveau voyage à Saint-Pétersbourg. Sa majesté étoit persuadée, que personne n'étoit plus propre que son altesse royale, à entretenir la bonne harmonie qui régnoit entre les deux Cours, et à dissiper les préjugés, contraires à ses

intérêts, que d'autres Cours avoient pu donner à celle de Russie.

Le prince, en acceptant la proposition que lui en fit le roi, me demanda de nouveau pour l'accompagner ; et j'en reçus l'ordre de sa majesté. J'avois déjà fait tant de voyages de cette sorte, et vu faire tant de démarches intéressées et peu honorables, soit pour obtenir des présens, soit pour exercer impunément d'odieuses rapines, que j'étois fort éloigné d'ambitionner encore l'honneur d'être à la suite d'un grand seigneur. Mais je ne pouvois me refuser aux ordres du roi; et je devois, sur-tout, ne pas désobliger un prince qui m'avoit comblé de tant de bontés, et dont la confiance est si flatteuse, pour tout homme capable d'en sentir tout le prix.

Notre voyage fut fort heureux; et nous arrivâmes à Saint-Pétersbourg, la veille du jour de Pâques, vers l'entrée de la nuit. Le prince fut logé et reçu comme la première fois.

Je devois encore aller complimenter l'impératrice de la part de son altesse royale : mais sa majesté impériale s'étoit, ce jour-là, couchée de fort bonne heure, pour se lever à deux heures du matin et assister au service divin. Le lieutenant-général de Kalstein, qui étoit à la tête des

officiers de la maison du prince, convint avec moi, qu'il viendroit me prendre vers cette même heure, et qu'il me conduiroit à la Cour.

Un coup de canon fut le signal, qu'on devoit se rendre à l'église. Mon conducteur entra chez moi, et me mena à la chapelle, qu'on avoit prodigieusement éclairée. La messe étoit commencée. L'impératrice étoit dans sa tribune, tenant dans sa main un cierge allumé, de même que le grand-duc et toutes les personnes qui s'y trouvoient. Tout le monde étoit en habit de gala; et les diamans brilloient de toutes parts.

Aussitôt que sa majesté impériale m'aperçut dans la foule, elle me fit dire qu'elle étoit charmée de me revoir ; et que, comme elle supposoit que mon dessein étoit de lui parler, je devois saisir le moment où, le service fini, les évêques et tous les autres ecclésiastiques s'approcheroient pour la féliciter.

J'assistai tranquillement à l'office. La messe finie, on chanta le *Te Deum*, sans accompagnement d'instrument de musique, dont le rit grec défend de faire usage; et quand les prêtres s'avancèrent vers l'impératrice, je les suivis à la tribune.

Je fus admis, comme eux, à l'honneur de

lui baiser la main : elle daigna m'accueillir très-gracieusement, et me chargea de témoigner au prince toute la satisfaction qu'elle avoit de le posséder encore.

Elle sortit de l'église vers quatre heures du matin ; et, alors, se retournant vers moi ; *j'attends le prince à dîner*, me dit-elle. *Mais*, lui répondis-je, *votre majesté impériale entend, sans doute, le souper et non le diner, puisqu'ayant consacré la nuit à des actes de dévotion, elle sera bien aise de reposer le jour ? Non*, me répliqua-t-elle : *venez seulement à l'heure ordinaire : le plaisir de revoir le prince me dédommagera de tout.*

Nous parûmes à la Cour vers une heure. L'impératrice étoit déjà habillée : tout se passa sans cérémonie, tant à la réception qu'au dîner.

En sortant de table, le prince alla faire sa visite au grand-duc, et à la grande-duchesse, née princesse de Darmstadt et sœur de la princesse de Prusse.

Nous trouvâmes la grande duchesse tellement avancée dans sa grossesse et si près d'accoucher, qu'il n'y avoit pas huit jours que nous étions à Saint-Pétersbourg, que ce cruel moment arriva et pour la mère et pour l'enfant, que le même tombeau réunit.

Cette jeune princesse accoucha dans les plus affreuses douleurs : mais elle mourut avec une résignation et une constance héroïques, qui ne fit qu'accroître les regrets qu'on avoit de la perdre. L'impératrice fut au désespoir ; et tout l'Empire prit d'autant plus de part à sa juste douleur, qu'il se voyoit privé, tout à la fois, d'une princesse qui lui étoit chère, et d'un prince qui, peut-être un jour, seroit devenu son maître.

Dès que la grande-duchesse eut expiré, sa majesté impériale se retira au château de Czarkozelo : elle prit le grand-duc dans son carosse ; et elle pria le prince Henri de venir les y joindre.

Nous y allâmes le lendemain : il n'y avoit que très-peu de monde ; et nous ne rentrâmes plus en ville, jusqu'au temps de notre départ pour la Prusse. Le prince fit tous ses efforts pour dissiper la tristesse profonde dans laquelle l'impératrice étoit plongée.

Enfin, les premières douleurs se calmèrent un peu ; et c'est alors, qu'elle s'occupa du soin important de donner au grand-duc une seconde femme. Elle en parla au prince Henri, avec cette franchise, qu'elle avoit toujours avec lui, et lui déclara, que son desir seroit,

que son fils épousât sa nièce, la princesse de Wurtemberg.

Cette princesse étoit promise au prince héréditaire de Darmstadt; et il falloit la dégager de ses liens, pour venir jouer en Russie le rôle qui lui étoit destiné.

Le prince Henri expédia tout de suite un courrier au roi, son frère, pour lui faire part des bonnes intentions de l'impératrice; et nous attendîmes la réponse de sa majesté prussienne, avec d'autant plus d'impatience, qu'elle ne pouvoit arriver qu'après six semaines, à cause de la distance qu'il y a de Saint-Pétersbourg à Berlin.

Tous les matins, on se promenoit à pied, genre d'exercice que l'impératrice a toujours beaucoup aimé. On déjeûnoit dans le jardin; et, après le diner, on alloit parcourir en voiture les environs de Czarkozelo. Quelquefois, le grand-duc, qui est bon cavalier, montoit à cheval, et, sur-tout, lorsque le temps eut un peu affoibli son extrême sensibilité à la perte qu'il avoit faite; et, alors, nous allions déjeûner dans quelque hameau du voisinage.

Cette espèce de retraite, dans laquelle nous vivions, me laissoit tout le loisir de réfléchir sur les différens changemens qui s'étoient

faits à cette Cour. Dans notre premier voyage, le prince Orlow étoit dans la plus haute faveur : dans celui-ci, le prince Potemkin avoit pris la place de cet ancien favori, qui, à la vérité, n'étoit pas disgracié, mais qui, néanmoins, ne jouoit plus qu'un rôle secondaire.

On me conta, à leur sujet, une anecdote vraiment plaisante. Le prince Potemkin montoit, un jour, l'escalier du château, pour aller chez l'impératrice; et le prince Orlow le descendoit, pour se retirer chez lui. Le premier, pour n'avoir pas l'air d'un homme décontenancé, adressa la parole à son prédécesseur; et ne sachant trop que lui dire : *Quelle nouvelle y a-t-il à la Cour*, lui demanda-t-il? *Rien*, lui répondit froidement le prince Orlow, *sinon, que vous montez et que je descends.*

J'appris encore, au sujet de ce dernier, un trait de courage et d'intrépidité, qui lui fait infiniment plus d'honneur que tous les bons mots qu'il a jamais pu dire. La peste régnoit à Moskow, et causoit le plus affreux ravage dans cette immense ville. Le prince Orlow, qui alors étoit en faveur, rassemble tout ce qu'il peut trouver de médecins et de chirurgiens. Il part de Saint-Pétersbourg, suivi de tous ses

Esculapes. Arrivé à Moskow, il se jette au milieu des quartiers les plus infectés, les plus dévastés par la contagion; et il établit tant d'ordre, il prend de si sages mesures, qu'au bout de quelques semaines, la peste cesse, que cette ancienne capitale de la Moskowie est entièrement délivrée de cet épouvantable fléau.

C'est à de pareilles actions, qu'on reconnoît les hommes qui ont de l'énergie dans le caractère. Mais les hommes de cette trempe sont malheureusement très-rares dans tous les pays : on ne rencontre, presque par-tout, que des égoïstes, que des ames froides et insensibles.

Le prince Orlow me raconta lui-même une bien singulière histoire : le fait dont il s'agit, se passa à Moskow, dans le temps même qu'il y étoit, à l'occasion de la peste.

L'archevêque de cette ville, qui étoit un bon et respectable vieillard, fit, un jour, transporter dans un couvent quelques tableaux, représentant des saints : ils se trouvoient en trop grande quantité dans l'une de ses églises, La populace, qui par-tout est ignorante et superstitieuse, mais qui n'est peut-être nulle part plus fanatique qu'en Russie, où les lumières ne font pour ainsi dire que de naître,

prend

prend cet enlèvement ou plutôt cette translation d'images, pour un acte d'irreligion et d'impiété. Elle s'attroupe, se livre à toute sa fureur, et résout de faire porter à son archevêque la peine de cette prétendue profanation.

Ce bon homme s'enfuit de sa maison, se refugie dans l'église d'un couvent, et va se cacher dans le sanctuaire, où, suivant le rit grec, les écclésiastiques seuls ont le droit d'entrer. Malheureusement, un jeune enfant le voit passer, et se hâte de l'aller dénoncer. La populace accourt, pénètre dans l'église, se jette sur ce vénérable pasteur, et le traîne jusqu'à la porte, pour le massacrer.

L'infortuné vieillard, qui voit la mort inévitable, conjure ses bourreaux de lui permettre au moins de passer à l'autel, pour communier encore une fois. La populace y consent; et, pendant cette pieuse cérémonie, elle regarde avec la plus grande tranquillité cette déplorable victime de la superstition et du fanatisme, qu'elle s'apprête à immoler. Ensuite, elle va s'élancer de nouveau sur le malheureux vieillard, l'entraîne, comme auparavant, hors de l'église, et le hâche en mille morceaux.

Les gardes et les officiers de la police arrivèrent trop tard, pour le sauver : mais les principaux auteurs de cet horrible assassinat furent arrêtés, enchaînés, conduits en prison ; et bientôt après, ils furent tous pendus ou roués, selon qu'ils étoient plus ou moins coupables.

CHAPITRE XLV.

Réponse du Roi de Prusse, au sujet du Mariage du Grand-Duc. Le Prince Henri se charge de conduire son Altesse Impériale à Berlin, lieu où doit se rendre la Princesse de Wurtemberg, qu'on desire de lui faire épouser. Avant son départ de Saint-Pétersbourg, le Prince Henri va voir le Château de Péterhoff et celui d'Oranienbaum. Il se met en route avec le Grand-Duc. Lettre que lui écrit l'Impératrice et qui lui est apportée par un Courrier. Nous passons par Riga, Mittaw, Memel et Koenisberg. Entrée et Réception du Grand-Duc à Berlin. Son Mariage avec la Princesse de Wurtemberg. Fêtes qu'on leur donne. Toute la Cour se rend à Potzdam. Manœuvre de la Garnison. Présens du Roi au Grand-Duc et à toute sa suite. Départ de son Altesse Impériale pour la Russie. Il passe quelques jours à Rheinsberg. Les Parens de la Princesse de Wurtemberg l'accompagnent jusqu'à Memel. Mon retour à Berlin, Mort de ma Femme.

Cependant le courrier, que le prince Henri avoit envoyé au roi, son frère, revint à Czarkozelo et apporta la réponse de sa majesté : elle fut telle qu'on pouvoit la desirer. Le prince

héréditaire de Darmstadt s'étoit trouvé à Potzdam, précisément lorsque ce courrier y étoit arrivé ; et le roi conduisit si bien la négociation, dont il étoit chargé, que, sans humilier ce jeune prince, il le fit consentir de lui-même, malgré l'inclination et l'amour qu'il avoit pour la princesse de Wurtemberg, à la céder au Grand-Duc.

Quant à l'agrément des parens de cette princesse, et aux différens arrangemens, qu'il y auroit à prendre pour le mariage, sa majesté écrivit, qu'on devoit entièrement se reposer de ce soin sur elle.

Il fut donc résolu, que Berlin seroit le lieu du *rendez-vous* du Grand-Duc et de la princesse; et que, s'ils se plaisoient l'un à l'autre, ils viendroient se marier à Saint-Pétersbourg.

Le prince Henri se chargea bien volontiers de conduire son altesse impériale à Berlin ; et, en même temps, l'impératrice assigna quarante-mille écus pour le voyage de la princesse de Wurtemberg, et de ceux de ses parens, qui desireroient de l'accompagner.

Cette illustre souveraine a toujours montré la plus vive tendresse pour son fils ; et jamais peut-être ses sentimens maternels ne se sont manifestés avec tant d'éclat qu'en cette occa-

sion : elle étoit transportée de joie, et ne cessoit de témoigner au prince Henri la reconnoissance, qu'elle devoit à ses soins et à ceux du roi son frère.

Elle manda le maréchal comte de Romanzow, qui, alors, étoit en Ukraine, où il résidoit comme gouverneur de cette province; et ce fut pour lui ordonner d'accompagner le Grand-Duc dans son voyage.

Tandis qu'on s'occupoit de tous les préparatifs nécessaires, le prince Henri et le Grand-Duc résolurent d'aller ensemble à Péterhoff, qui est éloigné de sept milles d'Allemagne de Saint-Pétersbourg.

Pierre I avoit fait bâtir ce château de plaisance sur les côtes de la mer Baltique : il n'est pas grand; et il a été même fort négligé. L'impératrice Élisabeth, qui ne s'y plut jamais, avoit fait construire celui du Czarkozelo, pour y passer la belle saison; et c'est ce que fait encore l'impératrice actuelle. Cependant Péterhoff est extrêmement agréable; la situation en est belle; le jardin magnifique, et les jets-d'eau, sur-tout, ne le cèdent en rien à ceux de Versailles.

Depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Péterhoff, on ne rencontre que châteaux et jardins;

et l'on jouit sur toute cette route des points de vue les plus ravissans.

Nous vîmes aussi, à une lieue de Péterhoff, le château d'Oranienbaum, qui sera à jamais fameux dans l'histoire de Russie, par l'horrible catastrophe de Pierre III : il est très-bien bâti, et beaucoup mieux situé encore. Nulle part, peut-être, on ne voit deux endroits plus délicieux, et où, pendant l'été, il soit possible de se procurer plus d'agrémens. Mais la belle saison est toujours si courte en Russie et le climat si rude, qu'on n'est jamais à la campagne que très-passagèrement.

Lorsque nous fûmes de retour à Czarkozelo, tout étoit déjà arrangé et prêt pour notre départ. Le Grand-Duc prit les devants, et alla nous attendre à Riga. Le prince Henri le suivit, vingt-quatre heures après.

L'impératrice parut également touchée de cette double séparation. Elle recommanda son fils au prince avec des expressions, qui prouvoient à la fois, et la bonté de son cœur, et toute la sensibilité de la plus tendre mère.

Elle avoit préparé plusieurs lettres pour le roi de Prusse et pour la famille de Wurtemberg : mais la tristesse qu'elle éprouva, au départ du Grand-Duc et du prince Henri,

ne lui permit pas alors de les expédier; et elle se détermina à nous les envoyer ensuite par un courrier.

Ce courrier nous joignit, le troisième jour, et remit à son altesse royale le paquet qui contenoit ces différentes lettres.

L'impératrice y avoit ajouté une lettre particulière, qu'elle avoit écrite de sa propre main à son altesse royale; et cette lettre ne fait pas moins d'honneur à cette auguste princesse, qu'au grand prince, à qui elle est adressée.

« Monsieur mon Cousin.

» Je prends la liberté d'envoyer à votre al-
» tesse royale les quatre lettres, dont je lui
» ai parlé et dont elle a bien voulu se char-
» ger. La première est pour le roi, son frère,
» et les autres, pour les princes et princes-
» ses de Wurtemberg. J'ose la prier, si,
» comme je n'en doute pas, le cœur de mon
» fils se détermine pour la princesse Sophie-
» Dorothée, d'employer les trois dernières
» selon leur destination, et de les appuyer
» de l'éloquence persuasive, dont Dieu l'a
» douée.

» Les preuves convaincantes et réitérées,
» qu'elle m'a données de son amitié, la haute
» estime que j'ai conçue pour ses vertus,
» et l'étendue de la confiance qu'elle m'a
» inspirée, ne me laissent aucun doute sur
» le succès d'un affaire, qui me tient tant au
» cœur. Pouvois-je la mettre en de meilleures
» mains?

» Votre altesse royale est assurément un né-
» gociateur unique. Qu'elle pardonne cette
» expression à mon amitié ! mais je ne crois
» pas, qu'il y ait d'exemple d'une affaire de
» cette nature, traitée comme celle-ci. Aussi,
» est-ce la production de l'amitié et de la
» confiance la plus intime.

» Cette princesse en sera le gage. Je ne
» pourrai la voir, sans me ressouvenir, com-
» ment cette affaire a été commencée, me-
» née et finie, entre la maison royale de Prusse
» et celle de Russie. Puisse-t-elle perpétuer
» les liaisons qui nous unissent!

» Je finis, en remerciant bien tendrement
» votre altesse royale de tous les soins et de
» toutes les peines qu'elle s'est donnés; et
» je la prie d'être assurée, que ma reconnois-
» sance, mon amitié, mon estime, la haute

» considération que j'ai pour elle, ne finiront
» qu'avec ma vie.

» Monsieur mon Cousin,

» De votre altesse royale,
» La bonne cousine et amie,

» Catherine.

» A Czarkozelo, le 11 juin 1776. »

Cette lettre si franche, si naïve, si affectueuse, qui n'est pas moins bien écrite que bien pensée, doit peindre, aux yeux de la postérité, l'ame de cette illustre et magnanime princesse.

Nous trouvâmes le Grand-Duc à Riga, où nous nous arrêtâmes un jour. Nous y vîmes un camp, qui étoit tout près de la ville : il étoit composé de deux régimens de cavalerie, et de quatre d'infanterie. Le Grand-Duc les passa en revue, et leur fit faire quelques manœuvres devant le prince Henri.

De Riga, nous allâmes à Mittaw, où le duc de Courlande reçut les deux princes avec beaucoup de magnificence. Le Grand-Duc y passa

la nuit : mais le prince Henri prit les devants, pour recevoir lui-même son altesse impériale, à son entrée dans les États du roi.

Nous trouvâmes à Memel tous ceux qui devoient former la Cour du Grand-Duc, et tous les cuisiniers, toutes les provisions en boissons et en comestibles, qui étoient nécessaires pour le reste de la route. Son altesse impériale y arriva, vingt-quatre heures après nous. Nous y restâmes encore un jour, pour prendre quelque repos; et nous en partîmes tous ensemble.

Le roi avoit pourvu à ce que le Grand-Duc fût reçu par-tout, avec les honneurs qui étoient dus à l'héritier présomptif du trône de la Russie, son alliée.

On s'arrêta deux jours à Kœnigsberg en Prusse; et la garnison, composée de dix escadrons de dragons et de six bataillons d'infanterie, manœuvra en présence de son altesse impériale.

La foule fut prodigieuse par-tout où nous passâmes. De tous côtés s'offroient de jeunes filles, très-élégamment habilées, qui venoient jeter à pleines mains, toutes sortes de fleurs dans la voiture des princes; et, dans les villes de garnison, tous les chefs des régimens s'em-

pressèrent à l'envi les uns des autres, de donner à son altesse impériale les petites fêtes militaires qui pouvoient l'amuser.

Rien ne manqua à la réception que lui fit a Schwedt le margrave Henri.

L'entrée de son altesse impériale à Berlin fut sur-tout très-brillante : le prince Henri l'accompagnoit dans la même voiture.

Le roi vint la recevoir ; et il la conduisit dans son appartement, où leur entretien fut d'environ une demi-heure.

Les deux princes se rendirent, ensuite, chez la reine : c'étoit là que toutes les princesses et toutes les dames de la Cour et de la ville étoient rassemblées.

La princesse de Wurtemberg plut infiniment au Grand-Duc ; et dès le soir même, en se retirant après le souper, il le déclara au prince Henri, qui, le lendemain, fit les demandes auxquelles il étoit autorisé par les pleins-pouvoirs de l'impératrice, et remit les lettres dont il étoit chargé.

Les arrangemens furent bientôt conclus. Quelques jours se passèrent en fêtes et en réjouissances. Le prince Ferdinand, frère du roi, en donna une très-belle à son château de Frédérichsfelde. Le roi termina les fêtes de

Berlin par un très-grand diner, qui eut lieu à Charlottembourg ; et le soir de ce même jour, on partit pour Potzdam.

Toute la Cour se réunit au nouveau palais de Sans-Souci, où, pendant tout le temps qu'y passa le Grand-Duc, on ne vit que fêtes, spectacles et illuminations.

Sa majesté fit manœuvrer la garnison devant son altesse impériale; et, ce qui ne la flatta pas moins que le maréchal de Romanzow, la manœuvre se fit par plusieurs petits carrés, à l'imitation de la bataille de Kayal, où les Russes avoient défait les Turcs pendant la dernière guerre.

Les présens succédèrent aux fêtes. Le roi donna au Grand-Duc douze chevaux de selle, qu'il avoit fait choisir exprès dans les haras de Prusse, et un superbe service de porcelaine de la fabrique de Berlin. Tous les seigneurs de la suite de son altesse impériale reçurent aussi des présens de grande valeur.

Le Grand-Duc, à son tour, en donna à tous ceux d'entre nous, qui avoient été employés à le servir ; et c'est à cette occasion, que je vis encore se renouveler toutes les bassesses que produit une vile cupidité. Je n'en citerai qu'un exemple.

Son altesse impériale, qui m'honoroit de sa confiance m'avoit montré tous les présens qu'elle se proposoit de faire. Or, l'une des personnes auxquelles ils étoient destinés, ayant reçu une tabatière, vint, de très-mauvaise humeur, se plaindre à moi de ce qu'elle n'étoit pas assez magnifique. Indigné de ses murmures, et sachant le prix de la tabatière, je lui en offris mille écus, si elle étoit d'avis de me la céder. Elle rougit de honte, se tut, mit son présent dans sa poche, et se retira.

On détermina à Sans-Souci, de quelle manière le Grand-Duc s'en retourneroit en Russie : il fut arrêté, que son altesse impériale prendroit les devants, avec les personnes de sa suite, et que la princesse de Wurtemberg, avec ses parens, la suivroit.

Le château de Rheinsberg se trouvant sur leur chemin, le prince Henri les invita à y séjourner. Ils s'y rendirent; et son altesse royale leur donna, pendant quatre jours, les fêtes les plus brillantes, les plus variées et les mieux ordonnées.

J'y fus aussi, d'après l'invitation du prince; et je revins à Potzdam, dès que le Grand-Duc eut pris congé du prince Henri.

Leur séparation fut vraiment touchante; et

ous ceux qui en furent témoins, applaudirent également aux marques de tendresse et de confiance qu'ils se donnèrent l'un à l'autre: on eût dit, que l'un étoit un père tendre qui ne voyoit qu'avec douleur le fils le plus chéri s'éloigner de lui; et que celui-ci ne s'arrachoit à ses embrassemens, que pour céder à la nécessité, et avec la crainte de ne plus le revoir.

Le Grand-Duc, avant de me quitter, me tira à l'écart, et se promena tout seul avec moi pendant quelques momens. Il me fit alors ses adieux dans les termes les plus affectueux. Cette scène est l'une de celles qui m'ont le plus ému dans ma vie. Si jamais ces mémoires passent sous ses yeux, je le supplie de se souvenir des vœux sincères que je fis, dans ces momens-là, pour son bonheur, pour la prospérité de son règne, si la Providence le faisoit un jour monter sur le trône, et pour la continuation des sentimens de confiance, d'attachement et de reconnoissance, dont je le voyois pénétré envers la maison royale de Prusse.

Il partit le lendemain; et, le jour d'après, la princesse de Wurtemberg se mit elle-même en route. Ses parens l'accompagnèrent jusqu'à

Memel, où elle trouva tous ceux de sa Cour, que l'impératrice avoit envoyés pour la recevoir.

Le prince et la princesse de Wurtemberg en repartirent, pour retourner à Montbelliard, où ils sont leur résidence ordinaire. Le prince Henri resta à Rheinsberg.

Je revins à Berlin rejoindre ma femme : elle étoit très-souffrante depuis quelques années. Une hydropisie de poitrine me l'enleva; et cette séparation fut pour moi bien cruelle. Nous vivions ensemble depuis trente ans; et nous n'avions pas cessé de nous aimer. Elle avoit partagé tous mes malheurs; et elle les avoit toujours supportés avec une fermeté, une constance, un héroïsme de sentimens, presque sans exemple parmi les personnes de son sexe.

Privé des douceurs de sa société, je devins triste, mélancolique, indifférent à tout. Le roi me mena avec lui aux revues de Silésie; et ce voyage me dissipa un peu. Je retournai à Potzdam avec sa majesté, qui me retint auprès d'elle jusqu'au 20 décembre, où elle vint passer à Berlin le temps du carnaval, selon sa coutume.

troupes de cet électorat. Je fus du nombre des lieutenans-généraux, qu'on destina à servir dans cette dernière.

C'est alors que nous vîmes arriver un ministre de la Cour de Suède, pour annoncer à la nôtre, de la part de Gustave III, la naissance d'un prince royal, qui, depuis, est devenu le successeur de son illustre père au trône de ma patrie. Ce ministre s'étoit rendu directement à Berlin, croyant y trouver encore sa majesté prussienne : mais n'y étant arrivé qu'après son départ pour la Silésie, il se hâta de remplir l'objet de sa mission envers la famille royale, pour aller ensuite se rendre auprès du roi, qui étoit déjà à la tête de son armée.

La reine douairière avoit, en même temps, écrit à ses frères, pour les informer des procédés que le roi de Suède, son fils, avoit eus envers elle, à l'occasion de cette naissance; et le récit qu'elle leur avoit fait, de ce qui venoit de se passer à Stockholm, ne disposa point nos princes, et le prince Henri en particulier, à faire au ministre suédois l'accueil le plus favorable.

Il ne fit à Berlin qu'un très-court séjour : mais on prétendit dans le temps, que sa ma-

jesté prussienne le reçut avec une sorte de distinction, et s'efforça même de lui faire oublier les désagrémens qu'il avoit essuyés à Berlin, sur-tout, à l'audience que lui avoit accordée le prince Henri, qui aimoit trop la reine de Suède, sa sœur, pour se montrer indifférent à ce qui la regardoit.

La Cour de Vienne, voyant tous les préparatifs que le roi faisoit pour renverser ses plans, proposa les voies de la conciliation; et les négociations furent entamées à Berlin, entre le ministre du roi et M. le comte de Cobentzel, alors ministre d'Autriche à notre Cour. Elles parurent, d'abord, prendre une bonne tournure: mais bientôt les conférences furent rompues; et la guerre devint inévitable.

Le prince Henri nous fit annoncer que nous marcherions le lendemain; et, afin que rien ne transpirât de ses ordres, et que les ministres des Cours étrangères ne pussent expédier des courriers, pour en donner avis, il fit fermer toutes les portes de la ville.

On fut en grande rumeur, parce qu'on ignoroit le motif de cette précaution. Le comte de Cobentzel, qui s'en doutoit, voulut s'en éclaircir. Je lui avois toujours prêté de mes chevaux de selle, quand il avoit envie de se

promener. Il m'en fit donc demander un dans cette occasion. Je lui fis répondre, que j'étois bien fâché de le lui refuser; mais que j'en avois moi-même besoin. Il sut alors à quoi s'en tenir; et cependant, les portes de la ville étant toujours fermées, il prit son parti, comme tous les autres ministres étrangers, et se tint tranquille chez lui.

Le lendemain, dès le point du jour, le prince Henri monta à cheval, et nous marchâmes avec tous les régimens de la garnison. Tous les autres, qui devoient composer son armée, nous joignirent successivement; et, à Dresde, nous reçûmes les troupes saxonnes.

L'entrée de son altesse royale en Bohême, a été célébrée comme un chef-d'œuvre de l'art; et je me dispense de la décrire.

La guerre offrit peu de faits intéressans (1),

(1) Ce qui se passa de plus remarquable, pendant cette campagne, dans l'armée du roi, ce fut la belle retraite que fit le prince de Prusse, d'après les ordres de sa majesté. « Frédéric (dit M. de Ségur), si sévère » pour sa famille, si avare de louanges, si jaloux des » talens qu'il employoit, et si grand connoisseur dans » l'art qu'il avoit perfectionné, avoit chargé son ne- » veu de retirer de la Bohême un corps d'armée, me- » nacé par des forces supérieures : la position étoit » critique, la retraite difficile et périlleuse. Frédéric-

et fut de courte durée. Le roi, avec une armée de cent mille hommes, et le prince Henri,

» Guillaume l'exécuta avec autant d'habileté que de » courage. Le roi, transporté, lui dit, en l'embrassant en présence de l'armée : je ne vous regarde plus » comme mon neveu, mais comme mon fils : vous » avez fait tout ce que j'aurois pu faire à votre place. »

Plusieurs de nos écrivains publicistes, à l'exemple de M. de Ségur, nous ont déjà tracé le portrait de Frédéric-Guillaume comme monarque : mais on pourroit, ce me semble, ajouter bien des traits, qui manquent à la peinture qu'ils nous en font.

Frédéric-Guillaume étoit doué de beaucoup de qualités, qui doivent concilier à un souverain l'amour de son peuple. Il avoit le cœur excellent : il n'étoit pas moins juste que bon ; il n'eût voulu faire que des heureux. Il fut, jusqu'à l'âge de trente ans, le plus beau prince de l'Europe. Sa taille étoit majestueuse, et son port extrêmement noble ; et si sa physionomie étoit peu spirituelle, elle portoit, du moins, l'empreinte de la bonté de son caractère : ce qu'elle avoit d'imposant étoit tempéré par la douceur ; et cet heureux mélange se faisoit remarquer dans son abord et dans ses manières. Son esprit, un peu lent, n'avoit ni toute la chaleur, ni toute la sagacité qui caractérisent généralement les princes et les princesses de la maison royale de Prusse : aussi n'avoit-il pas l'élocution facile ; on le voyoit souvent dans une sorte d'embarras à trouver l'expression dont il avoit besoin ; et ses discours, plus

avec des forces à peu près pareilles, après avoir séjourné en Bohême aussi long-temps

que laconiques, quelquefois même interrompus pendant un assez long intervalle, n'étoient bien saisis, qu'en y apportant la plus grande attention. Sa mémoire étoit facile et tenace ; elle ne perdoit jamais rien de ce qu'elle avoit une fois retenu ; et si elle avoit été plus cultivée dans sa jeunesse, il eût acquis toutes les connoissances qui conviennent aux personnes de ce haut rang, sur-tout aux princes destinés au trône ; mais on est peut-être en droit de reprocher à son grand-oncle de l'avoir, pour ainsi dire, toujours éloigné des affaires, et de tout commerce utile à son instruction. Il avoit eu pour gouverneur, M. le comte de Borck, militaire estimable, et pour précepteur, M. Beguelin, membre de l'académie des sciences et belles-lettres ; et l'un et l'autre étoient des hommes d'un vrai mérite, également capables de lui former l'esprit et le cœur ; mais son éducation n'étoit rien moins que perfectionnée, quand ses mentors tombèrent en disgrace auprès du monarque. Dès lors il fut livré presque entièrement à lui-même. Il forma des liaisons peu dignes de lui. Mais ce qui nuisit le plus à la réputation de Frédéric-Guillaume, comme roi, ce fut d'écarter de ses conseils tous les grands personnages qui avoient toujours tant concouru à la gloire du règne de son illustre prédécesseur, et qui, par leurs connoissances, et par leur sagesse, pouvoient encore le soutenir honorablement dans la carrière qu'il alloit parcourir : ce fut de s'abandonner, avec la confiance la plus aveugle, à la di-

qu'il leur fut possible de tenir la campagne, se retirèrent, et prirent leurs quartiers d'hiver, l'un en Silésie et l'autre en Saxe. Je suivis le prince Henri à Dresde.

Les négociations recommencèrent sous la médiation de la France et de la Russie (1). Le traité de paix fut conclu à Teschen, et

rection des Welner, des Bischoffewerder, et d'une multitude d'hypocrites, qui n'avoient que le talent de l'intrigue; qui n'étoient mus que par la plus vile cupidité; qui, pour maîtriser à leur gré l'esprit de leur maître, écartoient d'auprès de lui, tous ceux qui ne lui eussent donné que des conseils utiles; ce fut, enfin, de s'être laissé persuader, que le seul moyen qu'il avoit à prendre, pour se distinguer du grand Frédéric, et peut-être même pour le faire oublier, c'étoit d'embrasser de tout autres principes d'administration, de changer ou de refondre toutes les belles institutions que l'État devoit à ses méditations et à son génie; et de se frayer à lui-même une route toute nouvelle. Frédéric avoit beaucoup fait pour la prospérité de son royaume; mais il restoit encore, à sa mort, beaucoup à faire, pour consolider son ouvrage et pour en perpétuer la durée. Son successeur n'avoit qu'à le suivre; et il l'eût fait, sans doute, s'il avoit eu d'autres conseillers que ceux dont il s'entoura. Il avoit le jugement sain; et quand on lui présentoit des plans sagement conçus, il étoit très-capable d'en apprécier tous les avantages, et d'en pressentir les heureux résultats.

(1) La France envoya M. le baron de Breteuil, et la Russie, le prince Repnin.

chacun retourna chez soi, après une absence d'environ un an (1).

(1) Peu de temps après la conclusion de la paix de Teschen, la Cour de Vienne nomma à l'ambassade, près le roi de Prusse, M. le comte de Rewiski, gentilhomme hongrois, politique non moins aimable qu'éclairé : il y vint remplacer M. de Cobentzel, qui passoit en Russie. Ce nouveau ministre ayant demandé une audience à sa majesté, pour lui présenter ses lettres de créance, ce fut à Sans-Souci, qu'il lui fut répondu de se rendre ; et le roi, à qui l'on avoit déjà fait le rapport le plus satisfaisant de ses talens et de toute l'aménité de son caractère, le reçut avec toute la distinction, dont il étoit digne. La cérémonie de la présentation finie, il causa long-temps avec lui, et du ton le plus amical ; et lui fit parcourir, en se promenant, plusieurs pièces de son appartement. Sa majesté avoit, dans sa chambre à coucher, à côté de son lit et vis-à-vis de son chevet, le portrait de l'empereur Joseph II. M. de Rewiski le fixa très-attentivement. Dès qu'il l'aperçut : *Reconnoissez-vous ce portrait*, lui dit le roi ? *Oui, sire*, répondit le ministre : *c'est celui de l'empereur, mon maître..... Je l'ai placé là*, poursuivit sa majesté, *pour ne le perdre jamais de vue.* M. de Rewiski sourit ; et le propos du roi ne fut pas, sans doute, oublié par le ministre dans sa première dépêche à sa Cour.

Joseph II étoit, en effet, pour le roi de Prusse, un ennemi bien dangereux, et qui devoit être surveillé. Aucun écrivain n'a peint encore cet empereur avec autant de force et de vérité que M. de Ségur : ce portrait est digne de son pinceau. « Son caractère, dit cet

» homme d'État éloquent, offroit un singulier mélange
» de qualités, qui lui donnèrent quelque gloire, et de
» défauts, qui la ternirent. Simple dans ses mœurs,
» dur pour lui-même, indulgent pour les autres,
» affable pour tous ses sujets, constamment occupé
» des devoirs de son rang, infatigable pour le travail,
» supportant la critique sans humeur, méprisant la
» mollesse, bravant les dangers, il s'intéressoit à tous
» les arts et favorisoit tous les talens. Instruit dans l'art
» militaire par Laudon et Lascy, formé à la politique
» par Kaunitz; versé dans la littérature ancienne et
» moderne, le commerçant, le soldat, le savant,
» trouvoient également sa conversation intéressante et
» instructive. Aucun préjugé n'enchaînoit son esprit;
» et tout sembloit, sous un tel prince, promettre à
» ses peuples un règne glorieux. Mais de graves dé-
» fauts anéantirent ces brillantes espérances. Ambi-
» tieux sans génie, entreprenant sans constance, et
» guerrier sans succès, il ne laissa jamais l'Europe
» en repos, changea sans cesse de plan, et échoua
» dans presque tous ses projets. Sa guerre de Bavière
» ajouta quelques lauriers à la couronne du grand
» Frédéric, et ne lui en valut aucun. Il menaça la
» Hollande, qui le désarma par quelques coups de
» canon et un léger tribut. Il voulut forcer le duc de
» Deux-Ponts à consentir à l'échange de la Bavière
» contre les Pays-Bas, et fut arrêté dans ce dessein
» par les menaces du roi de Prusse, qui, depuis cette
» époque, fut regardé comme le protecteur de l'Em-
» pire contre l'ambition autrichienne. La crainte des
» armes de la Prusse le porta à faire des sacrifices
» impolitiques à la Russie, pour acheter son alliance.

» Il se fit courtisan de Catherine, lui facilita la con-
» quête de la Crimée, orna la pompe triomphale de
» son voyage en Tartarie, et se laissa entraîner par
» elle dans une guerre désastreuse, qui lui coûta deux
» cents mille hommes, épuisa ses trésors, et exposa
» la Maison d'Autriche aux dangers d'une ruine qui
» eût été certaine, si Frédéric-Guillaume avoit su
» profirer de ses fautes. Joseph II étoit avare, et
» ruina son pays. Il étoit philosophe dans ses opi-
» nions, mais despote dans sa conduite. Il auroit
» guéri ses sujets, en les éclairant; il les révolta, en
» voulant les conduire à la raison par la force: et
» dans le même temps, où la France s'insurgeoit pour
» détruire la domination des nobles et des prêtres,
» il trouva les moyens de perdre les Pays-Bas, en y
» supprimant, d'autorité, les justices seigneuriales,
» en y établissant, par contrainte, la tolérance des
» cultes. Oubliant qu'il commandoit à plusieurs peu-
» ples, qui n'avoient, ni les mêmes lumières, ni les
» mêmes mœurs, ni le même esprit, il voulut, au
» mépris de leurs penchans, de leurs habitudes, de
» leurs privilèges, les assujétir uniformément et rapi-
» dement aux mêmes lois, à la même forme d'admi-
» nistration, leur inspirer les mêmes principes, leur
» faire adopter la même instruction. Le triste résultat
» de ces inconséquences fut, qu'il vit, en mourant,
» ses armées battues, ses finances ruinées, son in-
» fluence dans l'Empire perdue, ses frontières me-
» nacées, la Hongrie en fermentation, les provinces
» belgiques en révolte; et la Prusse, sa rivale éter-
» nelle, à la tête d'une ligue menaçante, prête à ren-
» verser son trône sur son tombeau. »

CHAPITRE XLVII et dernier.

Je reviens à Berlin et quitte le service. Je vais prendre les eaux à Aix-la-Chapelle et à Spa. Voyage que je fais en France. Je passe par les Pays-Bas, et me rends à Paris, sous le nom du Baron de Stein. J'y tombe malade. Ce qui fixe davantage mes regards et mon attention à Versailles et à Paris. Visite que je fais à M. de Vergennes et à quelle occasion. De retour à Berlin, j'épouse Madame d'Hezeler, née Comtesse de Podewils; et le bonheur, dont je jouis auprès d'elle, me fait oublier mes peines passées.

Je revins à Berlin, bien résolu d'y passer en paix le reste de mes jours. Ma santé avoit été fort altérée, dans les montagnes de la Bohême, par l'excessive rigueur du climat; j'avois été souvent détaché avec le corps que je commandois; et, bien des fois, j'avois été obligé de camper sous la toile. Un rhumatisme très-douloureux s'étoit jeté sur le bras, anciennement blessé; et à ces indispositions, se joignirent encore des chagrins, des mécontentemens, dont la cause, sur-tout, m'étoit très-sensible.

Mon esprit et mon corps étant donc égale-

ment en souffrance, je pris le parti de quitter le service : je voyois, d'ailleurs, que, selon toutes les apparences, les puissances continentales n'entreprendroient pas de nouvelles guerres. Je suppliai le roi d'agréer ma démission. Sa majesté fut, d'abord, un peu irritée contre moi : mais, après quelques mois de délais, pendant lesquels je réitérai mes instances, elle consentit à ma retraite.

Dès ce moment, je ne dépendis plus de personne ; et je ne songeai plus qu'au rétablissement de ma santé. Je partis pour Aix-la-Chapelle et Spa. Ce voyage assura ma guérison. Les bains d'Aix me firent beaucoup de bien ; et le séjour, que je fis ensuite à Spa, où je m'amusai beaucoup, me procura, dans l'espace d'environ six semaines, le plus parfait rétablissement.

Je redevins gai ; et je résolus d'aller rester quelque temps à Paris : mon plus vif desir étoit de voir la Cour de Versailles, que je ne connoissois encore que d'après les récits d'autrui.

Je passai par les Pays-Bas, où je renouvelai connoissance avec beaucoup de personnes, que j'avois autrefois fréquentées, lorsque je servois dans l'armée des Alliés. Je parcourus les différens endroits, où l'on avoit livré des

batailles, auxquelles j'avois assisté; et ce fut avec d'autant plus de satisfaction, que, depuis, j'avois acquis assez de lumières, pour apprécier les fautes de notre armée, qui les avoit perdues.

Avant que de me rendre à Paris, je fus bien aise de voir Chantilly, château de plaisance du prince de Condé. Ce prince étant absent, j'eus toutes les facilités, que je pouvois desirer, pour tout examiner et tout admirer en détail. Il n'est guères possible de rencontrer ailleurs de château, où tout annonce davantage la demeure d'un grand seigneur.

J'arrivai à Paris sous le nom du baron de Stein : je ne voulus pas y être connu de trop de personnes, pour conserver plus de liberté; et je craignis que, si je m'annonçois comme général prussien, je ne fisse naître des soupçons ou une curiosité qui me seroit à charge.

Les amis, les personnes de connoissance, que j'y trouvai, me comblèrent de politesses; eurent des attentions infinies pour moi, et me facilitèrent tous les moyens de bien voir un pays, qui, aux yeux d'un voyageur éclairé, est, s'il m'est permis d'user de cette expression, un abrégé de toute la terre.

Le troisième jour de mon arrivée dans cette

capitale de la France, je fus attaqué de la jaunisse; et prévenu, sans trop savoir pourquoi, contre les médecins français, j'avois beaucoup de répugnance à me mettre entre leurs mains : mais mes amis, qui voyoient mieux que moi, que ma fièvre devenoit sérieuse, m'en amenèrent un d'eux-mêmes et sans m'en avertir. Je n'eus pas de peine à le reconnoître, pour ce qu'il étoit, à son habit noir, à sa grande perruque et à sa longue canne à pomme d'or : il avoit précisément tout le costume des médecins au théâtre italien. Cependant, après avoir fait sa connoissance, je fus obligé de rendre justice à ses lumières et à son aménité. Sa conversation étoit agréable; et rien en lui n'étoit marqué au coin de la pédanterie, qu'on reproche à la plupart des hommes de cette profession. Il me tira d'affaire, en moins de quinze jours, et sans me tourmenter par toutes sortes de remèdes, comme font presque tous ses confrères.

Aussitôt que je fus rétabli, je me fis présenter à la Cour comme baron de Stein; et profitant de la liberté qu'on y accorde aux étrangers, je vis, dans cet immense château de Versailles, tout ce qui pouvoit mériter mon attention et contenter ma curiosité.

Je revins à Paris. Mes amis s'empressèrent de me conduire par-tout, où quelque objet intéressant m'appeloit. Je m'arrêtai, sur-tout, avec complaisance à l'hôtel des Invalides, monument unique de la grandeur et de la magnificence de Louis XIV. Je trouvai dans une galerie de ce vaste bâtiment, les modèles de toutes les forteresses de France, et de toutes celles que les Français ont assiégées et prises dans les pays étrangers depuis le commencement de ce siècle. Ces modèles me parurent de l'exécution la plus parfaite.

Je vis, dans l'église de l'Ecole royale militaire, Monsieur, frère du roi, recevoir un évêque, chevalier de l'ordre de Saint-Lazare; et cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe.

Le commandant du bataillon des Gardes-Suisses, qui y étoit, me connoissant sous mon vrai nom, eut la politesse de faire manœuvrer ce bataillon devant moi, après la cérémonie de la réception du prélat.

Le comte d'Artois permit que j'allasse à son château de Bagatelle, qui est dans le bois de Boulogne. Il a été bâti en moins de six semaines: mais c'est l'art seul qui a tout fait en cet endroit.

Je visitai successivement les promenades publiques, les églises, les spectacles. L'Opéra est très-imposant : on y jouoit l'Iphigénie du chevalier Gluck. La musique, les ballets, les décorations du théâtre, tout m'y enchanta. La comédie française et la comédie italienne m'amusèrent beaucoup : mais j'avouerai ingénûment, que j'ai souvent rencontré, dans d'autres pays, d'aussi bons acteurs que ceux qu'occupoient alors ces deux théâtres.

Mes amis m'introduisirent dans bien des maisons; et entr'autres grands seigneurs, dont ils me procurèrent la connoissance, ils me présentèrent au prince de Montbarrey, qui, alors, étoit ministre de la guerre.

Je trouvai chez lui plusieurs femmes aimables. Sa fille me parut aussi intéressante par sa beauté, que par sa jeunesse : elle venoit d'épouser le prince de Nassau-Saarbruck. Je lui dis, que je croyois avoir eu l'honneur de voir, à Berlin, il y avoit quelques années, le prince son époux, comme colonel au service de France, et d'avoir diné avec lui chez sa majesté prussienne. *Ce ne peut être que mon beau-père*, me répondit-elle en souriant; *car mon mari est encore au collége*. Je fus fort étonné : mais j'appris que ces sortes de mariages

riages précoces ne sont pas rares en France.

Je passai mon temps fort agréablement là Paris, en gardant toujours l'*incognito*; et il y a bien de l'apparence, que, malgré toutes les recherches de la police, on ignora complètement qui j'étois.

Un matin, on m'annonça le secrétaire de M. le comte de Vergennes, qui demandoit à me parler. Je le fis entrer. Il me dit, que le ministre l'envoyoit, pour savoir, si je ne connoîtrois pas une comtesse de Stein, qui avoit passé, il y avoit trois ans, à Thionville; s'étoit logée, avec deux jeunes filles, dans une auberge; avoit disparu, quelques jours après, sous prétexte d'aller consulter les médecins de Paris sur sa santé; et en attendant, avoit laissé ses deux filles à son hôtesse, en la priant d'en avoir soin jusqu'à son retour. Ce secrétaire ajouta: que cette dame n'avoit jamais donné de ses nouvelles, qu'on ne savoit ce qu'elle étoit devenue; que les deux petites orphelines se trouvoient ainsi abandonnées, et l'hôtesse, dupe de sa bonne-foi.

Je répondis, que je ne connoissois aucune comtesse de Stein: mais que j'aurois l'honneur de me rendre, le lendemain, chez M. le comte de Vergennes. J'allai le voir en effet: je

lui découvris qui j'étois, et pourquoi j'avois pris le nom de Stein : je le priai, en même temps, de me permettre de continuer à le porter.

Quant à la dame de Stein, j'ai appris, dans la suite, qu'on n'a jamais pu découvrir où elle s'étoit enfuie ; et que le roi de France avoit fait placer les malheureux enfans de cette cruelle mère dans une pension, où elles étoient élevées à ses frais.

En quittant Paris, je retournai à Berlin, d'où mon dessein étoit d'aller encore en Suède, avant l'hiver : car, depuis que je m'étois rendu indépendant, et que ma santé s'étoit tout-à-fait raffermie, j'étois indécis sur le choix du lieu de ma résidence. Tantôt, l'amour de la patrie prévaloit dans mon cœur ; et tantôt, je penchois à m'établir définitivement à Berlin, où je vivois depuis plus de vingt ans, et où je n'avois jamais cessé de jouir de toutes sortes d'agrémens.

J'étois dans cette indécision, lorsque plusieurs de mes amis m'assurèrent, que le bruit général étoit à Berlin, que j'allois me remarier. Ces propos me frappèrent d'autant plus, que la dame, qu'on prétendoit devoir être bientôt mon épouse, ne m'étoit rien moins

qu'indifférente depuis long-temps. Je répondis, que le mariage étoit à moitié fait, puisque j'y consentois de grand cœur.

Dès lors, cette idée flatteuse me suivoit partout, et me tourmentoit. Je résolus donc de saisir la première occasion qui s'offriroit, de découvrir mes sentimens à l'aimable dame, que le public avoit la bonté de me destiner. Elle se présenta : ma proposition fut agréée ; et j'eus le bonheur d'épouser une femme, qui, non seulement me fait jouir d'une très-grande fortune, mais qui, par la douceur, l'aménité de son caractère, et par la tendre amitié qu'elle me porte, m'a fait oublier mes peines passées.

Qu'on me permette de finir ces Mémoires par une petite anecdote, peut-être unique dans son genre. Un oncle de ma femme mourut, vers l'époque de notre mariage ; et une seigneurie qu'il avoit en Saxe, lui échut en partage par cette mort. Comme j'aime beaucoup la campagne et l'économie rurale, je me rendis à cette terre, pour les divers arrangemens que je m'étois proposés d'y faire. Je parcourus des villages qui en dépendent ; et ce fut dans l'un de ces villages, que je trouvai précisément l'endroit où j'avois été fait

prisonnier de guerre par les Russes. O Providence! Il n'y avoit que peu d'années, que cet endroit m'avoit fait tomber dans la plus cruelle captivité; et j'en suis aujourd'hui le seigneur (1)!

(1) Il est mort à Berlin depuis peu d'années, ainsi que sa femme, qui l'a suivi de près.

Fin du Second et dernier Volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Second Volume.

CHAPITRE XXIV.

L'Armée Russe revient en Prusse. Je vais observer la marche des Ennemis. Cruautés commises par les Cosaques. Je suis informé de l'approche du Général Romanzow. Je rentre dans Driesen avec la Garnison qui en étoit sortie. Ressources du génie de Frédéric dans ces conjonctures critiques. Sa position; et parti qu'il est forcé de prendre. Je suis attaqué à Driesen par Romanzow; et je me retire à Friedberg. Opération du Général Dohna. Les Russes viennent encore m'attaquer à Friedberg. Custrin assiégé par les Russes. Dispositions de Sa Majesté, pour venir s'opposer aux progrès de cette Armée ennemie. Il bat le Comte de Fermor à Zorndorff. Anecdote concernant le Roi. Page 1

CHAPITRE XXV.

Je me rends à Custrin par ordre du Roi. Ses dispositions après la bataille de Zorndorff. Retraite du Maréchal

Daun. Colberg assiégé par les Russes. Daun entreprend aussi le siége de Neisse. Le Roi délivre Neisse, et prend ses quartiers d'hiver en Saxe. Dohna bat les Suédois. Dispositions des différentes armées pour l'ouverture de la Campagne suivante. Le Général Fermor oblige le Comte de Dohna à se replier. Je vais surprendre la Garnison Russe de Bromberg. Le Comte de Dohna perd le Commandement de l'Armée. Il est remplacé par le Général Rœdel. Le Roi m'envoie à Landsberg. Bataille de Francfort. Page 17

CHAPITRE XXVI.

J'arrive à Reitwent, et je parle au Lieutenant-Général de Finck. Ordres qu'il me donne de la part du Roi Consternation de son Armée. Les mouvemens recommencent. Ressources du génie de ce Monarque. Quelle position prend Sa Majesté. Je suis fait prisonnier par les Cosaques. On me conduit de corps-de-garde en corps-de-garde. Procédés honnêtes du Brigadier Crosnachock et du Général Tottlebhen envers moi. J'arrive au Quartier-Général de l'Armée Russe. On me mène chez le Général de Soltikoff. Je suis témoin des Réjouissances et des Promotions de l'Armée Russe, à l'occasion de la Bataille de Francfort. 32

CHAPITRE XXVII.

On me conduit de Liberose à Konigsberg, en Prusse. Accueil et Procédés généreux du Général de Korff,

qui y commande. Escorte qui m'est donnée dans mon Voyage jusqu'à Saint-Pétersbourg. Comment j'y suis accueilli. Page 46

CHAPITRE XXVIII.

Comment je suis conduit et enfermé dans la Forteresse. Par quel stratagême l'Officier réussit à se faire relever. De quel manière je suis nourri avec mes Gens. Mes distractions dans ma Prison. Comment je m'accoutume à supporter ma captivité. Distribution que je fais de toutes les heures de mes journées. Je tombe malade. 57

CHAPITRE XXIX.

Changement qui s'opère dans ma situation. Conduite du Roi envers les Prisonniers Russes et Suédois, à mon occasion. Mort d'Elisabeth. On vient m'annoncer ma délivrance, par ordre de Pierre III, son Successeur. Ce qui se passe en moi, à cette nouvelle. Je me rends chez l'Empereur. M. de Woronzow me retient à diner. Comment je suis accueilli par Sa Majesté et l'Impératrice. Nous dinons à la Cour. Entretiens relatifs à moi pendant le Repas. Entretien particulier que j'eus avec Sa Majesté, en sortant de table. 75

CHAPITRE XXX.

Conduite de Pierre III dans les premiers temps de son règne. Présens qu'il m'envoie. Bénédictions des Dra-

peaux de la Garnison. M. de Korff me fait aller voir avec lui le lit de Parade d'Elisabeth. Détails des Cérémonies qui se pratiquent en pareil cas, à la Cour de Russie. Visite de l'Empereur au Sénat. Ses motifs. Déclaration de Sa Majesté au sujet de la Noblesse. Société habituelle de l'Impératrice. Ce qui se passe à un dîner de la Cour, relativement à M. de Rosomowski, ancien favori d'Elisabeth. Convoi funèbre de l'Impératrice Elisabeth. Page 90

CHAPITRE XXXI.

Célébration du jour de Naissance de l'Empereur. Durée de la Fête à Czarkozelo. Conduite de l'Impératrice à cette occasion. Ses ordres, au sujet de tous les Prisonniers Prussiens. M. de Goltz, nommé Ministre à la Cour Impériale, arrive à Saint-Pétersbourg; et je puis partir pour la Prusse. Mon départ de Russie pour Breslaw. Accueil que me fait le Roi. Nos premiers Entretiens. Arrivée de deux Courriers de Russie. Nos affaires changent entièrement de face. Le Prince de Prusse vient à l'Armée. 107

CHAPITRE XXXII.

Je pars de Breslaw, pour aller reprendre le commandement de mon Régiment. Je le conduis en Silésie. Je m'empare de la ville de Teschen. Nous apprenons que Pierre III est mort, et que Catherine II règne

en sa place. Combien cette révolution est malheureuse pour le Roi. Dispositions de l'Armée de Sa Majesté et de celle des Autrichiens. Le Maréchal Daun est battu par le Roi à Schweidnitz. Le Prince Henri gagne, à son tour, la Bataille de Freyberg. Page 118

CHAPITRE XXXIII.

Négociations à Hubertsbourg pour la Paix. Traités conclus entre la France et l'Angleterre, et entre l'Autriche, la Saxe et la Prusse. Ce que coûte aux Puissances Belligérantes la Guerre de Sept ans. Retour du Roi à Berlin. Mon Régiment est licencié. Je suis nommé Major-Général. Fêtes à la Cour de Berlin à l'occasion de la Paix. Ambassade Turque auprès de Sa Majesté Prussienne. Démarches faites en Suède, pour m'y faire rendre justice, et leur succès. 132

CHAPITRE XXXIV.

Mon Habitation fixée à Berlin. Le Roi m'envoie en Suède, et je m'y rends avec ma Femme. Comment j'y suis accueilli, sur-tout par Sa Majesté Suédoise. Je retourne à Berlin. Description de cette Capitale. 144

CHAPITRE XXXV.

Esprit de société qui règne à Berlin. Mœurs générales de cette Capitale. Ce qui distingue la Famille royale.

Assemblées, Spectacles et Fêtes particulières. Page 152

CHAPITRE XXXVI.

Berlin, la première des Villes de l'Allemagne, sous le rapport des Sciences, de la Littérature et des Arts. 159

CHAPITRE XXXVII.

Voyage que le Prince Henri fait en Suède. Je l'accompagne. Son Altesse Royale fait, à Anclam, une visite à la veuve du Maréchal de Schwerin. Un colonel Suédois vient la recevoir aux Frontières, par ordre de la Cour de Stockholm. Honneurs rendus au Prince à Greisswalde et à Stralsund. Nous nous embarquons pour Stockholm. Nous abordons à Carlscrone. Le Comte de Fersen arrive pour complimenter le Prince. Je me réconcilie avec lui. Réception qu'on fait à Carlscrone à son Altesse Royale. Détails sur cette Ville et son Port. Nous arrivons à Drottningholm, où se trouve la Cour. Le Prince Henri est invité par l'Impératrice de Russie à venir la voir à Saint-Pétersbourg. Son Altesse Royale, rendue à Stockholm, fait ses Préparatifs de voyage. Son départ pour la Russie. Détails sur sa Navigation. Son Arrivée à Abo, Capitale de la Finlande, et Hellingfors. Sa Réception sur les Frontières de la Russie, et ensuite à Saint-Pétersbourg. 176

CHAPITRE XXXVIII.

Magnificence de la Cour de Russie ; et Description de la Fête donnée au Prince Henri à Czarkozelo. Comment on est reçu dans l'appartement que l'Impératrice appelle son Hermitage. *L'Impératrice s'entretient avec moi de la Mort de Pierre III. Combien elle m'en paroît affectée. Si sa conduite dans cette Révolution a été telle, qu'on doive la plaindre et non la blâmer. Quel s'est montré le Prince pendant la courte durée de son Règne ; et quels Projets il avoit conçus dans les derniers temps de sa Vie. Auteurs principaux de cette Révolution.* Page 190

CHAPITRE XXXIX.

Règne de Catherine II. Sa conduite envers le Prince Henri. Voyage de son Altesse Royale à Moskow. Comment est résolu le premier Partage de la Pologne. Le Prince va voir Cronstadt. Nous partons de Saint-Pétersbourg ; et nous nous arrêtons un jour à Mittaw, où le Prince est reçu avec magnificence par le Duc de Courlande. 200

CHAPITRE XL.

De retour à Berlin, le Prince Henri se rend à Potsdam, auprès du Roi ; et je reprends mes occupations ordinaires. Lettre et Présent que je reçois de son Al-

tesse Royale, dès son arrivée à Reinsberg. Description de cette Maison de Plaisance. Comment on est toujours sûr d'y être accueilli par le Prince. Mort du Roi de Suède. Le Prince Royal vient à Berlin en retournant de France. Réception qu'on lui fait. Peu de temps après son départ, la Reine de Suède, sa Mère, vient également passer quelques mois dans le sein de sa Famille. La Princesse Royale de Suède est nommée par le Roi de Prusse, Abbesse de Guedlimbourg, en survivance de la Princesse Amélie, Sœur de Sa Majesté. Page 210

CHAPITRE XLI.

Lettre que la Reine Douairière de Suède reçoit du Roi son Fils, à Stralsund; sur la Révolution qu'il vient de faire. Importance de cet Événement. Révolution pareille, impraticable sous Frédéric-Adolphe. Portrait de Gustave III. Comment tous les Suédois s'aveuglent sur ses Projets. Intrigues des Ministres de Russie et d'Angleterre à Stockholm. Arrivée de M. de Vergennes dans cette Capitale. Un Ministre d'Espagne l'y suit bientôt après. Situation du Roi à l'ouverture de la Diète. Ce qui se passa dans cette Assemblée. 221

CHAPITRE XLII.

Nouvelle Administration et nouvelle Négociation, au sujet d'un Traité entre la Suède, l'Angleterre et la

Russie. Objection qu'on oppose à cette Alliance. Avis donnés aux États des desseins du Roi. Conjectures diverses à ce sujet. Mesures prises par le Comité secret. Conduite de Sa Majesté et de ses Frères. Rébellion supposée contre les États. Comment elle est conduite, et quel parti le Roi a l'habileté de tirer de toutes les circonstances. Le Roi songe à porter le dernier coup au pouvoir des États. Ce qu'il attendoit. Il envoie au Sénat une Lettre de son Frère Charles, qui demande d'être continué dans le Commandement des Troupes. Le Sénat s'y refuse et nomme un autre Commandant. Sa Majesté commence dès lors à agir avec vigueur. Embarras des Sénateurs au milieu des Mouvemens dont ils sont témoins. Le 19 août, le Roi se décide à lever le masque. Ses Démarches et ses Discours pour gagner les Troupes. Refus de lui prêter Serment de la part de trois Officiers. Sa conduite en cette occasion. Le Sénat est investi par ses ordres. Quel parti prend, dans ces conjonctures, le Comité secret. Le Roi maître de toutes les Forces Militaires de Stockholm . . . . Page 237

CHAPITRE XLIII.

Déclaration du Roi, affichée dans toutes les rues de Stockholm. Les Troupes qui alloient arriver, reçoivent l'ordre de retourner dans leurs Quartiers. Leur Commandant mandé à Stockholm. Le Général Pecklin refuse d'obéir à un pareil ordre. Les Chefs des Bonnets sont mis aux Arrêts. Joie du Parti des Chapeaux. Renonciation générale de la part des Habitans, à l'ancienne Constitution. Les Ministres

étrangers appelés auprès de Sa Majesté. Serment de fidélité que lui prêtent les Magistrats, les Colléges et la Milice. Discours du Roi au Peuple. Mesures prises pour assurer le succès de la Révolution dans les Provinces. Assemblée de la Diète. Le Palais investi par les Troupes. Le Roi se rend aux États. Discours qu'il leur adresse. Forme de Gouvernement qu'il propose, acceptée avec acclamation. Proposition d'un Membre de la Noblesse, rejetée. Serment de fidélité à Sa Majesté. Te Deum. *Conduite des Frères du Roi. Acquiescement à la nouvelle Forme de Gouvernement. Conduite de Sa Majesté envers les Détenus et leurs Familles. Différence entre cette Diète et celle de* 1756. Page 251

CHAPITRE XLIV.

La Reine Douairière de Suède reçoit à Stralsund les Hommages de la Poméranie Suédoise. Je suis nommé Lieutenant-Général des Armées Prussiennes avec M. de Mœllendorff. Le Roi me donne le Gouvernement de Spandaw. Second Voyage du Prince Henri en Russie. Je l'y accompagne. Le Prince y est reçu comme la première fois. Je vais, de la part de son Altesse Royale, complimenter l'Impératrice. Mort de la Grande-Duchesse. La Cour se retire à Czarkozelo. Quelle seconde femme on veut donner au Grand-Duc. Comment nos journées se passoient à Czarkozelo. Le Prince Potemkin favori de l'Impératrice, à la place du Prince Orlow. Anecdote sur ce dernier. L'archevêque de Moskow massacré par la Populace, et à quelle occasion. 263

CHAPITRE XLV.

Réponse du Roi de Prusse au sujet du Mariage du Grand-Duc. Le Prince Henri se charge de conduire son Altesse Impériale à Berlin, lieu où doit se rendre la Princesse de Wurtemberg, qu'on desire de lui faire épouser avant son départ de Saint-Pétersbourg. Le Prince Henri va voir le Château de Péterhoff et celui d'Oranienbaum. Il se met en route avec le Grand-Duc. Lettre que lui écrit l'Impératrice et qui lui est apportée par un Courrier. Nous passons par Riga, Mittaw, Memel et Kœnisberg. Entrée et Réception du Grand-Duc à Berlin. Son Mariage avec la Princesse de Wurtemberg. Fêtes qu'on leur donne. Toute la Cour se rend à Potsdam. Manœuvre de la Garnison. Présens du Roi au Grand-Duc et à toute sa suite. Départ de son Altesse Impériale pour la Russie. Il passe quelques jours à Rheinsberg. Les Parens de la Princesse de Wurtemberg l'accompagnent jusqu'à Memel. Mon retour à Berlin. Mort de ma Femme. Page 275

CHAPITRE XLVI.

Mort de l'Electeur de Bavière. Mesures prises par Sa Majesté Prussienne, pour s'opposer au Démembrement de cet Electorat. Le Roi va se mettre à la tête d'une Armée en Silésie. Le Prince Henri rassemble à Berlin une seconde Armée. Arrivée d'un Ministre envoyé par le Roi de Suède, pour annoncer à la

Cour Prussienne la Naissance d'un Prince Royal. La Reine Douairière écrit en même temps à ses Frères, pour les informer des Procédés dont elle croit avoir à se plaindre dans ces circonstances. Comment le Prince Henri reçoit, en conséquence, le Ministre Suédois, qui lui est présenté. Négociations entamées à Berlin, au sujet de la Bavière. Le Prince part pour la Saxe avec son Armée. Il ne se passe rien de bien important dans cette Guerre. La Paix est conclue à Teschen, sous la Médiation de la France et de la Russie. Page 288

CHAPITRE XLVII
et dernier.

Je reviens à Berlin et quitte le service. Je vais prendre les eaux à Aix-la-Chapelle et à Spa. Voyage que je fais en France. Je passe par les Pays-Bas, et me rends à Paris, sous le nom du Baron de Stein. J'y tombe malade. Ce qui fixe davantage mes regards et mon attention à Versailles et à Paris. Visite que je fais à M. de Vergennes et à quelle occasion. De retour à Berlin, j'épouse Madame d'Herzeler, née Comtesse de Podewils; et le bonheur dont je jouis auprès d'elle, me fait oublier mes peines passées. 300

Fin de la Table des Chapitres du Second et dernier Volume.